

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A
UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
GUY HAMELIN

LE TERME ET LA SIGNIFICATION CHEZ
JEAN BURIDAN ET MARSILE D'INGHEN

SEPTEMBRE 1988

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer de prime abord toute ma gratitude à mon directeur, monsieur Claude Panaccio. Son vif intérêt pour la logique médiévale, de même que sa passion pour les sujets, disons-le, bien souvent ardu, m'ont fortement stimulé tout au long de l'élaboration du présent mémoire. Je voudrais aussi souligner sa constante disponibilité et son aide précieuse.

J'aimerais également adresser ma reconnaissance au professeur Julien Naud pour ses judicieux conseils relativement aux subtilités de la langue latine et au professeur Claude Savary pour certaines suggestions et services. Je ne voudrais certes pas oublier de remercier les collègues actifs de l'Équipe de recherche en philosophie médiévale pour m'avoir fait partager leurs différents travaux concernant de près ou de loin la logique scolastique, soit messieurs Claude Panaccio, Claude Gagnon et Yves Bastarache. Je tiens également à témoigner ma gratitude à madame Hélène Desnoyers pour la lecture du texte et ses commentaires sur les diverses sections du mémoire. Enfin, je remercie le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (FCAR) pour son aide financière.

TABLE DES MATIERES

	page
REMERCIEMENTS.....	II
TABLE DES MATIERES.....	III
INTRODUCTION.....	1
 CHAPITRES	
1. L'ORIGINE DE L'IDEE DE LANGAGE MENTAL.....	17
2. TERMES NATURELS ET TERMES CONVENTIONNELS.....	26
3. LES CONSTITUANTS DE LA PROPOSITION.....	43
3.1 Le sujet, la copule et le prédicat.....	44
3.2 Les catégorèmes versus les syncatégorèmes....	72
4. LES CONCEPTS SIMPLES ET LES CONCEPTS COMPLEXES....	82
5. TERMES ABSOLUS ET TERMES APPELLATIFS.....	91
6. INTENTION ET IMPOSITION.....	105
7. LA SIGNIFICATION: PROPRIETE ESSENTIELLE DU TERME..	114
8. LA PROPOSITION.....	125
CONCLUSION.....	143
 APPENDICES	
1. TRADUCTION DES PASSAGES CITES DANS L'INTRODUCTION.	152
2. TRADUCTION DES PASSAGES CITES DANS LES CHAPITRES 1 A 8.....	154
3. TRADUCTION DES PASSAGES CITES DANS LA CONCLUSION..	170
BIBLIOGRAPHIE.....	171

INTRODUCTION

Whereas the logic of Aristotle was developed for the primary end of exhibiting the formal structure of demonstrations in the sciences of nature, and modern logic has been developed as an abstract formulation and axiomatic derivation of the principles of mathematics, medieval logic functioned as an art of language...

Moody

La logique occupe une place privilégiée dans la structure universitaire de la fin du moyen âge¹. Classée parmi les sept arts libéraux, elle est avant tout considérée comme

¹Le terme 'logique' s'apparente, à cette période, au mot 'dialectique'. En parcourant les ouvrages au sujet des disciplines intellectuelles fondamentales du moyen âge, nous retrouvons aussi bien l'une ou l'autre de ces deux appellations. "La logique fait partie de l'enseignement dispensé dans les facultés des arts, comme troisième année du *trivium*" . Blanché (1985), vol. 11, p. 182c. "Au moyen âge, la grammaire, l'un des trois "arts du langage" (*trivium*), avec logique et rhétorique, ouvre le cursus universitaire..." Stéfani (1985), vol. 8, p. 757a. "L'histoire de la philosophie antique et médiévale, après Aristote, ne donnera pas les éléments qui permettraient de trancher nettement entre ces deux traditions: la dialectique, science du vrai ou technique du vraisemblable. On peut dire qu'elle privilégie certains aspects de la conception aristotélicienne, dans la mesure où elle apparente la dialectique à la logique: avec Chrysippe, la doctrine stoïcienne assimile complètement la dialectique et la logique..." Balibar et Macherey (1985), vol. 6, p. 80a.

science du langage (*sermocinalis scientia*)². A ce titre, les composantes et particularités du discours (*oratio*) constituent le principal champ d'investigation des logiciens du bas moyen âge³. Selon les aspects et caractères du langage adoptés par les médiévaux, on voit poindre une multitude de théories logiques; l'attachement à telle ou telle conception ontologique et métaphysique contribue également à leur foisonnement. Ces diverses positions se ramènent à quelques grandes doctrines langagières qui participent à une réalité commune, à savoir la reconnaissance du signe comme entité

²"Since logic is a science of language..." Moody (1967), vol. 4, p. 530. A l'époque, l'expression 'arts libéraux' désigne les principales disciplines à l'étude dans les Facultés des arts des universités médiévales. Ils étaient groupés en deux catégories distinctes: le *trivium* comprenant la grammaire, la rhétorique et la logique, et le *quadrivium* réunissant les quatre branches des mathématiques, à savoir l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Enfin, signalons qu'en plus de ces arts libéraux, l'université médiévale dispense d'autres cours d'inspiration le plus souvent aristotélicienne, tels que la morale ou la métaphysique. Noter que les passages cités en langues étrangères de l'introduction se trouvent traduits à l'appendice 1.

³L'expression 'moyen âge' (*media tempora, medium aevum*) apparaît pour la première fois au quinzième siècle; les humanistes italiens l'utilisent pour désigner la période intermédiaire entre l'Antiquité et la Renaissance. Elle ne devient toutefois répandue dans la littérature qu'à partir du dix-septième siècle. Cf. Le Goff (1984), p. 462.

signifiante⁴. Ainsi l'analyse logico-sémantique du langage compose une part relativement importante de l'activité philosophique médiévale.

La présente étude se situe temporellement au quatorzième siècle. Elle porte sur une théorie sémantique, en vigueur depuis le siècle précédent, du nom de 'terminisme': Pierre d'Espagne et Guillaume de Sherwood font partie des premiers fondateurs connus⁵. Doctrine développée surtout dans les milieux intellectuels parisiens, le terminisme se caractérise principalement par la place prédominante accordée au terme dans l'analyse sémantique⁶. Cette théorie est également connue sous le vocable 'propriétés des termes' (*Proprietates terminorum*), à cause de l'intérêt dirigé presque exclusive-

⁴"...it (la logique) presupposes the existence of meaningful signs as its subject matter..." Moody (1967), vol. 4, p. 530. De plus, Kneale (1962) précise, p. 247: "But it is assumed in this theory (*proprietates terminorum*) that a word or phrase which is capable of serving as a term must have *significatio* in the sense of conveying or presenting... a form".

⁵"The earliest known fully developed productions of the "modernist" or "terminist" logicians are the logical treatises of William of Sherwood (died 1266/72), Peter of Spain (died 1277), and Lambert of Auxerre (fl. 1250), evidently written at Paris about the middle of the thirteenth century". Kretzmann (1967), vol. 7, p. 371. Pour une vision plus récente de l'avènement du terminisme médiéval, voir De Rijk (1972).

⁶"As its name implies, the theory of the *proprietates terminorum* is intended to provide an account of the different roles that words or phrases can have when they appear as terms in propositions". Kneale (1962), p. 247.

ment vers les particularités sémantiques des termes: la signification, la supposition, l'appellation sont des exemples parmi d'autres de telles propriétés⁷. En dépit de son caractère distinctif, le terminisme parisien ne forme pas un corpus unique. En effet, les positions ontologiques différentes soutenues par les défenseurs de cette théorie ont favorisé l'éclosion de variantes plus ou moins considérables⁸. Sans entrer dans les détails, précisons que les

⁷"Its core (logique terministe) and starting-point was a study of the so-called "properties of terms", and this study was built around concepts belonging more properly to semantics than to formal logic as such". Scott (1966), p. 22. Notons que la logique terministe au quatorzième siècle se caractérise plus spécifiquement par la mise en valeur de la supposition comme propriété fondamentale du discours. La supposition est une théorie médiévale de la référence des termes en contexte propositionnel. "Le seul apport véritable des *Sommes* est d'offrir une sémantique des termes... Cet apport se trouve concentré dans un certain nombre de petits traités ayant pour objet de définir le fonctionnement sémantique des termes catégorématiques pris dans des contextes propositionnels variables. Cette démarche... Elle (la démarche) résulte, pour une large part, d'une interaction et d'une interprétation de la théorie logique de la référence avec les théories grammaticales de la signification formulées au XIIIe siècle. C'est sur ce terrain, en effet, que s'est formée la notion clé de la *logica modernorum* ou "terminisme": la *suppositio termini*". De Libera (1981), pp. 8-9.

⁸"The properties of signification, supposition, ampliation, and connotation belong to bits of language *in relation to extra-mental reality*, and this means that no terminist logician could be ontologically neutral... But in order to provide an analysis of the properties of terms, an ontology had to be *assumed* by any logician, since an explanation of the relation of language to the world required some notion of what sorts of things constitute the world". Scott (1966), pp. 22-23.

premiers terministes du treizième siècle sont plutôt réalistes. Sous l'influence surtout de Guillaume d'Occam, les générations suivantes optent en majorité pour une conception plus nominaliste de la théorie terministe. En bref, on peut dire qu'au quatorzième siècle, la plupart des terministes parisiens défendent une position ontologique de nature nominaliste.

Nous avons signalé précédemment que notre étude a pour objet une théorie terministe parisienne du quatorzième siècle. Cette dernière ne fait pas exception à la règle puisqu'elle est ontologiquement nominaliste. En réalité, la présente étude ne porte pas exclusivement sur une, mais sur deux théories terministes, à savoir celles de Jean Buridan et de son élève Marsile d'Inghen. Chacun de ces deux maîtres parisiens a élaboré plusieurs traités sur les diverses propriétés des termes. A première vue, il semble y avoir une forte ressemblance entre les thèses soutenues par Buridan et celles défendues par Marsile. L'objectif premier de ce mémoire est justement de comparer plus attentivement les principales positions logico-sémantiques de ces auteurs médiévaux. Nous serons alors plus en mesure de répondre à notre questionnement initial qui se résume à ceci: à quel point le disciple est-il redevable au maître quant au terme et à la signification? Mais avant d'examiner plus en détail les principales composantes de notre corpus de travail, nous

allons introduire quelques éléments biographiques importants relativement à nos deux protagonistes.

Jean Buridan est né à Béthune, dans le diocèse d'Arras, un peu avant 1300⁹. Il fait ses études à Paris à partir de l'année 1308. Nous savons qu'il fréquente d'abord le Collège Cardinal Lemoine, et ensuite le célèbre Collège de Navarre où il enseigne également un certain temps. Diplômé vers l'an 1320, le nouveau maître joint la Faculté des arts de l'Université de Paris; il restera attaché, semble-t-il, à cet établissement sa vie durant. Le maître de Béthune occupe à deux reprises la charge rectorale de la plus importante université européenne du quatorzième siècle: une première fois en 1328, et une seconde fois en 1340. Sa fonction l'oblige à se rendre parfois à la cour papale à Avignon pour défendre les intérêts de l'institution qu'il représente: l'Université de Paris a apparemment un porte-parole hors pair pendant cette période¹⁰. Dès le début de son second mandat comme recteur, il est vraisemblablement amené à signer un statut condamnant l'enseignement de certains Maîtres de la Faculté des arts qui interprètent les ouvrages des auteurs

⁹Nos principales sources biographiques sur Buridan sont le vieux mais encore excellent ouvrage de Faral (1949), de même que ceux de Scott (1966) et Moody (1975).

¹⁰"Popular as a mediator of political and jurisdictional disputes, he (Buridan) also retained the constant favor of ecclesiastical authorities and received at least three separate benefices". Scott (1966), p. 1.

d'une manière trop littérale, à savoir sans tenir compte de leurs intentions¹¹. Il meurt vers 1358. D'aucuns prétendent que Buridan aurait été emporté par la grande Peste Noire qui sévit cette année-là sur le continent, et qui acheva une bonne partie des Européens qui échappèrent à celle de 1349.

Les biographes savent, somme toute, peu de choses sur la vie de Jean Buridan¹², bien que ce dernier fût très célèbre dans les milieux intellectuels de son époque, voire des

¹¹ "...he (Buridan) signed a statute of the Faculty of Arts which censured certain Masters for the practice of construing texts in a literal sense rather than in accordance with the intentions of the authors, warning that the practice gave rise to "intolerable errors not only in philosophy but with respect to Sacred Scripture" ". Moody (1975), p. 441. Par contre, Paqué (1985) soutient à ce sujet, pp. 99-100, une thèse qui va à l'encontre de celle proposée par Moody: "La signature du Statut une semaine après le rectorat de Buridan est donc un fait des plus intéressants, qui suggère que Buridan fit reporter la signature du texte parce que les questions qui y étaient traitées étaient épineuses, et le concernaient personnellement... le recteur signataire, en tout état de cause, ne fut point Buridan lui-même, mais Alanus de Villa Collis, titulaire du rectorat à partir du 23 décembre après avoir été procureur sous le prédécesseur de Buridan, Jean de Bononya ou de Bolonia (de la nation anglaise)".

¹² "Dès la fin du XVe siècle, Robert Gaguin, qui passait pour bien informé des choses du temps passé, avouait qu'on ne savait plus rien du lieu où Jean Buridan était né, ni de sa famille, ni des actes de sa vie, ni du lieu de sa sépulture". Faral (1949), p. 462.

siècles ultérieurs¹³. Contrairement à la plupart des scolastiques du quatorzième siècle, on sait qu'il n'entre dans aucun ordre religieux; il se contente de la sécularité. Plusieurs légendes font également mention de Buridan. Il est question entre autres d'une soi-disant aventure avec une cruelle reine de France, et surtout de l'exploit de son âne qui, ne parvenant pas à se décider, meurt de faim à égale distance de deux bottes de foin: cet argument aurait été, semble-t-il, invoqué pour contrer les thèses des partisans du libre arbitre¹⁴. Enfin, les médiévistes contemporains qui

¹³"In his lifetime he (Buridan) was held in high esteem by his colleagues, students, and ecclesiastical superiors, and for nearly two century after his death his teachings in natural philosophy and logic were of paramount influence in the universities of northern and eastern Europe". Moody (1975), p. 442.

¹⁴Il existe plusieurs variantes à cette histoire. Certains prétendent qu'il ne s'agit pas de bottes de foin, mais de seaux d'eau, d'autres soutiennent que cet argument a été mis de l'avant pour faire obstacle aux thèses déterministes. Voir Faral (1949), p. 490. En réalité, aucune anecdote semblable ne se trouve dans l'oeuvre de Buridan: "...personne jusqu'ici n'a réussi à retrouver dans les ouvrages de Buridan le passage où il aurait proposé le cas de l'âne et que, par conséquent, nul ne saurait dire le parti qu'il en avait tiré". Faral (1949), p. 491. Notons enfin que les légendes vivent bien souvent plus longtemps que les histoires réelles. En effet, l'expression 'être comme l'âne de Buridan' est encore définie de nos jours dans les dictionnaires.

ont travaillé peu ou prou ses textes font l'éloge pour la plupart du penseur Jean Buridan¹⁵.

L'oeuvre du maître de Béthune couvre tous les aspects de la philosophie scolastique, de la métaphysique à la philosophie naturelle, en passant par la logique et l'éthique¹⁶. Nous n'allons pas passer en revue tous ces ouvrages, mais uniquement les traités de logique récemment publiés qui ont servi directement à notre étude. Précisons d'abord que notre investigation porte essentiellement sur un écrit didactique de logique de Buridan nommé *Tractatus de suppositionibus*. Ce dernier est le quatrième de neuf traités différents de logique qui composent les volumineuses *Summulae de dialectica*¹⁷. Le texte de base utilisé est l'édition présentée en

¹⁵"John Buridan was a remarkable and courageous man. Remarkably consistent. ...what he says about one subject is usually consistent with what he says about any other somehow related subject". Ebbesen (1984), p. 97. Voir aussi Moody (1975), p. 444 et circa.

¹⁶"Like many scholastics, Buridan wrote widely, and his works cover most areas of philosophical interest, except theology, which was officially closed to him as a Master of Arts". Scott (1966), p. 2.

¹⁷Le mystère persiste encore relativement à la date de composition de la Somme de logique de Buridan. "Quant à la date où l'ouvrage fut composé, une chance de la connaître a été perdue par la faute des copistes". Faral (1949), p. 504. Il y a peut être du nouveau quant à cette date depuis les dires de Faral, mais les éditeurs et traducteurs compulsés restent muets sur cette question. Par contre, Faral (1949) signale, p. 473, au tout début de son texte: "Vers le temps où mourut le pape Jean XXII, en 1334, Buridan avait déjà écrit sur des sujets de logique...".

1957 par Maria Elena Reina intitulée *Giovanni Buridano: "Tractatus de suppositionibus"*¹⁸. Il ne s'agit pas d'une édition critique du traité de Buridan. Mais compte tenu de la circulation quasi-inexistante des oeuvres des médiévaux, cette présentation est inestimable. Nous avons également employé la traduction anglaise publiée récemment par Peter King, en 1985, sous le titre *Jean Buridan's Logic: The Treatise on Supposition; The Treatise on Consequences*. Le traducteur s'est servi de l'édition Reina (1957) pour le premier traité et de l'édition critique de Hubien (1976) pour le second, mais il n'a consulté aucun autre manuscrit. Signalons uniquement que la traduction de King est bien souvent maladroite et comporte de nombreuses erreurs; il faut garder un oeil constant sur la version latine de Reina¹⁹. Enfin, notre investigation nous a parfois amené à consulter le neuvième traité de logique des *Summulae de dialectica* nommé *Sophismata*, de même qu'un texte de logique indépendant de sa Somme intitulé *Tractatus de consequentiis*. Dans le premier cas, nous avons utilisé l'édition critique des *Sophismata* publiée en 1977 par Scott, de même que sa traduction anglaise du même traité parue antérieurement, soit

¹⁸Voir la bibliographie pour connaître toutes les coordonnées des ouvrages mentionnés.

¹⁹Tout au long de notre étude, nous relevons les fautes de traduction les plus importantes.

en 1966. Dans le second cas, nous avons employé l'édition critique de Hubien sortie en 1976, ainsi que la traduction anglaise publiée en 1985 par King. Bref, signalons que ces éditions et traductions sont toutes accompagnées d'introductions fort utiles.

Examinons maintenant les éléments biographiques importants du disciple de Buridan²⁰. Marsile est né aux Pays-Bas. Selon les documents disponibles, on estime que l'année de sa naissance se situe autour de 1340. Il voit le jour près de l'actuelle ville de Nimègue (*Nijmegen*) à proximité de la frontière allemande²¹. Marsile fait ses études à l'Université de Paris. C'est à cet endroit qu'il aurait été initié aux idées nominalistes de Guillaume d'Occam. Nicole Oresme, Albert de Saxe et Jean Buridan enseignent à cet

²⁰Les principaux biographes de Marsile sont Ritter (1921), Pelster (1944), Bos (1983).

²¹Ritter (1921) signale, p. 7, que Inghen est un nom de famille et non pas, comme plusieurs l'ont affirmé, un lieu de naissance. Le nom de famille 'Inghen' se retrouve, soit dit en passant, écrit de multiples façons dans les textes, telles que 'Ingen', 'Inghem', 'Inguem', etc. De plus, on rencontre parfois son deuxième prénom 'Jean', de même que son surnom latin 'Marsilius de Novimagio'.

établissement durant cette même période²²². Notons enfin que Marsile et Albert sont considérés comme les disciples les plus importants de Buridan dans la deuxième moitié du quatorzième siècle.

Marsile acquiert la charge de maître entre les années 1362 et 1367. Il exerce alternativement des fonctions de nature administrative et académique, aussi bien à la Faculté des arts qu'à celle de théologie. En 1367, Marsile devient recteur de l'Université de Paris pour la première fois; il exercera une seconde fois cette fonction au même établissement en 1371²²³. Durant la même période, Marsile va représenter à plusieurs reprises les intérêts de l'Université de Paris à la cour papale. Le plus important du travail philosophique de Marsile est réalisé durant ses deux mandats

²²²Selon Ritter (1921), p. 11, Marsile a probablement été en contact personnel avec Jean Buridan: "Wahrscheinlich ist dagegen seine (Marsile) persönliche Bekanntschaft mit Johannes Buridan, von dem er als Logiker und Physiker so vieles übernommen hat: er bezeichnet ihn gelegentlich und zwar mit Nachdruck (*passionatus*) als *magister meus*". Cependant Bos (1983) ajoute, p. 8: "Perhaps Buridan was Marsilius' teacher only through his writings, not personally".

²²³Notons qu'à cette époque, le rectorat n'est pas une charge permanente. Nous ne savons pas exactement la durée de cette fonction à cette période (deuxième moitié du quatorzième siècle), mais elle était d'un mois jusqu'aux premières années de la seconde moitié du treizième siècle. "Jusqu'à 1266, les recteurs avaient été élus pour un mois". Paqué (1985) p. 98.

consécutifs comme recteur. Après cette tâche, son attention se porte plutôt sur la vie politique et ecclésiastique.

La vie de Marsile, entre la fin de ses activités à Paris et son arrivée à l'Université de Heidelberg, demeure toujours un mystère. On sait cependant que Marsile quitte définitivement Paris durant la période du Grand Schisme en 1378. Dans cette querelle, il se range du côté du pape Urbain V qu'il connaît de contacts antérieurs. Certains commentateurs affirment qu'entre le Grand Schisme et sa présence en 1386 à Heidelberg, soit un peu plus de huit ans, Marsile habite la ville allemande (à l'époque) de Prague. D'autres signalent qu'il réside au monastère d'Eberbach en Allemagne. Selon Bos, il séjourne plutôt dans le nord de l'Italie, à Pavie, près de Milan. En bref, cette période de la vie de Marsile reste à être clarifiée.

Le comte Ruprecht 1 fonde l'Université de Heidelberg en 1386 et invite Marsile à en devenir le premier recteur. Durant cette période, Marsile obtient le degré de Maître en théologie, et écrit un Commentaire très complet sur les Sentences de Pierre Lombard, événement inusité à l'époque²⁴.

²⁴En effet, Marsile a fait un Commentaire détaillé sur chacun des quatre livres qui composent les Sentences de Pierre Lombard, alors qu'à la deuxième moitié du quatorzième siècle, la coutume était plutôt de commenter un seul ou parfois deux de ces quatre livres. Par exemple, Grégoire de Rimini ne commente que les deux premiers livres du Lombard.

Nous pouvons conclure que les dernières années de la vie de Marsile passées à Heidelberg contribuent à répandre la pensée nominaliste à l'est du Rhin, jusqu'aux universités de Prague, de Vienne et de Cracovie. Marsile meurt en 1396 à l'âge approximatif de 56 ans, vraisemblablement dans un monastère en Allemagne. La renommée actuelle de Marsile d'Inghen n'est certes pas comparable à celle de Jean Buridan, bien qu'il jouît en son temps d'un certain prestige. Souhaitons enfin que le nouvel intérêt pour la philosophie scolastique contribue à faire connaître davantage des penseurs de la qualité de Marsile.

Marsile a écrit, à l'instar de son maître, plusieurs ouvrages touchant aux différentes disciplines philosophiques²⁵. Nous n'allons retenir, dans l'élaboration du présent travail, que le seul écrit de Marsile qui ait été publié de nos jours. Il s'agit de la première édition critique de cinq traités de logique présentée en 1983 par Egbert P. Bos, sous le titre *Marsilius of Inghen: Treatises on The Properties of Terms*. En plus de la version latine, Bos offre une traduction anglaise des textes en question. En dépit de quelques erreurs sans grandes conséquences, le travail de Bos est excellent²⁶. Notons enfin que l'introduction, de même que

²⁵Cf. Bos (1983), pp. 9-16.

²⁶Voir à ce sujet le compte rendu d'Ashworth (1986) sur l'ouvrage de Bos (1983).

les nombreuses notes présentées par Bos, facilitent grandement la compréhension des traités de Marsile.

Nous allons maintenant préciser les principales parties constituantes du présent mémoire. Dès le départ, nous analyserons les aspects historiques d'un type particulier de terme, à savoir les concepts. Nous verrons par la suite que ces termes mentaux s'opposent, en un certain sens, aux inscriptions et aux mots oraux. Mais un langage n'est pas constitué uniquement de termes indépendants; un certain agencement entre eux permet la formation de propositions. Les principaux constituants de la proposition -- le sujet, la copule et le prédicat -- feront ainsi l'objet d'un examen détaillé dans la suite de notre discussion. Les médiévaux font également une distinction importante entre les termes catégorématiques et les termes syncatégorématiques, différenciation encore perceptible dans certaines théories logiques contemporaines. Nous allons donc tenter de préciser le sens exact de ces deux notions telles qu'elles apparaissent dans les traités surtout du bas moyen âge. Notre étude nous conduira par la suite aux concepts simples et aux concepts complexes; la distinction entre ces deux types de termes mentaux demeure fondamentale pour une doctrine sémantique efficace. De plus, cette recherche sera l'occasion d'examiner les principaux types de termes qui interviennent dans cette doctrine, tels que les termes absolus et appellatifs. Nous suivrons ensuite l'histoire rattachée aux fameu-

ses notions sémantiques médiévales que représentent l'intention et l'imposition. Il sera également question de la propriété essentielle du terme, à savoir la signification. Nous concluerons le mémoire par un examen des principaux types de propositions présents dans les traités de logique de l'époque.

L'examen proposé s'avère relativement long et varié, mais il constitue, à notre avis, un pas indispensable vers une maîtrise acceptable des principales notions en cours dans les traités logiques de la fin du moyen âge. Précisons que ce développement concerne en tout premier lieu les éléments et thèmes abordés dans les théories sémantiques de Jean Buridan et de Marsile d'Inghen. Cependant, dans la mesure où notre recherche nous a conduit à plusieurs reprises sur des sentiers souvent antérieurs au quatorzième siècle, et dans le seul but d'éclairer et de compléter les aspects laissés plus ou moins en plan par nos auteurs à l'étude, notre examen débordera des uniques considérations buridaniennes et inghennes. Rappelons enfin que l'objet premier de la présente étude est la comparaison des théories sémantiques de Buridan et de Marsile. Les divergences rencontrées au long de notre examen seront bien sûr mises en évidence.

CHAPITRE 1

L'ORIGINE DE L'IDEE DE LANGAGE MENTAL¹

Il est dangereux de trop généraliser lorsqu'il s'agit d'une époque ou d'un style, car il y aura toujours des exceptions et des exemples pour contredire de telles généralisations. Mais, cette réserve faite, nous pouvons avancer que le quatorzième siècle avait plus de goût pour le raffinement que pour la grandeur.

Ernst Gombrich

Les logiciens terministes de la première heure, tels que Pierre d'Espagne (1200?-1277)², Guillaume de Sherwood (?-après 1267)³, réservent leur analyse sémantique aux divers

¹Nous remercions le professeur Claude Panaccio d'avoir permis la consultation du chapitre deux intitulé "Le langage mental" de son ouvrage en cours sur le nominalisme occamiste et le nominalisme contemporain dont nous sommes en grande partie tributaire pour la présente section 1. Avec son accord, nous allons donc citer à diverses reprises quelques passages de son manuscrit encore inédit. Bien entendu, la pagination de ces extraits ne peut être précisée, de même que nous ne pouvons être à l'abri d'éventuelles modifications apportées au texte avant la publication.

²Pierre d'Espagne n'est pas uniquement reconnu comme un des premiers fondateurs de la nouvelle école de pensée appelée 'terminisme'; il a également occupé le trône pontifical de septembre 1276 à avril 1277 sous le nom de Jean XXI.

³On retrouve également la variante patronymique 'Shyreswood'.

éléments constitutifs du langage oral, à savoir à la variété des termes oraux (*voces*)⁴. Il faudra attendre le début du quatorzième siècle, et la venue du prince des nominalistes, Guillaume d'Occam (1290 env.-1349 env.), pour que soit 'révélé' explicitement la présence d'un langage mental commun à tous les individus et possédant certaines propriétés sémantiques et linguistiques. A la suite de l'intervention d'Occam, il semble que la nouvelle distinction langage oral/langage mental suive son cours dans les milieux terministes du quatorzième siècle; c'est tout au moins le cas chez nos deux auteurs à l'étude, soit Jean Buridan et Marsile d'Inghen. Cependant l'emphase tend à revenir légèrement au niveau du langage oral, du moins lorsqu'il s'agit d'analyse logico-sémantique⁵. Mais bien que par l'expression **révolution occamiste** on veuille désigner l'idée d'un langage mental universel et naturellement acquis, il existe des

⁴Dans la première partie de son deuxième chapitre, M. Panaccio écrit: "Les traités de logique de la fin du douzième siècle et du début du treizième édités et étudiés par le professeur De Rijk dans sa magistrale *Logica Modernorum* (De Rijk (1967) vol. 2, 2) n'appliquent explicitement le terme d'*oratio* qu'aux mots oraux signifiant par convention: *oratio est vox significativa ad placitum...*, répètent-ils inlassablement. Et les logiciens terministes du milieu du treizième, les Pierre d'Espagne, Guillaume de Sherwood, Lambert d'Auxerre iront dans le même sens: la sémantique nouvelle qu'ils sont en train d'élaborer autour de la précieuse notion de *suppositio*, ils ne la voient pas encore comme théorie de la pensée intérieure".

⁵Nous reviendrons sur cet aspect au chapitre 2.

traces relativement manifestes dans la littérature philosophique de ce discours intérieur avant la doctrine du *Venerabilis inceptor*⁶. Nous allons donc examiner de plus près la position des initiateurs de cette théorie prometteuse⁷.

L'état de la recherche actuelle nous permet de faire remonter bien avant la période du bas moyen âge l'idée d'un langage mental plus ou moins élaboré. En effet, il est fait mention à quelques reprises dans les textes de la tradition grecque ancienne d'un certain discours intérieur, d'un *logos*⁸. Il semblerait qu'il faille remonter jusqu'à Platon

⁶L'expression **révolution occamista** est empruntée au professeur Panaccio. Elle sert également de titre à la première partie de son deuxième chapitre.

⁷Cette théorie a effectivement suivi son cours, et plusieurs discussions contemporaines portent toujours *mutatis mutandis* sur le langage mental. Par exemple, voir les ouvrages de Chomsky, Fodor, etc.

⁸Sur l'évolution du discours mental dans l'histoire, voir l'ouvrage de Gabriel Nuchelmans (1973).

pour découvrir la présence d'une allusion plus ou moins explicite au langage mental⁹.

Socrate: Très bien. Mais par penser entends-tu la même chose que moi?

Théétète: Qu'entends-tu par là?

Socrate: Un discours que l'âme se tient à elle-même sur les objets qu'elle examine... il me paraît que l'âme, quand elle pense, ne fait pas autre chose que s'entretenir avec elle-même, interrogeant et répondant, affirmant et niant... Ainsi, pour moi, opiner, c'est parler, et l'opinion est un discours prononcé, non pas assurément, à un autre et de vive voix, mais en silence et à soi-même¹⁰.

L'une des principales sources d'inspiration des logiciens médiévaux du quatorzième siècle est sans conteste l'oeuvre d'Aristote. Il semble pourtant que ce dernier n'ait abordé ni directement ni indirectement la question du langage mental, bien qu'à notre connaissance il ne nie à aucun endroit son existence; son influence à cet égard serait nulle. Contrairement au maître de l'Académie, Aristote ne

⁹Nuchelmans (1973) affirme, pp. 18-19: "According to *Theaetetus* 189 e 4 and *Sophist* 263 e 3 *dianoia* is a *logos*, in the wide sense of discourse, and *dianoeisthai*, the process of thinking, is a dialogue (*dialegesthai*) of the mind with itself, without spoken words. The mind is, as it were, talking to itself, asking questions and answering them, saying yes or no, untill finally it reaches a decision and judges that something is the case... But, as far as we know, Plato was the first writer who indulged in this 'lingualization' of mental phenomena in connection with the problems concerning acts and attitudes of holding something true. Thereby he introduced another theme which was predestined for a great future, the theme of what may be called *oratio mentalis*". Noter que les passages cités en langues étrangères des chapitres 1 à 8 se trouvent traduits à l'appendice 2.

¹⁰Platon (1967), p. 136.

fait mention d'aucun état dialogique intérieur qui se superposerait aux langages oral et écrit¹¹. Il est plutôt question d'états de l'âme et d'images mentales identiques chez tous les individus. Aristote précise également que les termes oraux sont les signes immédiats de ces images mentales; les termes écrits sont également des signes immédiats de ces images mentales, tant qu'ils sont subordonnés aux termes oraux. Bref, le Stagirite décrit les diverses composantes propres aux discours conventionnels -- langages oral et écrit -- qu'il relie non pas à un langage mental, mais bien à quelque chose d'une nature plus imagée.

Il faut d'abord établir la nature du nom et celle du verbe; ensuite celle de la négation et de l'affirmation, de la proposition et du discours. -- Les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme, et les mots écrits les symboles des mots émis par la voix. Et de même que l'écriture n'est pas la même chez tous les hommes, les mots parlés ne sont pas non plus les mêmes, bien que les états de l'âme dont ces expressions sont les signes immédiats soient identiques chez tous, comme sont identiques aussi les choses dont ces états sont les images¹².

¹¹Nuchelmans (1973) affirme, p. 37: "...it should be remarked that Aristotle apparently feels less inclined to 'lingualize' thought than Plato does... on the whole he prefers a terminology without metaphors from the field of spoken language, the terminology of the *symploke noëmatōn*. The most general term of this special vocabulary is *ta en tēi psychēi pathēmata*, "the affections of the soul" ".

¹²Aristote (1966), pp. 77-78.

Ce survol historique ne nous permet pas d'examiner dans le détail les ouvrages des divers péripatéticiens et stoïciens qui émettent, sur les traces des initiateurs, l'idée plus ou moins élaborée de l'existence du discours mental. Néanmoins, nous devons mentionner parmi ces auteurs les contributions les plus significatives à ce sujet. Ainsi, bien que la tradition ancienne soit suivie d'assez près, Porphyre (234-305), Augustin (354-430) et Boèce (480-525) servent aux logiciens médiévaux de liens indispensables entre eux et les Grecs pré-chrétiens. Donc c'est surtout par leur intermédiaire que s'est transmise la tradition concernant les divers niveaux de discours que l'on retrouve élaborés à la fin du moyen âge.

Selon l'état actuel des recherches, il semble probable que la métaphore du langage intérieur, dont Platon constituerait la source la plus lointaine que nous connaissions, ait joui, dans la philosophie grecque entre Aristote et Boèce, d'une certaine faveur chez les aristotéliciens, chez les stoïciens et surtout chez Porphyre¹³.

¹³Claude Panaccio, (inédit). D'après les propos du professeur Panaccio, les partisans de la doctrine d'Aristote soutiendraient, au sujet du langage mental, une thèse différente de celle défendue par le maître. En effet, les péripatéticiens seraient enclins à intégrer un discours mental à leur théorie, alors que le Philosophe ne parle selon toute vraisemblance que d'images mentales. Notre investigation ne nous permet pas de conclure si dans un tel cas les aristotéliciens se sont ou non inspirés plus ou moins directement de l'oeuvre de Platon.

La thèse du langage intérieur universel prend sa véritable envolée grâce à l'apport particulier de Guillaume d'Occam. Ce dernier considère sérieusement la présence d'un discours mental, et il élabore à ce sujet une théorie relativement complète et indépendante des autres niveaux de discours. Contrairement à ses prédécesseurs, pour qui le langage intérieur ne représente qu'une entité d'un intérêt surtout théologique¹⁴, voire parfois gnoséologique, Occam accorde aux divers composants de ce discours conceptuel la propriété de signifier, propriété auparavant réservée exclusivement aux éléments du discours oral¹⁵. Ainsi le *Venerabilis inceptor* développe une théorie sémantique propre au

¹⁴ Par exemple, saint Augustin ne discute d'un univers mental que d'un point de vue théologique. "C'est sa (Augustin) fameuse doctrine du verbe mental, le *Verbum mentale* qui, précise-t-il, "n'appartient à aucune langue, à aucune de celles que nous appelons *linguae gentium*, au nombre desquelles se trouve notre langue latine" et qui, en vérité, se confond dans notre esprit avec la vision cognitive, le savoir... Le contexte théorique, cependant, n'est pas celui de la logique ou de la sémantique mais celui de la théologie." Claude Panaccio (inédit).

¹⁵ "Mais ni l'un ni l'autre (Augustin et Boèce) ne suggérerait d'attribuer systématiquement aux éléments de ce langage la propriété de signifier. La théorie logique de la signification qui connut tant de succès en Europe à partir du douzième siècle, la *logica modernorum*, se développa d'abord au Moyen Age comme une simple science du langage oral, une *scientia sermocinalis* comme la grammaire et la rhétorique..." Claude Panaccio (inédit).

langage mental, et il lui accorde le premier rôle dans son système logico-philosophique¹⁴.

L'analyse occamiste du langage est avant tout une analyse du langage mental auquel sont subordonnés les langages oral et écrit. La principale caractéristique de ce langage mental est la capacité **naturelle** de ses constituants de signifier les choses extérieures. Par contre, bien que subordonnées à celles du langage mental, les composantes des langages oral et écrit sont constituées d'une part importante d'arbitraire, et elles ne signifient à la limite que conventionnellement les choses¹⁷. D'où l'intérêt pour Occam de transposer son analyse au niveau immuable du langage mental. Bien qu'il y eût quelques précurseurs immédiats à la nouvelle

¹⁴Occam (1974) précise néanmoins, dans sa *Summa Logicae*, pp. 49-50, à quel point il est redevable aux positions d'Augustin et surtout à celles de Boèce qui lui ont signalé un éventuel champ d'analyse exempt de l'arbitraire sensible. "As Boethius points out in his Commentary on the first book of the *De Interpretatione*, discourse is of three types -- the written, the spoken, and the conceptual (this last existing only in the mind). In the same way there are three sorts of terms -- written, spoken, and conceptual... Thus, these conceptual terms and the propositions composed of them are the mental words which, according to St. Augustine in chapter 15 of *De Trinitate*, belong to no language. They reside in the intellect alone and are incapable of being uttered aloud, although the spoken words which are subordinated to them as signs are uttered aloud".

¹⁷"La signification des concepts est posée comme une relation **naturelle** entre l'esprit et les choses, tandis que celle des mots oraux ou écrits en est dérivée par le biais de la convention sociale..." Claude Panaccio (inédit).

direction théorique prise par Occam, tels que Roger Bacon (1214-1294), Pierre d'Auvergne (1240/50-1304)¹⁸ ou Jean Duns Scot (1270 env.-1308), le grand mérite du prince des nominalistes fut de dépasser d'une manière significative les balbutiements de ces derniers en mettant systématiquement l'accent sur les propriétés sémantiques et logiques de ce langage mental. En bref, l'idée de langage mental a des origines lointaines, mais il faut attendre jusqu'à la fin du moyen âge pour que soit élaborée, avec surtout Guillaume d'Occam, une théorie sémantique complète à son sujet.

La révolution d'Occam tiendra très précisément à la levée de cet interdit (le refus d'appliquer aux concepts la terminologie de la signification) terminologique: c'est le concept et non le mot qui sera, pour lui, le premier porteur de la signification et des autres propriétés sémantiques... L'*oratio mentalis* devient chez lui l'objet premier de la théorie sémantique. Il récupère au niveau d'une théorie de la pensée pure toute la terminologie de la *logica modernorum*...¹⁹.

¹⁸Pierre d'Auvergne (*Alvernia*) fut maître séculier à Paris et plus tard évêque de Clermont.

¹⁹Claude Panaccio (inédit).

CHAPITRE 2

TERMES NATURELS ET TERMES CONVENTIONNELS

Nous venons de voir l'importance qu'a prise au cours des siècles l'idée de langage mental; Occam joue à cet égard un rôle déterminant. Classé au rang des discours signifiants, du moins par les terministes parisiens du quatorzième siècle, le langage conceptuel occupe désormais une place prépondérante dans les théories sémantiques de l'époque. On discute ainsi côte à côte des trois niveaux de discours -- les langages écrit, oral et mental --, de même que de leurs composantes respectives et des liens existant entre elles. Ce qui retiendra principalement notre attention, c'est l'opposition qui existe, en un sens précis, entre les constituants du langage mental et ceux des discours oral et écrit. Enfin, la présente section sera l'occasion d'examiner les diverses particularités des éléments constitutifs de ces trois types de langage.

There are three distinct levels of language: *Written*, *Spoken*, and *Mental*. Each of these is a fully developed language in its own right, with vocabulary, syntax, formation-rules, and the like²⁰.

²⁰King (1985), p. 7.

Nous voulons signaler un point passablement litigieux avant d'aborder comme tel le sujet de la présente discussion. Le problème se résume à cette question: est-ce qu'à l'instar d'Occam, les terministes parisiens privilégient le langage mental dans leur théorie sémantique? Nous allons tenter d'apporter quelques éléments de réponses. Le statut exceptionnel du langage mental significativement inaltérable et naturellement constitué aurait dû favoriser, de la part des successeurs de la tradition occamiste, une analyse somme toute plus minutieuse de ses constituants et de ses structures. En réalité, bien que la division tripartite du discours soit conservée par ces derniers, il semble que l'intérêt premier tende à revenir au langage oral, et que l'on transpose tout simplement les analyses et résultats obtenus d'un niveau de langage à l'autre, abstraction faite bien entendu des particularités de chacun. Cette attitude observée chez plusieurs terministes du quatorzième siècle, et notamment chez Buridan et Marsile, ne transforme pas, croyons-nous, d'une manière significative l'esprit avec lequel Occam a introduit ce triple niveau de discours, c'est-à-dire qu'à leurs yeux, le discours mental représente toujours le langage idéal. Il semble plutôt que ce changement soit dû uniquement à une divergence d'approche théorique. Alors qu'Occam se préoccupe davantage du mode d'acquisition des termes et de leur valeur signifiante, les terministes parisiens s'intéressent d'une façon plus marquée aux analyses linguistiques proprement dites. Cette question

ne trouvera certes pas de réponse définitive dans notre actuelle discussion²¹. Il faut néanmoins préciser que peu importe l'issue d'un tel débat, cela n'influe aucunement sur la suite de notre discussion. Une chose demeure par ailleurs certaine; la division tripartite du discours s'est transmise jusqu'aux terministes parisiens et elle a été intégrée à leur théorie. Rappelons enfin que notre présent propos concerne tout particulièrement les composantes inhérentes à ces trois niveaux de discours, à savoir les sons, les mots écrits et les concepts. A la suite d'un bref survol des principales

²¹Ce point est actuellement débattu par certains commentateurs contemporains, tels que Reina (1957), Nuchelmans (1973), Spade (1982), etc., au sujet particulièrement de Jean Buridan. Par exemple, Nuchelmans (1973) est, p. 243, assez radical dans ses propos. "Buridan follows Ockham in distinguishing written, vocal, and mental terms, but he restricts the word *significare* to the written and vocal terms. Written terms are conventional signs of vocal terms and vocal terms are conventional signs of mental terms. The mental terms, however, do not signify, not even in a natural way, but they are concepts in the mind by means of which we conceive of things or conceive of things in a certain way". Par contre, Paul Vincent Spade (1982), p. 190, à la note 9, semble plus nuancé dans ses jugements. "Buridan too tends not to speak of concepts as 'signifying' but rather as 'conceiving' their objects... Nevertheless, contrary to Nuchelmans... Buridan does sometimes speak of concepts as signifying..." De son côté, Peter King (1985) affirme, p. 10: "Mental language is of the utmost importance for Buridan's logic... Mental is a natural language perspicuous in rigor. The basic claim, common to Buridan and many other fourteenth-century logicians, is that *Mental is a canonical language*, an ideal or logically perfect language".

caractéristiques de chacun de ces termes, nous analyserons les positions respectives à ce sujet de Buridan et Marsile.

La plupart des logiciens du quatorzième siècle distingue trois catégories de termes. Nous retrouvons les concepts ou les termes mentaux d'une part, les sons ou termes oraux et les inscriptions ou termes écrits d'autre part. Cette division tripartite se ramène à une distinction double pour des motifs surtout théoriques. En effet, seuls les concepts signifient (conçoivent) **naturellement** quelque chose²², c'est-à-dire que par un processus naturel les termes mentaux signifient les choses extérieures (*res*) avec lesquelles l'homme est en contact plus ou moins direct²³. En ce qui concerne les termes oraux et écrits, ils signifient indirectement les choses extérieures (*res*) selon des liens qui les unissent aux concepts; leur signification est de nature **conventionnelle**.

²²Au sujet de la conception et de la signification des concepts chez Buridan, voir la note 37 du présent chapitre.

²³"La pierre angulaire de notre reconstruction... est la relation naturelle qui s'établit, selon Occam, entre les choses extérieures et les concepts dans l'esprit. Ceux-ci sont vus comme les éléments d'un langage mental universel, et la logique dès lors, avant de s'occuper des mots qui résonnent à l'oreille ou des marques visibles qui s'offrent à la lecture, apparaît comme la théorie formelle de ce silencieux murmure conceptuel qui coule en chacun de nous et que présuppose toujours la parole adressée à autrui". Claude Panaccio (inédit).

(*ad placitum*)²⁴. En bref, les concepts signifient naturellement les choses, alors que les termes oraux et écrits le font conventionnellement en tant qu'ils entretiennent une relation signifiante ou de subordination avec les termes mentaux²⁵.

...most logicians held that there are three kinds of terms: written, spoken, and mental (or conceptual). Concepts or mental terms are the most basic; they signify 'naturally'. Spoken terms signify only derivatively, by a conventional (*ad placitum*) correlation with concepts; written terms are related to spoken terms in the same way²⁶.

Examinons de plus près le lien qui existe entre ces deux niveaux de langage. Les auteurs s'accordent tous pour affirmer que les mots écrits dérivent en quelque sorte des

²⁴Il faut noter que l'expression *ad placitum* veut dire littéralement 'à souhait', 'à volonté', sans qu'il n'y ait aucune intention d'exprimer quelque chose de linguistique. Ainsi la traduction de cette expression par 'par convention' n'est pas tout à fait exacte, mais elle n'en constitue pas moins le sens que ces auteurs expriment. Dans ses *Quaestiones super Perihermenias* q. 3, Buridan signale: "But if you were to ask about utterances with (*sic*) are nouns and verbs *ad placitum*, whether they are at my pleasure or yours (*ad placitum meum vel tuum*) <I say> that some nouns and verbs signify the same in the same way to a single large community: Latin utterances to all Latins and French utterances to all French (*sic*). It is not in my power or in yours to give or to change this common signification of these". Citation tirée de King (1985), p. 336, note 2.

²⁵Au sujet du lien signifiant ou subordonné des termes conventionnels avec les concepts, voir la suite immédiate du texte, et notamment la note 29 du présent chapitre.

²⁶Spade (1982), p. 189.

mots oraux, et qu'ils en sont en un sens dépendants²⁷. La relation signifiante entre ces deux catégories de termes est donc transitive, voire symétrique chez certains, puisque la signification fixée **conventionnellement** s'applique aussi bien au terme oral qu'écrit. Par ailleurs, nous avons vu précédemment que les concepts se forment par un processus **naturel**, et que leur signification se fixe par conséquent **naturellement**. Au sujet de la relation même entre les termes conventionnels et les concepts, deux thèses distinctes sont présentées dans les traités logiques de l'époque. Une majorité de logiciens prétend que la relation entre les termes oraux et les concepts est une relation de signification tout à fait semblable à celle qui existe entre les termes oraux et les termes écrits. Cette conception largement acceptée par les auteurs des treizième et quatorzième siècles tirerait son origine des théories défendues par

²⁷ Selon Spade (1982), p. 189, note 4, il n'y aurait qu'une seule exception à cette affirmation, soit Pierre d'Ailly. "Peter of Ailly is the only author I know to have held that written language is not inferior to spoken language. He says this explicitly only for sentences, but seems to have held it for terms too... "Hence the spoken sentence and the written [sentence] are (dit Pierre) subordinated to the mental one. But it is not necessary that the spoken [sentence] and the written one be subordinated among themselves, as many put it" ". Nous constatons que Pierre ne privilégie pas vraiment le discours oral au détriment du discours écrit, mais qu'il les met plutôt sur le même pied.

Boèce²⁸. Il existe néanmoins quelques exceptions de taille à cette position répandue. En effet, des auteurs comme Duns Scot et Guillaume d'Occam écartent la thèse de la relation de signification entre les termes oraux et les concepts, et ils préfèrent parler à ce niveau de **relation de subordination**²⁹. Selon eux, il y a signification uniquement entre les termes oraux ou mentaux et les choses extérieures³⁰. En résumé, la plupart des logiciens médiévaux soutiennent l'existence d'une relation signifiante entre les termes écrits et les termes oraux, de même qu'entre ces derniers et les concepts, bien

²⁸Spade (1982) affirme, p. 189: "On the authority of Boethius, many authors held that these conventional correlations are signification relations. Hence written terms directly or immediatly signify spoken ones, which in turn directly signify concepts".

²⁹Spade (1982) écrit, p. 189: "Some logicians, therefore, rejected the view that the conventional correlations among the three kinds of terms are signification relations; Ockham, for instance, called them relation of 'subordination'".

³⁰On croirait que Marsile suit la position de Buridan à ce sujet, et qu'il parle de relation de signification 'non ultime' ou 'signification immédiate' (Voir à la fin de la présente section pour le sens de ces expressions). En réalité, Marsile n'est pas très constant sur cette question. Alors qu'il prend position pour la conception buridanienne dans son traité *Suppositiones*, il prend plutôt parti, dans son traité *Ampliationes* pour l'idée occamiste: "Nam semper terminus eque multa significat cum eidem conceptui mentali subordinetur, et per consequens eque multa representat intellectui. Et sic eque multa significat". Marsile (1983), p. 98. Voir également Bos (1983), pp. 211-212.

que d'aucuns maintiennent qu'il s'agit plutôt, dans les deux cas, d'un lien de subordination.

I (Occam) say that spoken words are signs subordinated to concepts or intentions of the soul...This is all that Aristotle means when he says that spoken words are signs of the impressions of the soul and Boethius means the same thing when he says that spoken words signify concepts³¹.

Nous allons maintenant voir d'un peu plus près les positions respectives de Jean Buridan et de Marsile d'Inghen relativement aux notions et propriétés abordées précédemment. Le maître de Béthune n'est pas très bavard sur la question des termes oraux (écrits) et des concepts. Nous devons nous référer à son traité sur la supposition, à la section sur les deux grandes divisions de la supposition proprement dite³², pour enfin retrouver une brève discussion sur la relation

³¹Occam (1974), p. 50.

³²L'expression 'supposition proprement dite' s'oppose à l'appellation 'modes de la supposition personnelle'. L'explication de ces deux notions demande une analyse relativement longue et minutieuse. Pour les besoins immédiats, disons simplement que la théorie de la supposition est une doctrine médiévale de la référence des termes en contexte propositionnel.

existant entre les termes oraux (écrits) et les concepts³³. Selon Buridan, les termes oraux et écrits signifient immédiatement leur concept correspondant³⁴. De plus, ils signifient ultimement les choses extérieures par l'intermédiaire de la signification de leur concept respectif³⁵. D'une manière plus précise, les mots écrits signifient ultimement quelque chose par l'entremise de la signification des mots oraux, de

³³En plus de ce passage, il est fait mention indirectement de cette question dans les *Sophismata* de Buridan (1977), pp. 24-27. Plus exactement, le Béthunois discute des relations entre les différents types de termes alors qu'il tente de résoudre certains sophismes relativement à la signification. Dans son introduction, King (1985) explique en détail, à la section [3.3], pp. 10-14, les propriétés du discours mental idéal et logiquement parfait tel que, semble-t-il, le conçoit Buridan. En bref, ce langage rigoureux comprend cinq caractéristiques précises. [1] C'est un langage universel, c'est-à-dire qu'il est structuré pareillement pour tous les individus. [2] Ce langage a un pouvoir expressif adéquat, c'est-à-dire qu'il peut exprimer tout ce qu'il veut exprimer. Il est donc adéquat car tout ce qui est pensé se formule dans le langage mental. [3] Le langage mental est désambiguïsé, c'est-à-dire que contrairement au langage oral qui, par convention, peut exprimer un même concept par deux ou trois termes ou inversement, par un seul terme exprimer deux ou trois concepts, les constituants du langage mental n'entretiennent que des relations univoques avec les choses qu'ils signifient (conçoivent) à cause de la ressemblance naturelle des concepts aux objets. [4] Corollaire à [3], le langage mental n'est pas redondant. Ceci découle logiquement de [3]. Enfin [5], les énoncés mentaux dévoilent leur forme logique, c'est-à-dire qu'il est possible de les analyser logiquement.

³⁴Notons que Buridan nomme également les concepts les 'actes de l'âme'. Voir King (1985), p. 7.

³⁵Buridan (1985) écrit, p. 119: "...categorematic words apt to supposit signify something through mediating concepts...".

même que le font ces derniers au moyen de la signification des concepts³⁶. Enfin, il est dit que les concepts conçoivent (*concupere*) les choses extérieures³⁷. En résumé, Buridan soutient que les termes conventionnels signifient immédiatement des concepts et signifient ultimement des choses en tant qu'ils leur sont subordonnés, alors que les concepts conçoivent des choses.

...sic ergo [quaeris] res illas istis conceptibus conceptas vocamus ultimata significata in proposito, illos autem conceptus vocamus significata immediata...³⁸.

³⁶Buridan (1966) affirme, p. 70: "And the *first conclusion* is that written letters signify sounds spoken or to be spoken, and they do not signify things outside the mind, such as asses or stones, except through the mediate signification of the sounds... significant spoken words signify passions or concepts of the mind, and do not signify other things except through the mediate signification of the concepts".

³⁷"*Tertia conclusio*: omni conceptu aliquid concipitur vel forte non unum solum sed multa simul". Buridan (1977), p. 25. Le maître de Béthune indique la plupart du temps que les concepts conçoivent les choses, mais il utilise parfois la notion de signification pour parler de la relation existant entre le concept et la chose. Par exemple, Buridan (1977) signale, p. 27: "Ideo *concludendum est septimo* quod non omnis conceptus complexus qui est subiectum vel praedicatum in propositione mentali supponit pro omni eo quod ipse significat...". Voir également à ce sujet la note 21 du présent chapitre. Enfin, notons que King (1985) affirme sans nuance, p. 7, que pour Buridan, un concept signifie une chose extérieure: "...the concepts of the mind signify those things of which they are the natural likenesses".

³⁸Buridan (1957), p. 202.

Examinons maintenant la position de Marsile à ce sujet. Dans son traité *Suppositiones*, l'élève de Buridan n'aborde qu'à une seule reprise la question des différents types de termes³⁹. Il doit en quelque sorte discuter de ces derniers pour clarifier sa position au sujet des deux grandes divisions de la supposition, à savoir la supposition matérielle et la supposition personnelle⁴⁰. Sans entrer dans le détail, disons pour l'instant que la distinction entre les types de termes, de même que la reconnaissance des relations signifiantes différentes existant entre les termes conventionnels et les concepts d'une part, et entre ceux-ci et le monde extérieur d'autre part, sont présumées à la première division de la supposition proprement dite, c'est-à-dire la supposition matérielle et la supposition personnelle⁴¹. Ainsi il est essentiel de bien examiner les différentes caractéristiques des termes avant d'aborder la question de leur référence (supposition).

³⁹ Il est question des termes oraux et des concepts dans les traités de Marsile (1983), aux pages 54, 62 et 98, mais ce sujet revient toujours dans le même contexte de la supposition. A l'instar de son maître, Marsile est très peu loquace au sujet des termes conventionnels et des concepts. C'est entre autres pourquoi Scott (1966) signale, à la note 48, p. 25: "They (nominalist logicians) were little concerned about the nature of the concept".

⁴⁰ Rappelons que Buridan discute de ces termes dans un contexte analogue. Voir la note 32 ci-dessus.

⁴¹ Voir la note 32 du présent chapitre. Voir également Scott (1966) pp. 22-42.

Marsile nomme **relation signifiante non ultime** le lien qui existe entre les termes oraux (ou écrits) et les concepts⁴². En réalité, il ne qualifie pas comme telle la relation, mais l'objet visé par cette relation, à savoir le **signifié non ultime**⁴³. En tout cas, la relation signifiante non ultime existe entre un terme et lui-même, son semblable ou son équivalent; si l'on préfère, le signifié non ultime d'un terme est lui-même, son semblable ou son équivalent⁴⁴. Par exemple, le terme 'homme' renvoie à lui-même ou à son semblable, à savoir au terme substantif 'homme' ou à une autre occurrence de 'homme'. En ce qui concerne le troisième cas, à savoir son équivalent, l'explication est moins évidente. Mais il est possible que l'interprétation la plus plausible penche dans le sens suivant⁴⁵. En tant que

⁴²Buridan utilise plutôt l'expression 'signification immédiate'. Voir par ailleurs la note 30 du présent chapitre.

⁴³Notons que Marsile parle de *significatum termini non ultimum*, alors que Buridan se réfère plutôt au *significatum immediatum*. Voir Bos (1983), p. 195.

⁴⁴En effet, Marsile (1983) affirme, p. 54: "...significatum termini non ultimum vocatur ipse terminusmet aut sibi similis aut equivalens..."

⁴⁵Selon notre investigation, seul le commentateur King (1985) traite, sous le vocable *equiformity*, de cette question en profondeur. Notre analyse va dans le même sens que celle de ce dernier. Voir à la section [3.2] de son ouvrage, pp. 8-10. Bos (1983) glisse également un mot, p. 195, sur le terme *equivalens*. Il estime qu'il serait peut-être utilisé pour rendre compte de l'équivalence des termes à cas oblique dans une proposition avec ceux au nominatif.

nominaliste, Marsile n'admet que des entités individuelles, et les universaux n'existent que dans la mesure où ils sont d'ordre conceptuel. Ainsi le concept 'homme' ne renvoie ni à une entité extra-linguistique unique, ni à une entité extramondaine, à une sorte de réalité commune à tous les individus, mais il désigne plutôt tous les hommes individuels. Or, pour des fins d'uniformité entre les différents concepts individuels d'un même référent se trouvant parmi les individus, il est stipulé l'équivalence. Par exemple, le même concept présent à l'esprit de deux individus est en réalité double, parce qu'il se trouve dans l'esprit de chacun de ces individus. Conséquemment, ce n'est pas une seule et même entité qui est présente dans l'esprit des deux individus en même temps. On postule ainsi que le concept 'homme' d'un individu est équivalent au concept 'homme' de tous les autres individus. De ce fait, on peut prétendre que les mêmes entités linguistiques d'ordre conceptuel chez différents individus signifient les mêmes réalités sensibles, au même titre que deux sons pareils proférés par deux individus sont semblables ou que deux mêmes signes écrits sont également semblables⁴⁴. En bref, Marsile soutient qu'un terme signifie

⁴⁴Dans le langage de la logique contemporaine, on dirait alors que deux occurrences (*token*) distinctes désignent le même type (*type*).

non ultimement son semblable ou son équivalent, ou il se signifie non ultimement lui-même⁴⁷.

Marsile discute également du lien qui existe entre les termes, qu'ils soient conventionnels ou conceptuels, et les objets extérieurs qu'il nomme **relation signifiante ultime**. En réalité, il parle plutôt de **signifiés ultimes**, comme il le fait au sujet des signifiés non ultimes. En deux mots, le signifié ultime d'un terme est la chose qu'il désigne. Par exemple, l'individu homme est le signifié ultime du terme 'homme'⁴⁸. Notons enfin que les signes conventionnels, soit les termes oraux et les termes écrits, signifient ultimement

⁴⁷En définitive, seule la fonction référentielle du terme en contexte propositionnel détermine le type de signifié non ultime.

⁴⁸"Sed significatum ultimum est ipsa res extra; sicut animal rationale mortale, quia ultimate rem extra significat". Marsile (1983), p. 54.

les choses extérieures en tant qu'ils sont subordonnés aux concepts, ou plutôt médiatisés par ces derniers⁴⁷.

Et ideo breviter: significatum ultimum termini est res extra quam talis terminus ex impositione significat si sit vocalis vel scriptus, et est eius naturalis similitudo sit (*sic*) sit terminus mentalis. Significatum non ultimum dicitur ipsemet terminus vel sibi equivalens⁵⁰.

Nous allons conclure la présente section en mettant en évidence la principale divergence qui existe entre Buridan et son disciple Marsile relativement à la manière de parler des

⁴⁷Bos (1983) signale, p. 195, que les signes conventionnels, dans la théorie de Marsile, signifient **directement** les choses extérieures. Cela est, nous semble-t-il, conforme à la position de Marsile, mais il faudrait ajouter qu'ils signifient **directement** les choses extérieures tout en conservant les liens signifiants qu'ils ont avec les concepts qu'ils représentent (voir le chapitre 6 ci-dessous au sujet de la notion d'imposition). Bos distingue donc cette position de celle soutenue par Aristote. Selon ce dernier, un signe conventionnel signifie **indirectement** les choses extérieures, c'est-à-dire par l'intermédiaire des concepts. Marsile précise, en effet, qu'un terme se présente **premièrement** lui-même à l'intellect ou qu'il y présente **premièrement** son semblable, et qu'il présente **secondement** son signifié ultime. Voir Marsile (1983), p. 54. Notons enfin que Marsile soutient à cet égard une position analogue à celle de Buridan. Occam (1974) résume bien, p. 50, cette question. "I say that spoken words are signs subordinated to concepts or intentions of the soul not because in the strict sense of 'signify' they always signify the concepts of the soul primarily and properly. The point is rather that spoken words are used to signify the very things that are signified by concepts of the mind, so that a concept primarily and naturally signifies something and a spoken word signifies the same thing secondarily".

⁵⁰Marsile (1983), p. 54. Notons qu'à la fin de cette citation, l'expression *sibi similis* est omise, comme cela est précisé quelques lignes plus haut dans le texte.

concepts en fonction des réalités mondaines. Rappelons auparavant que le Béthunois parle de **signification immédiate** pour caractériser la relation entre les termes conventionnels et les concepts, alors que Marsile utilise l'expression **signification non ultime**⁵¹. A notre connaissance, Buridan ne parle pas, à l'instar de son disciple, du signifié non ultime, du semblable ou de l'équivalent du terme conventionnel. Il précise uniquement que le terme oral et écrit signifient **immédiatement** leur concept correspondant⁵². Par ailleurs, Buridan soutient sur un point précis une position distincte de celle de son élève, voire même de celle de Guillaume d'Occam. En règle générale, il affirme qu'un concept **conçoit** quelque chose. Cette position de Buridan se distingue nettement de celle de Marsile selon laquelle un terme mental **signifie ultimement** les choses extérieures. Par contre, Buridan n'est pas très constant dans ses propos et parle parfois d'un concept qui **signifie** quelque chose⁵³. Dans ce cas-ci, la divergence entre ces auteurs s'estompe passablement. Le moins qu'on puisse dire est que l'ambivalence de Buridan sur cette question ne facilite pas l'analyse. En bref, Buridan parle généralement de la **conception** pour caractériser l'acte de la pensée (le terme mental)

⁵¹Voir la note 42 du présent chapitre.

⁵²Voir ci-dessus dans la présente section.

⁵³Voir la note 37 du présent chapitre.

s'appliquant à une chose, alors que Marsile fait intervenir la notion sémantique de **signification** pour indiquer la relation qui existe entre le concept et la chose.

CHAPITRE 3

LES CONSTITUANTS DE LA PROPOSITION

La distinction des termes catégorématiques et des termes syncatégorématiques constitue une étape importante dans le développement de la logique médiévale. Les commentateurs contemporains relient bien souvent ces notions aux constantes logiques et non logiques des récentes théories philosophiques³⁴. Dans bien des cas, un tel rapprochement se fait au détriment des thèses et conceptions anciennes, dans la mesure où celles-ci ne servent que de tremplin pour mettre de l'avant les propositions des contemporains. Néanmoins, on ne peut ignorer l'importance accordée d'ordinaire aux notions comparées. Nous allons donc examiner les positions respectives de Buridan et de Marsile au sujet des catégorèmes et syncatégorèmes. Cette analyse sera précédée de quelques

³⁴King (1985) distingue, p. 15, ces deux types de constantes. "To have a theory of logical form, we have to distinguish logical from non-logical constants; this is roughly the distinction between *syncategorematic* and *categorematic* terms". Par ailleurs, Boehner (1952) associe curieusement, p. 24, les constantes et les variables aux notions médiévales. "Lacking an adequate symbolism, the scholastics failed to express sufficiently the distinction between the constants and the variables of logical discourse. Nevertheless, the sharp distinction between categorematic and syncategorematic terms can well be considered a substitute for the modern distinction. Medieval texts convince us that this position can be maintained".

considérations historiques relativement à ces termes. Mais auparavant, nous allons étudier la division tripartite de la proposition catégorique simple en ses composantes élémentaires³³, à savoir le sujet, la copule et le prédicat³⁴. Cette étude sera en fait l'occasion d'examiner quelques types de termes qui participent à la proposition, et qui se comportent d'une manière différente selon la position qu'ils occupent dans l'énoncé.

3.1 Le sujet, la copule et le prédicat

Buridan et Marsile ne parlent à peu près pas des notions de sujet, de copule ou de prédicat en tant que telles. En réalité, les seules informations concernant ces composantes de la proposition sont tellement infimes qu'elles ne justifieraient pas à elles seules une intervention de notre part. Néanmoins, il est bien souvent question *indirectement* de ces notions, et cela est particulièrement vrai chez Buridan. En effet, en examinant les textes, on découvre que tel terme particulier ou tel signe logique fonctionne d'une manière

³³Au chapitre 8, nous examinerons les différentes sortes de propositions. Notons pour l'instant que les logiciens médiévaux utilisent la notion de 'proposition' dans le sens contemporain d'énoncé'. La proposition au sens médiéval n'évoque aucunement à l'esprit une quelconque signification, comme c'est le cas en logique contemporaine.

³⁴La division contemporaine de l'énoncé est habituellement double, car on inclut la copule dans le prédicat.

précise suivant la position occupée dans la proposition, que telle négation affecte parfois la copule seule, parfois l'énoncé dans son entier selon sa place dans l'énoncé, et ainsi de suite. Constatant cet état de fait, nous avons décidé de consacrer la présente section à ces parties constitutives de la proposition. Nous allons ainsi examiner le peu d'informations disponibles chez nos auteurs à l'étude concernant directement le sujet, la copule et le prédicat comme tels d'une part, et nous allons surtout analyser certains types de termes dont le comportement varie dans la proposition selon la position qu'ils occupent d'autre part. En bref, l'étude des composantes de la proposition par l'intermédiaire de celle des termes simples et complexes, des deux types de négation, des signes logiques (quantificateurs), constitue l'essentiel de cette section.

Buridan consacre une partie entière, au début de son traité sur la supposition, aux principales notions dont il sera question tout au long du texte, telles que la signification, la vérification, les différentes sortes de termes, etc. Cette discussion est évidemment très précieuse, compte tenu surtout de l'absence quasi-complète d'éclaircissement explicite de la part de Marsile. Eu égard à l'allégeance commune de Buridan et de Marsile à l'école terministe parisienne, les explications du premier devraient en principe être transposables aux propos du second sur ces mêmes

questions. Ainsi, à moins d'un cas contraire criant, nous présumons que ces propos valent également pour Marsile⁵⁷.

Dès le commencement de la seconde partie de son traité *De suppositionibus*, Buridan précise qu'il ne s'intéresse qu'aux termes oraux (*voces*) qui signifient par convention⁵⁸. Parmi ces derniers, il distingue tout d'abord les termes **incomplexes** (*incomplexae*) (ou **simples**), des termes **complexes** (*complexae*). Les premiers se nomment les 'mots proférés' (*dictiones*), alors que les seconds s'appellent 'expressions' (*orationes*). Par exemple, le mot 'homme' est un terme in complexe, tandis que l'expression 'homme blanc' est un terme complexe. Un terme complexe est donc constitué de plus d'un élément signifiant⁵⁹. En réalité l'expression 'terme complexe' n'est pas tout à fait exacte, car une proposition entière est également nommée ainsi. Il est donc préférable de rester plus près du mot latin, et d'appeler simplement cette expression 'un complexe'. Enfin, cette première distinction est, au dire même de Buridan, parfaitement

⁵⁷ Précisons que, malgré le peu d'informations disponibles, une courte section sera réservée aux propos de Marsile à ce sujet au terme de la présente section [3.1].

⁵⁸ "Et ad hoc videndum ponendae sunt aliquae divisiones vocum significativarum ad placitum, quia de aliis non curamus". Buridan (1957), p. 185.

⁵⁹ Voir à ce sujet Buridan (1985), à la section [1.3.8], pp. 89 et 90.

claire, et elle n'a par conséquent pas besoin d'explication supplémentaire⁴⁰.

La distinction entre les termes simples et complexes ne pose certes pas de difficulté, mais le lecteur est néanmoins renvoyé à un passage précédent dans le cas des verbes impersonnels. En effet, ce type de verbes, tels que 'il pleut' (*pluit*), 'on lit que' (*legitur*), etc., ne sont pas des complexes oraux, même s'il semble à première vue qu'ils appartiennent à cette catégorie. De plus, ils ne forment pas, selon Buridan, de véritables propositions, car une proposition bien formée est constituée d'un sujet, d'une copule et d'un prédicat⁴¹. Ainsi les verbes impersonnels ne sont ni des expressions orales complexes, ni des propositions puisque les constituants de tels verbes ne sont pas individuellement signifiants. Et cela reste vrai, même si l'équivalent conceptuel d'un verbe impersonnel oral est une

⁴⁰"Prima pars continet duas clausulas... Secunda dividit vocem significativam in complexam et in incomplexam, quae etiam satis manifesta est..." Buridan (1957), p. 186.

⁴¹Buridan (1976) affirme, p. 45: "Dico igitur quod propositio categorica debet habere subiectum et praedicatum et copulam".

véritable proposition mentale⁴². Un verbe impersonnel est donc un terme complexe au niveau du discours oral, mais son équivalent mental est bel et bien une proposition complète⁴³.

Buridan entame, à la suite de ces premières distinctions, une assez longue discussion sur la place que peuvent prendre les termes oraux simples dans une proposition⁴⁴. Il identifie quatre possibilités distinctes lorsque ces termes

⁴²Buridan aborde la question des verbes impersonnels dans le cadre d'une discussion sur la vérité et la fausseté des propositions mentales, et de la correspondance entre le discours oral et le discours mental quant à leur valeur de vérité. La raison pour laquelle Buridan discute de ce type de verbes est qu'ils représentent une exception parmi quelques-unes à la similitude qui existe entre le discours oral et le discours mental relativement à leur structure logique. Cf. Buridan (1985), pp. 89-90. Nous examinerons plus en détail aux sections subséquentes, et notamment au chapitre 4, ces liens existant entre les termes conventionnels et les concepts.

⁴³"Ergo sic dictiones vocales (il s'agit ici des verbes impersonnels) sunt verae vel falsae significative, quia repraesentant mentales veras vel falsas, sed non sunt propositiones neque orationes, quia non componuntur ex pluribus vocibus seorsum significantibus". Buridan (1957), p. 183.

⁴⁴Voir Buridan (1957), p. 186.

sont pris par eux-mêmes, ou *per se*⁴⁵. Dans un premier temps, certains termes incomplexes sont tels qu'ils peuvent être mis en position de sujet ou de prédicat, comme 'homme', 'pierre', 'plante', 'blanc' (*album*), etc. Deuxièmement, d'autres termes simples ne peuvent occuper aucune de ces deux positions par eux-mêmes, tels que 'non', 'donc', 'comme', 'par hasard', etc. Troisièmement, il y en a qui ne peuvent

⁴⁵Buridan (1957) affirme en effet, p. 186: "...vocum incomplexarum aliae sunt praedicabiles et subicibiles per se sumptae, ut 'homo'...". King (1985) signale, à la note 18 de la page 337, que l'expression *per se sumptae* accolée à un terme implique que celui-ci soit pris en supposition personnelle, c'est-à-dire qu'il tienne lieu de ses signifiés ultimes (voir le sens de cette dernière locution, signifiés ultimes, au chapitre 2 ci-dessus). King donne donc un sens particulier à cette expression; il en fait une expression technique. Cette interprétation est pour le moins contestable. D'une part, le passage sur lequel s'appuie King pour conclure cela n'est pas révélateur à ce sujet, et rien ne peut nous faire dire que les propos de Buridan aient un lien quelconque avec l'expression *per se sumptae* (voir le passage en question, p. 94 in King (1985)). Par ailleurs, nous ne trouvons aucune indication, dans les traités de logique de Marsile ou ailleurs, à l'effet qu'une telle expression doive être considérée dans un sens particulier. Enfin, plusieurs philosophes médiévaux utilisent l'expression *per se*, qui est différente de *per se sumptae*, dans un sens particulier, mais les contextes dans lesquels elle apparaît ne sont pas du tout d'ordre logique. On la voit plutôt dans le cours d'une discussion métaphysique ou gnoséologique. Par exemple, Occam en fait un usage important (voir Léon Baudry (1958), pp. 196 à 199, pour les sens particuliers donnés par Occam à cette expression). En bref, nous croyons que l'expression *per se sumptae* veut simplement dire, ce qui est son sens latin habituel, qu'un terme est pris par lui-même, indépendamment d'une quelconque référence à un type spécifique de supposition. Il existe même deux passages explicites chez Buridan qui abondent en notre sens (voir in King (1985) aux sections [2.3.5] et [2.3.6], p. 97).

prendre place qu'en position de prédicat lorsqu'ils sont pris seuls, comme 'n'importe quel' (*quodlibet*), 'tout' (*omne*), 'personne' (*nemo*), 'rien' (*nihil*), 'aucun' (*nullus*), 'blanc' (*albus*), etc.⁶⁶ Enfin, aucun terme incomplexe ne peut occuper la position de sujet s'il n'est pas possible qu'il puisse occuper la position de prédicat, c'est-à-dire que la

⁶⁶Gardons présent à l'esprit que ces indications ont été données relativement à des termes latins. Bien entendu, ces exemples semblent étrangers à la langue française, voire inapplicables, notamment ceux de la troisième clause. Cf. la note 72 de la section [3.1] ci-dessous.

situation converse à la troisième éventualité n'est pas réalisable⁴⁷.

Selon Buridan, les deux premières distinctions ne créent aucune difficulté. Il consacre donc la suite de ses explications à clarifier les troisième et quatrième points. Dans un premier temps, Buridan explique que les adjectifs non substantivés du genre neutre ne peuvent pas, lorsqu'ils sont pris par eux-mêmes, être sujet d'un verbe ou d'une proposition, à cause simplement de l'incongruité grammaticale que cela

⁴⁷Nous devons préciser, à ce stade, que King (1985) a fait une erreur assez importante de traduction dans le passage [2.2.1], p. 93, d'où sont tirées ces quatre distinctions. Dans le jargon spécialisé des traducteurs et des éditeurs, on nomme cette faute 'homéotéleutique', c'est-à-dire que l'on confond deux occurrences d'un même terme situées sur une ligne ou sur deux lignes distinctes. De ce fait, on perd une partie du texte qui se trouve entre les deux occurrences en question, à moins qu'on ne la répète une seconde fois. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, King a pris les mots utilisés comme exemples à la troisième distinction, à savoir les termes complexes qui ne sont que prédicats, et il les a appliqués à la deuxième distinction, à savoir les termes simples qui ne peuvent occuper ni la place de sujet, ni celle de prédicat. En effet, King (1985) traduit, p. 93: "...others are neither able to be the predicate nor the subject, such as 'whichever', 'any', 'nobody', 'nothing', 'none', 'white' (*albus*), 'black' (*niger*)", alors qu'il est mentionné dans le texte latin de Buridan (1957), p. 186: "...aliae neque subicibiles neque praedicabiles, ut 'non', 'ergo', 'sicut', 'forte'; aliae sunt praedicabiles et non subicibiles, ut 'quodlibet', 'omne', 'nemo', 'nihil', 'nullus', 'albus', 'niger' ". En plus de créer un imbroglio indéchiffrable dans ce passage précis, cette erreur entraîne, dans la suite de la discussion sur les termes en position de sujet et prédicat, plusieurs confusions qui font perdre le sens des propos de Buridan (1985), tel que le point immédiatement après [2.2.2].

entraînerait⁶⁸. Par contre, les adjectifs substantivés au genre neutre peuvent bien entendu prendre place en position de sujet puisqu'ils se décomposent (*resolvere*) et se comportent, d'un point de vue grammatical, comme un terme substantif et son épithète. Par exemple, 'blanc' (*album*) devient 'la chose blanche' (*res alba*)⁶⁹. Identifiés également au troisième point, les termes incomplexes 'personne' (*nemo*) et 'rien' (*nihil*) renferment implicitement une négation. Mais avant d'expliquer la fonction de ces derniers termes incomplexes oraux tacitement négatifs dans la proposition, nous devons faire une distinction essentielle.

Il existe, selon Buridan, deux types différents de négation ou de signes négatifs⁷⁰. Le premier est nommé la

⁶⁸Buridan (1985) donne, dans son traité de la Conséquence, p. 218, un exemple d'adjectif non substantif au genre neutre qui ne peut être pris par lui-même en position de sujet, soit *rotundum*. "Grammarians, not allowing adjectives to supposit unless they are used substantively in a neuter gender, do not even permit us to say "A round is an army". I therefore say that because ("An army is round") is true only if the army is a round army, and not because it is something round or some round things, should be converted by supplying in the predicate of the <sentence> to be converted the substantive <term> 'army', and then the conversion is obvious: "<An army is round>; therefore, a round army is an army" ".

⁶⁹Cette particularité est bien sûr propre au latin, ou du moins aux langues dont le genre neutre permet de substantiver les adjectifs.

⁷⁰Marsile (1983) discute également, p. 67, de cette même distinction. Pour l'essentiel, les deux médiévaux défendent les mêmes points à ce sujet.

négation infinie (*negatio infinitans*). Elle n'affecte pas la proposition entière, mais uniquement le terme en position de sujet ou de prédicat⁷¹. Par exemple, dans la proposition "Une pierre est un non homme" (*Lapis est non homo*), la négation accolée au terme en position de prédicat 'homme' ne concerne que ce dernier, et la proposition entière demeure affirmative. Par ailleurs, lorsque dans la proposition, le terme négatif se situe devant la copule, il peut n'affecter que le terme en position de sujet, et ne modifier aucunement la qualité de la proposition. Par exemple, dans la proposition "Un non homme est blanc", la négation ne modifie que le terme en position de sujet 'homme'. Mais à cette même position, le terme négatif peut également affecter la proposition entière, et rendre celle-ci négative. Dans un tel cas, la négation ne fait plus partie du sujet ou du prédicat, mais elle prend part à la copule. Buridan nomme cette dernière particularité la **négation niante** (*negatio negans*).

Revenons à nos termes oraux simples implicitement négatifs, tels que 'personne' (*nemo*) et 'rien' (*nihil*). Nous remarquons que lorsqu'ils sont seuls en position de sujet, ils agissent comme des négations niantes sur la proposition entière en tant que membres tacites de la copule. Par

⁷¹Buridan distingue, dans sa logique, non seulement la **quantité** des propositions, mais aussi leur **qualité**. Bien sûr, la remarque vaut également pour Marsile.

exemple, la proposition "Personne n'est une pierre" (*Nemo est lapis*) se trouve en entier négative, et son sujet est, après analyse, le terme 'homme' qui est implicite au terme 'personne' (*nemo*). De plus, il est également question des **signes affirmatifs**, comme 'tout' (*omnis*), 'n'importe quel' (*quilibet*), etc., mais Buridan n'est pas très éclairant à leur sujet. Il affirme tout simplement qu'ils ne peuvent seuls faire partie du sujet, ni du prédicat⁷².

Nous avons jusqu'ici examiné, dans la présente section, la distinction faite par Buridan entre les termes incomplexes et complexes d'une part, et constaté qu'en dépit des apparences, les verbes impersonnels appartiennent à la catégorie des termes simples d'autre part. De plus, nous avons identifié quatre types distincts de termes incomplexes, et vu la place qu'ils peuvent occuper dans la proposition. Cette analyse nous a également permis de distinguer deux sortes différentes de négations. Nous allons donc poursuivre notre étude des

⁷²Notons qu'à la troisième clause des pages 49-50 du présent texte, il est question des termes oraux simples qui ne peuvent prendre place qu'en position de prédicat, tels que *omne*, *quodlibet*, etc. Par ailleurs, lorsque Buridan (1957) parle, pp. 186-187, des signes affirmatifs, comme *omnis*, *quilibet*, il signale qu'ils ne peuvent occuper la place ni du sujet ni du prédicat. Il n'y a cependant **pas de contradiction** dans les propos de Buridan à ce niveau, car il faut bien remarquer que dans le premier cas, les termes *omne* et *quodlibet* sont au genre neutre, et ils impliquent en quelque sorte un substantif, alors que les signes affirmatifs *omnis* et *quilibet* sont au genre masculin.

termes simples chez Buridan avant d'aborder celle des termes complexes.

Examinons maintenant la distinction faite par Buridan entre le **signe particulier** et le **signe distributif** (aussi **signe universel**). Mais auparavant, nous devons préciser ce que sont ces signes particuliers et universels. Il s'agit en fait d'un type de terme dont la principale caractéristique est de déterminer la quantité d'un mot auquel il est joint dans une proposition. Autrement dit, la présence d'un signe particulier ou distributif dans un énoncé affecte la référence des termes qui s'y trouvent. Buridan ne définit aucunement ces signes logiques, mais il élabore longuement sur l'influence que ceux-ci exercent sur les termes relativement à la position qu'ils occupent dans la proposition. Enfin, nous allons voir comment chacun de ces signes logiques se comporte lorsqu'il est en position de sujet et de prédicat et n'affecte que le terme qui y est joint d'une part, et lorsqu'il se trouve en position de sujet et agit sur la proposition dans son ensemble d'autre part⁷³.

⁷³ Les signes particulier et universel sont souvent apparentés, selon les commentateurs contemporains, aux quantificateurs existentiel et universel de la logique post-frégéenne. Notons qu'il ne s'agit que d'une similitude, et non pas d'une forme stricte d'identité. Cf. King (1985), p. 337.

Considérons d'abord le cas le plus simple, à savoir le **signe distributif**; 'tout' (*omnis*), 'chaque' (*quisque*), 'aucun' (*nullus*), sont des exemples de ce type de signe⁷⁴. Pris en position de prédicat, le signe distributif n'affecte que le terme qui l'accompagne. Dans ce cas, il n'exerce aucune influence sur le sujet ni sur la copule de la proposition, c'est-à-dire le reste de la proposition⁷⁵. Par ailleurs, lorsqu'il se trouve au début de la proposition, le signe distributif n'affecte pas uniquement le terme en

⁷⁴Buridan (1985) examine dans le détail, à la section [3.7], pp. 131 à 140, les différents types de signes distributifs affirmatifs dans le cadre d'une discussion sur les principales règles concernant la supposition distributive. Il en énumère près d'une vingtaine qu'il classe en deux catégories. D'une part, on retrouve les **signes distributifs substantiels**, tels que *omnis*, *quolibet*, *quidquid*, *quicumque*, etc. D'autre part, il y a les **signes distributifs** qui appartiennent à la catégorie **Accident**, tels que *quandocumque*, *quocumque*, *qualecumque*, *semper*, *perpetuo*, *aeternaliter*, *quolibet*, etc. "There are many and varied universal affirmative signs; some are substantial and others pertain to an accidental category. Some substantial <affirmative distributive signs> distribute part of the subject... Universal signs pertaining to accidental categories are..." Buridan (1985), p. 132. Voir également Buridan (1957), p. 325.

⁷⁵Notons que Buridan ne donne aucun exemple de signe distributif n'affectant que le terme en position de prédicat. Par contre, Marsile (1983) introduit, p. 67, au moins un cas semblable dans son traité sur la supposition: "Sortes non est omnis homo". Selon les dires de Buridan, seul le terme *homo* serait touché ici par le signe distributif *omnis*. Enfin, notons que le mot latin *Sortes* est très employé dans les traités de logique du quatorzième siècle. On le rencontre également sous la forme nominative *Sor* et *So*. Ce terme désignait historiquement Socrate, mais il est devenu au cours des siècles le mot type pour représenter un nom propre. Cf. Moody (1953).

position de sujet, mais il agit également sur celui en position de prédicat. Par exemple, le signe distributif 'tout' dans l'énoncé "Tout homme est un animal" modifie la référence des termes 'homme' et 'animal'⁷⁴. En résumé, le signe distributif en position de sujet agit sur la proposition entière, alors qu'il n'affecte en position de prédicat que le terme qui y est joint⁷⁷.

Le **signe particulier**, tel que 'quelque' (*aliquis*) ou 'certain' (*quidam*), est un peu plus difficile à cerner.

⁷⁴Selon la théorie de la supposition de Buridan, le signe universel distribue, dans un tel cas, le terme qui lui est immédiatement adjacent, et il affecte d'une manière non distributive le terme en position de prédicat. Par exemple, dans l'énoncé "Tout homme est un animal", le terme 'homme' a une supposition distributive, alors que le terme 'animal' a une supposition simplement confuse. Voir Buridan (1957), pp. 200-208, pp. 323-335.

⁷⁷Voir Buridan (1985), pp. 94-95, sur le signe distributif. Notons également que Buridan (1985) discute, aux sections [2.6.72] à [2.6.74], du signe distributif lorsqu'il se trouve au début d'une proposition dont le sujet est un terme complexe, et plus précisément une expression disjonctive. Dans un premier temps, il est dit que la proposition est **divisée** quand le signe distributif affecte uniquement le premier terme du sujet disjonctif. Par exemple, l'énoncé "Tout homme ou âne court" n'est pas entièrement universel, mais il ne l'est qu'en partie, et en partie également indéfini, à savoir que seul le premier terme est distribué, l'autre étant indéfini. L'analyse révèle ainsi, "Tout homme court ou un âne court". Dans un second temps, le signe distributif peut affecter le sujet disjonctif en son entier. On dit alors que la proposition est **composée**. Par exemple, l'énoncé "Tout ce qui est un homme ou un âne court" est purement et simplement universel, c'est-à-dire que les deux sujets disjonctifs sont bel et bien distributifs. L'analyse dévoile ainsi "Socrate court", "Brunellus court", et *sic de aliis*.

Plusieurs réponses sont apportées, dit Buridan, pour tenter d'expliquer cette notion. Selon certains, le signe particulier ne fait partie ni du sujet ni du prédicat, et il n'affecte pas davantage la proposition entière. En effet, l'ajout ou le retrait de ce signe ne distingue aucunement, disent-ils, la proposition particulière de la proposition indéfinie⁷⁸, c'est-à-dire que la première demeure identique à l'énoncé indéfini malgré la présence de ce signe particulier⁷⁹. La position de Buridan est plus nuancée que cette dernière, et elle se présente en deux étapes distinctes.

⁷⁸Au sujet des différents types de propositions, voir au chapitre 8 de cette présente étude. Notons, pour les besoins de notre explication, qu'une proposition particulière comprend un signe particulier, alors qu'une proposition universelle renferme un signe distributif. Par contre, une proposition indéfinie ne compte aucun signe logique. Elle demeure dès lors quantitativement indéterminée. Prior (1967) précise, vol. 5, p. 36: "Two other 'quantities' are commonly mentioned, namely *singular* and *indefinite*. Singular propositions, such as 'Socrates is mortal', are a genuinely distinct type... indefinites, such as 'Men are mortal', seem merely to be universals or particulars in which the quantity is left unstated". Par ailleurs, Brody (1967) signale, vol. 5, p. 72: "The *indefinite* proposition, a proposition that is equivocal because no indication is given of whether it is universal or particular".

⁷⁹Buridan (1985) rapporte, p. 95, leur propos: "...a particular sign found in a sentence, whether taken with the subject or with the predicate, is... governed by the rule that any indefinite and particular are formally equipollent, since absolutely nothing at all is changed in the above by the addition or subtraction of the sign. Hence it should not be considered as part of the subject, nor as part of the predicate, nor as some condition of the sentence, unless its addition is such that it does not act".

D'une part, il accepte une partie de la position précédente, et il avoue que le signe particulier ne fait partie ni du sujet, ni du prédicat, puisque l'ajout ou le retrait d'un tel signe à l'une ou l'autre de ces deux positions ne change pas formellement la proposition entière⁸⁰. D'autre part, Buridan affirme que lorsqu'un tel signe particulier se situe au début d'une proposition, il ne fait bien sûr pas partie du sujet, mais il affecte toute la proposition⁸¹. On comprend ainsi que la proposition est vraie de quelques-uns des *supposita*

⁸⁰Buridan (1985) signale, pp. 95-96: "...the particular sign taken with the predicate is not a part of the predicate, since these are formally equipollent: "B is A" and "B is some A"... Hence it seems to me that such a word (signe particulier), whether taken with the subject or the predicate, should not be called a part of the subject or a part of the predicate, or if it is taken as part of the subject it should thus be taken as part of the predicate, but only a part added to it which has no effect, since, with it taken away, nothing is changed in the above".

⁸¹Buridan (1985) signale, p. 96: " But in another way the particular sign is taken in a sentence as a sign able to determine an indefinite <sentence>, in that the universal sign indicates that the predicate is verified of the subject for everything it supposits for, and the particular sign indicates that it is verified of some and not of all, or at least that sentence is true for some and not for all, or that it is known for some and not known for all. The indefinite sentence is related to this indifferently, and so, with the particular sign so taken, the readers can correctly give the difference between the particular and the indefinite sentence, and also more often understand the universal and not the particular by the indefinite".

pour lesquels les termes signifient, et non pas de tous leurs *supposita*, comme c'est le cas avec un signe universel⁸².

...et isto modo signum universale et particulare non deserviunt ad subiciendum, sed ad designandum quantitatem veritatis propositionis, quando ponuntur a parte subiecti⁸³.

Nous venons de considérer avec attention différents types de termes complexes. Nous avons vu que la place qu'ils peuvent occuper dans une proposition varie énormément selon la spécificité de chacun. Certains termes simples peuvent même se situer devant la proposition et affecter la référence des termes signifiants qui s'y trouve. Nous allons maintenant compléter notre analyse en examinant les expressions ou termes complexes présentés par Buridan. Dans un premier temps, il sera question de la division entre les expressions complexes parfaites et les expressions complexes imparfaites d'une part, et des différents types de termes complexes imparfaits d'autre part. Par la suite, nous allons achever notre propos sur les constituants de la proposition chez Buridan par un résumé sommaire des termes simples et

⁸²Notons que les *supposita* sont l'équivalent propositionnel de ce que sont les signifiés ultimes au niveau du terme.

⁸³Buridan (1957), p. 187.

complexes qui peuvent être en position de sujet et de prédicat, et ceux qui ne peuvent l'être⁸⁴.

Certaines expressions complexes sont parfaites (*perfectae*), tandis que d'autres sont imparfaites (*imperfectae*)⁸⁵. Les **expressions parfaites** se présentent, comme leur nom l'indique, sous un extérieur achevé, c'est-à-dire sous forme de propositions catégoriques⁸⁶. Buridan donne la proposition, "Un homme court", pour illustrer une expression parfaite. Par ailleurs, les expressions imparfaites se présentent sous diverses facettes. Buridan discute de quatre types distincts de telles expressions, mais il précise que son analyse n'est pas exhaustive, et qu'il se peut qu'il en existe d'autres formes. Examinons donc chacun de ces quatre types de termes complexes imparfaits. Mais rappelons auparavant que Buridan signale, dès le début de la discussion sur la division des termes simples et complexes, qu'il se

⁸⁴Cette dernière partie correspond *grosso modo* à la section [2.6] consacrée aux règles de la supposition in Buridan (1985), pp. 100 à 116.

⁸⁵A ce sujet, voir Buridan (1985) à la section [2.5], pp. 99-100.

⁸⁶Voir le chapitre 8 de la présente étude au sujet des différents types de propositions.

préoccupe uniquement des termes signifiants par convention; cette remarque tient toujours pour la présente explication⁸⁷.

[1] Les expressions imparfaites peuvent être premièrement constituées d'un verbe sans sujet et d'un déterminant, comme, par exemple, le terme complexe "courir rapidement".

[2] D'autres expressions imparfaites sont composées d'un terme absolu (*ex nomine substantivo recto categorematico*) et d'un terme connotatif déterminant le premier, tel que "homme blanc"⁸⁸.

[3] Troisièmement, les termes complexes imparfaits sont constitués de plusieurs termes substantifs reliés entre eux par des conjonctions, comme dans l'expression "un homme et un cheval"⁸⁹. [4] Enfin, nous retrouvons les expressions

⁸⁷Voir ci-dessus, p. 46. Buridan rappelle cette note, car il veut clairement exclure les énoncés non déclaratifs de cette discussion.

⁸⁸Il est question ici d'un catégorème pris au cas nominatif (*rectus*) accompagné d'un déterminant. Au sujet des termes connotatifs, voir le chapitre 5 ci-dessous.

⁸⁹Notons que Buridan emploie ici le mot 'conjonction' dans un sens grammatical, et non pas dans un sens logique, c'est-à-dire que la disjonction 'ou' est entre autres incluse parmi les conjonctions. Il dit en effet, in Buridan (1957), p. 190: "...aliae ex pluribus substantivis aliqua coniunctione coniunctis, ut 'homo et equus', 'equus vel asinus'..." Il est également question de la conjonction et de la disjonction in Buridan (1985), à la section [2.6.54], p. 111.

imparfaites formées d'un catégorème et d'un syncatégorème, telles que 'non homme', 'aucun homme', etc.⁷⁰.

Buridan complète ses explications au sujet des termes simples et des expressions complexes en élaborant une série de règles qui précisent quel terme peut ou non occuper la position de sujet ou celle de prédicat⁷¹. Commençons par les termes simples. Les termes substantifs au nominatif, de même que les adjectifs au genre neutre au cas nominatif, peuvent être en position de sujet ou de prédicat. Quant aux premiers types de termes, Buridan signale qu'il n'existe aucune exception à cette règle, c'est-à-dire qu'ils peuvent occuper autant la place de sujet que celle de prédicat. En ce qui concerne la seconde clause, il est précisé qu'en position de sujet, un adjectif au genre neutre au nominatif doit être accompagné d'un terme substantif, sinon la proposition dans

⁷⁰Voir p. 52 *sqq.* du mémoire au sujet de la négation infinie, et à la section [3.2] concernant les catégorèmes et les syncatégorèmes.

⁷¹Notons que l'utilisation de règles (*regulae*) est courante dans les traités de logique du moyen âge. Ces dernières servent surtout d'aide-mémoire aux lecteurs, en ce sens qu'elles n'apportent habituellement rien de bien nouveau à ce qui a déjà été dit d'une manière plus discursive et prolixe. Mais l'arrangement ordonné et concis de telles règles rend bien souvent de grands services. Précisons également que Buridan (1985) ne discute pas uniquement, à la section [2.6], pp. 100 à 116, des termes simples et complexes. Il est aussi question de la position que peuvent occuper les termes obliques, et de la possibilité ou non qu'ont les termes en général de supposer.

laquelle il se trouve sera agrammaticale⁹². Buridan exclut bien sûr de cette catégorie les adjectifs pris substantivement. En bref, les adjectifs non substantifs au genre neutre au nominatif peuvent en principe prendre la place du prédicat, mais ils doivent être explicitement accompagnés, pour des raisons grammaticales, d'un terme substantif pour occuper la position de sujet. Dans un tel cas, il n'est alors plus question de termes simples, mais de termes complexes!

Les expressions complexes parfaites ne peuvent occuper la position de sujet ni celle de prédicat, parce qu'une proposition dans laquelle apparaîtrait une telle expression serait grammaticalement mal formée. Cette règle exclut les expressions parfaites qui sont prises en **supposition matérielle**, c'est-à-dire qui tiennent lieu d'elles-mêmes⁹³. Par exemple, dans l'énoncé " "Socrate est un homme" est une proposition catégorique", le sujet "Socrate est un homme" occupe la position de sujet, bien qu'il soit une expression parfaite. Pour ce qui est des expressions complexes imparfaites, les règles varient selon le type de termes complexes

⁹²Buridan (1985) se demande, p. 110, à la suite de ces explications, si un tel adjectif ne devrait pas, en raison de la conversion (*conversio*), respecter les mêmes préceptes lorsqu'il est pris en position de prédicat, c'est-à-dire être accompagné d'un terme substantif. Voir également cette question, à la note 68 de la section [3.1] ci-dessus.

⁹³A ce sujet, voir Buridan (1985), aux sections [2.6.49] et [2.6.52], pp. 110-111.

que nous rencontrons⁷⁴. Les expressions imparfaites du type [1] ne peuvent être en position ni de prédicat ni de sujet, à moins qu'elles soient prises matériellement, c'est-à-dire qu'elles tiennent lieu de leur signifié immédiat⁷⁵. Les expressions imparfaites du type [2] peuvent sans exception prendre place en position de sujet ou de prédicat. En ce qui concerne les expressions imparfaites du type [3], la règle de base précise qu'elles peuvent en principe occuper la position de sujet ou de prédicat, mais qu'il existe des exceptions selon le type de conjonction utilisé⁷⁶. Buridan consacre un long espace à expliquer à ce sujet sa position dont nous allons examiner les principaux éléments. Disons, dès le départ, qu'une telle expression pose problème uniquement lorsqu'elle se trouve en position de sujet⁷⁷. Plusieurs logiciens soutiennent, selon Buridan, que seul le premier élément d'un terme complexe disjonctif ou copulatif en position de sujet est considéré comme le véritable sujet de

⁷⁴Pour ce passage, se référer à la disposition numérique présentée ci-dessus, pp. 62-63. Rappelons que toutes les expressions parfaites et imparfaites sont par définition des expressions complexes.

⁷⁵Voir le chapitre 2 ci-dessus au sujet de l'expression 'signifié immédiat'.

⁷⁶Voir à ce sujet la note 89 du présent chapitre.

⁷⁷Voir la note 77 du présent chapitre pour une explication détaillée de ce point avec, comme variante, un signe distributif au tout début de la proposition.

la proposition, et non pas l'expression imparfaite complète⁹⁹. Par exemple, dans la proposition "Un homme et un âne courent", seul le terme 'homme' est en position de sujet, car le reste de l'énoncé fait partie du prédicat. L'analyse ne révèle-t-elle pas, selon ces auteurs, la véritable forme logique, à savoir "Un homme est qui, avec un âne, court" (*Homo est qui et asinus currit*)^{???}

Buridan rejette cette vision traditionnelle et apporte une nouvelle vision beaucoup plus nuancée¹⁰⁰. D'abord, il faut distinguer les expressions imparfaites du type [3] selon que les termes qui les composent sont liés **copulativement** ou **disjonctivement**¹⁰¹. Dans un premier temps, les sujets copulatifs se présentent sous deux formes distinctes. D'une part, ils sont **collectifs** lorsque l'on considère que les composants de l'expression imparfaite [3] sont indissociable-

⁹⁹ Selon King (1985), à la note 44, p. 339, les logiciens auxquels Buridan pense ici défendent une position traditionnelle à ce sujet.

^{??} Buridan (1985) explique, p. 111, les principales raisons pour lesquelles ces logiciens soutiennent une telle position. En quelques mots, ils croient que si une expression imparfaite du type [3] constitue en son entier le sujet, la **quantité** d'une proposition ne pourra pas être clairement exprimée. Par exemple, la proposition "Tout homme ou âne est risible" ne pourrait plus être singularisée si l'expression imparfaite en position de sujet n'était pas **divisée**.

¹⁰⁰ Voir Buridan (1957), p. 197.

¹⁰¹ Voir la note 77 du présent chapitre.

ment liés comme le sont la matière et la forme. Ainsi, dans la proposition "Brunellus et Favellus pèsent deux cents livres", le terme complexe en position de sujet doit être pris dans son entier. En effet, nous ne voulons pas dire que "Brunellus pèse deux cents livres", et que "Favellus pèse deux cents livres", mais que les deux pris collectivement pèsent deux cents livres. D'autre part, un sujet copulatif peut être **divisible**, c'est-à-dire que les constituants du terme complexe imparfait sont considérés d'une manière tout à fait indépendante. Il est ainsi opposé au sujet copulatif pris collectivement. Cela étant, une proposition dans laquelle apparaît un tel sujet, telle que "Socrate et Platon courent" s'analyse (*resolvere*) simplement comme suit: "Socrate court et Platon court"¹⁰². Dans un deuxième temps, nous retrouvons également les sujets disjonctifs. Ces derniers sont, selon Buridan, uniquement pris dans un sens

¹⁰²Dans la version latine, *in* Reina (1957), pp. 197 et 195, les exemples apportés par Buridan parlent d'eux-mêmes. En ce qui concerne les **expressions imparfaites copulativement collectives**, le verbe de la proposition servant d'exemple est au pluriel, illustrant ainsi le caractère collectif du sujet: "*Brunellus et Favellus valent decem libros*". Au sujet des **expressions imparfaites copulativement divisibles**, le verbe de la proposition servant d'exemple est au singulier, montrant par le fait même la particularisation de chacun des éléments du sujet: "*Sortes et Plato currit*". Il est également question de ce point *in* Buridan (1985), pp. 114 et 115.

divisé, et non pas d'une manière collective¹⁰³. L'énoncé "Brunellus ou Favellus pèse deux cents livres" montre clairement que les termes en position de sujet ne peuvent être pris collectivement, et qu'il ne peut être question que de l'un des deux.

Revenons à la suite de nos règles. Une expression du type [4] peut se trouver en position de prédicat, mais certaines ne peuvent occuper la position de sujet. Ces dernières sont alors composées d'un syncatégorème négatif non infini (*negatio negans*) qui ne fait pas partie du sujet, mais affecte la proposition entière¹⁰⁴. Par exemple, dans l'énoncé "Aucun homme court", nous disons que seul le terme 'homme' est le sujet, et non pas 'aucun homme', car 'aucun' fait partie de la copule et affecte toute la proposition¹⁰⁵. Par contre, lorsqu'une expression imparfaite [4] comprend une négation infinie, elle peut dans ce cas être en position de sujet. Ainsi, le sujet de la proposition "Un non homme court" est l'expression imparfaite, et non pas uniquement la composante substantive.

¹⁰³"...de quo sciendum est primo quod hic non habet locum sensus collectivus, quia ista nomina 'collectivum' et 'disiunctivum' habent quodammodo repugnantiam". Buridan (1957), p. 198.

¹⁰⁴Voir la section [3.1] ci-dessus au sujet de la distinction entre négation infinie et négation niante, de même que la discussion sur les signes distributifs.

¹⁰⁵Voir p. 94, à la section [2.2.7] in Buridan (1985).

Nous allons clore la présente section par un bref examen des principales thèses soutenues par Marsile relativement aux composantes de la proposition, à savoir le sujet, la copule et le prédicat. Notre étude sera concise pour deux raisons principales. D'une part, il n'existe aucun espace particulier, dans les traités sur les propriétés des termes de Marsile, réservé à l'explication des constituants de la proposition. Il est seulement question de ces éléments dans le cours normal de son exposé sur la supposition, l'ampliation, l'appellation, etc. Ainsi la quasi-absence de renseignements chez Marsile relativement au sujet, à la copule et au prédicat limite forcément notre investigation. D'autre part, la partie immédiatement précédente nous a fait prendre contact avec divers types de terme occupant différentes positions dans la proposition. Or, dans la mesure où Marsile discute de ces notions dans les mêmes termes que ceux de son maître, il est inutile de reprendre et d'exposer les mêmes arguments. Il est question, par exemple, des deux sortes de négation et des signes logiques¹⁰⁴. En bref, l'élève de Buridan fait un usage constant des notions de sujet, copule et prédicat sans prendre la peine, à l'instar de son maître, de les définir auparavant. C'est dire que celles-ci ne présentent pas de difficultés particulières à

¹⁰⁴Marsile (1983) examine, p. 66, les deux types de négation, et il est question ça et là des signes logiques dans son traité de la supposition.

l'époque. En réalité, on apprend par les commentateurs que l'utilisation faite par les logiciens médiévaux de ces éléments de la proposition est relativement la même d'un auteur à l'autre. Cela explique pourquoi certains d'entre eux, tel que Marsile, n'ont pas jugé utile de consacrer un espace exclusif dans leurs traités pour expliquer ces notions. Cela dit, il est possible de soutirer quelques bribes d'informations au sujet de ces éléments propositionnels à partir du traitement qui leur est réservé.

Marsile introduit la notion de 'copule' dès le début de son traité lorsqu'il définit la supposition¹⁰⁷. Sans faire une analyse détaillée de cette définition, nous pouvons néanmoins constater que la copule doit être présente dans toutes les propositions. En effet, il est dit qu'un terme a une supposition lorsqu'il tient lieu dans une proposition d'une ou des choses dont il se vérifie par l'intermédiaire de la copule de cette proposition¹⁰⁸. Cela est vrai non seulement de la supposition, mais également de l'ampliation, de l'appellation et d'autres propriétés des termes pris en contexte propositionnel. De plus, en tant que forme du verbe

¹⁰⁷Voir Marsile (1983), p. 52.

¹⁰⁸"Suppositio est acceptio termini in propositione pro aliquo, vel pro aliquibus, de quo, vel de quibus, verificatur talis terminus mediante copula talis propositionis". Marsile (1983), p. 52.

latin *esse* (être), la copule n'est pas nécessairement explicite dans la proposition¹⁰⁹. Dans certains cas, une analyse s'impose pour dévoiler sa véritable forme, une analyse inspirée de la conception aristotélicienne du verbe¹¹⁰. Il s'agit alors, dans l'esprit médiéval, de reformer la proposition avec le participe présent du verbe de la proposition ajouté à l'une des formes de *esse*. Par exemple, dans la proposition "Un homme court", la copule est implicite. Mais elle est révélée par la composition "Un homme est courant"¹¹¹. En ce qui concerne le sujet et le prédicat de

¹⁰⁹A notre connaissance, Buridan et Marsile ne considèrent comme copule que l'ensemble des formes verbales de *esse*. Est-ce que d'autres auteurs tiennent certains verbes d'état, tels que 'devenir', 'passer pour', 'paraître', 'sembler', etc., pour copule? Cf. Grévisse (1969), pp. 40-41. Notre investigation ne nous permet pas de répondre à cette question. Selon Brody (1967), vol. 5, pp.61-62, il n'y a pas d'équivoque possible: "Copula: In traditional logic, the term that connects the subject and the predicator in a categorical proposition. It is always a form of the verb 'to be' ". Par ailleurs, Grévisse (1980) inclut, pp. 668-669, et le verbe être et les verbes d'états à sa définition de la copule. Notons cependant que ce dernier définit le mot français 'copule', et non le terme latin *copula*.

¹¹⁰Aristote (1966) signale en effet, p. 82: "Car être ou ne pas être ne présente pas une signification se rapportant à l'objet, et pas davantage le terme étant, lorsqu'on se contente de les employer seuls. En elles-mêmes, en effet, ces expressions ne sont rien, mais elles ajoutent à leur propre sens une certaine composition qu'il est impossible de concevoir indépendamment des choses composées".

¹¹¹Au sujet de la copule telle qu'utilisée par Marsile, Bos (1983) signale, p. 192: "As is traditional in medieval logic, Marsilius analyses *homo currit* into *homo est currens*... It is clear that in *homo est currens*, both *homo* and *currens* have supposition".

la proposition, Marsile indique qu'un terme catégorématique en position de sujet ou de prédicat a une supposition¹¹². Cette position est défendue par la plupart des logiciens du quatorzième siècle¹¹³.

3.2 Les catégorèmes versus les syncatégorèmes

La distinction entre les catégorèmes et les syncatégorèmes est d'une extrême importance pour le développement de la logique médiévale. En deux mots, les catégorèmes ne sont, au sens strict, ni plus ni moins que les termes signifiants du discours, alors que les syncatégorèmes s'apparentent curieusement aux constantes logiques dont se servent abondamment

¹¹²"Ut in hac propositione *homo currit*, *homo* supponit pro quolibet homine qui est, quia de quolibet eorum mediante copula ista verificatur; quocumque enim homine qui est demonstrato hec est vera *hoc est homo*. Similiter *li currens* supponit pro quolibet currente, quia quolibet currente demonstrato hec est vera *hoc est currens*". Marsile (1983), p. 52.

¹¹³Bos (1983) signale, p. 192, que l'analyse de Marsile concernant le sujet et le prédicat est orthodoxe par rapport aux logiciens de son temps. Il existe néanmoins une exception de taille à cette analyse courante. En effet, le logicien Vincent Ferrer (v. 1350-1419) soutient, dans son traité sur la supposition, que seul un terme en position de sujet peut supposer. Il faut donc en conclure, selon Bos, que le terme en position de prédicat fonctionne comme un syncatégorème.

les logiciens contemporains¹¹⁴. Ainsi la prise de conscience de l'existence de ces termes syncatégorématiques, qui n'exercent en fait qu'un rôle presque exclusivement logique, fait montre, de la part des scolastiques, d'une perspicacité et d'un intérêt marqué à l'égard d'une analyse sémantico-logique du langage. Dans un premier temps, nous allons donc retracer brièvement les diverses étapes historiques qui ont contribué à cette distinction notoire. Par la suite, nous analyserons les positions respectives de Marsile et de Buridan à ce sujet.

...we intend to show that a careful analysis of such terms is a sure sign of a deeper consciousness of the formality of logic. The reason for this is that the term 'syncategoremata' refers to certain terms which are necessary for logical discourse and without which logic could not start¹¹⁵.

Les commentateurs contemporains conviennent sans réserve que le grammairien latin Priscien (*Priscianus*) (Ve-VIe siècle) est la principale source d'information des scolasti-

¹¹⁴ Moody (1953) et Spade (1982) parlent, entre autres, de deux sens qu'il est possible d'attribuer au terme. Au sens strict, le terme s'identifie au catégorème, alors que dans un sens plus large, il correspond à n'importe quel mot du discours, les syncatégorèmes y compris. Notons également que Moody (1953) précise qu'au quatorzième siècle, il arrive souvent de trouver, dans les traités de logique, l'expression 'la matière (*matter*) de la proposition' pour désigner les catégorèmes, et celle de 'forme (*form*) de la proposition' pour représenter les syncatégorèmes. Au sujet du lien entre syncatégorème et constante logique, voir ci-dessus à la note 54.

¹¹⁵ Boehner (1952), p. 19.

ques au sujet de l'existence des syncatégorèmes¹¹⁶. En effet, dans son ouvrage, *Institutiones grammaticae*, Priscien signale que les dialecticiens considèrent uniquement le nom et le verbe comme étant les véritables parties significantes du langage, car il est possible de constituer à partir de ces deux éléments une proposition bien formée¹¹⁷. Tout autre mot n'appartenant pas à cette première classification est nommé syncatégorème, à savoir les termes cosignifiants (*consignificantia*). En bref, les syncatégorèmes ne correspondent, selon Priscien, ni plus ni moins qu'aux termes s'apparentant aux catégories grammaticales que sont les prépositions et les conjonctions, c'est-à-dire ces mots qui n'ont de sens que lorsqu'ils sont combinés avec des catégories.

Partes igitur orationis sunt secundum dialecticos
duae, nomen et verbum, quia hae solae per se

¹¹⁶ Concernant l'évolution des termes syncatégorématiques, voir Boehner (1952), Braakhuis (1979), De Libera (1981), Kretzmann (1982) et Spade (1982).

¹¹⁷ Bochenski (1937) identifie, dans son ouvrage *Elementa logicae Graecae*, le terme 'dialecticien' à celui de 'stoïcien'. Voir in Boehner (1952), à la note 23, p. 118. Par contre, Nuchelmans (1973) précise, p. 124, que les dialecticiens sont sans nul doute des aristotéliens, et non pas des stoïciens. "There can be no doubt that the dialecticians are the Peripatetics... That the dialecticians cannot be the Stoics is clear... It is from this passage in Priscian's grammar that the technical term *syncategorema* and *consignificans*, which often occur in medieval writings, originate...".

coniunctae plenam faciunt orationem; alias autem partes 'syncategoremata', hoc est, consignificantia, appellabant¹¹⁸.

Inspirés par Priscien, les scolastiques présentent néanmoins une conception des termes catégorématiques et syncatégorématiques axée davantage sur les aspects logico-sémantiques. En effet, la distinction soulevée par le Latin Priscien est d'ordre plutôt grammatical que logique, même s'il se réfère aux dialecticiens. La position des logiciens médiévaux à ce sujet se présente sous deux formes distinctes. Tout d'abord, les auteurs du treizième siècle élaborent des traités réservés presque exclusivement à cette distinction, qu'ils nomment *Syncategoremata*. La concentration des explications concernant les termes catégorématiques, et surtout les syncatégorèmes, dans un seul ouvrage montre clairement l'importance de la question pour les médiévaux. Le plus ancien traité de ce genre qui nous soit parvenu à ce jour est celui du logicien anglais Guillaume de Sherwood (ou Shyreswood, 1200/1210-1266/1271). Ce dernier identifie des syncatégorèmes dans chacune des parties du discours, démontrant ainsi que la distinction entre les catégorèmes et les

¹¹⁸Passage de Priscien in *Institutiones grammaticae* (1855-9, 2, 54.5), pris in Kretzmann (1982), à la note 3, p. 211.

syncatégorèmes ne relève aucunement d'une différenciation grammaticale¹¹⁹.

Avec le quatorzième siècle, on voit poindre une nouvelle façon de traiter cette question. Désormais, les auteurs médiévaux incluent, dans une section introductive, la discussion des termes catégorématiques et syncatégorématiques à l'intérieur de leur somme de logique¹²⁰. Une des raisons invoquées dans ce changement d'attitude concerne la difficulté qu'ont eu les logiciens médiévaux du treizième siècle à traiter séparément des syncatégorèmes, en raison des ambiguïtés que ceux-ci engendrent dans certains contextes propositionnels¹²¹. En effet, un traité réservé exclusivement aux syncatégorèmes rend la tâche malaisée aux logiciens qui doivent constamment s'y référer lorsqu'apparaît une difficulté d'ordre logique dans l'examen des particularités des

¹¹⁹La liste des syncatégorèmes de Sherwood inclut, par exemple, des adjectifs (*omnis*), des adverbes (*praeter*), des conjonctions (*si*), un nom (*nihil*), des verbes (*incipit*), des pronoms (*uterque*), une particule interrogative enclitique (*ne*). Cf. De Libera (1981), pp. 10 et 11.

¹²⁰C'est le cas, par exemple, dans le traité de la supposition de Jean Buridan, dans la Somme de logique de Guillaume d'Occam, et dans le traité de logique d'Albert de Saxe. En ce qui concerne Marsile d'Inghen, notre investigation ne nous permet pas de conclure à une telle possibilité.

¹²¹Cette hypothèse est soulevée par Boehner (1952), p. 7 et *circa*.

propositions¹²². Ainsi les médiévaux du quatorzième siècle préfèrent inclure la discussion de ces termes syncatégorématiques à l'intérieur d'une explication plus générale sur les complications langagières¹²³.

...syncategorematic terms are not included in the basic terms of our object language. Rather, they are additions made to the terms of the object language. Yet, they are of such importance that, without them, logical discourse would be impossible. Hence, they are real, logical terms and, though we could dispense with some of them even in logic, many of them are essential¹²⁴.

Examinons maintenant les positions respectives de nos deux auteurs à l'étude au sujet de ces termes. En fait, il ne sera question que de la conception buridanienne à ce sujet, car Marsile ne mentionne à aucun endroit, dans ses traités sur les propriétés des termes, les mots 'catégorème'

¹²²Boehner (1952) nous fait remarquer, pp. 8 et 9, l'existence à cette même période de traités nommés, *De Exponibilibus*, qui portent également sur les syncatégorèmes, notamment les syncatégorèmes problématiques, tels que 'tantum', 'incipit', 'desinit', etc.

¹²³De Libera (1981) nous signale, p. 11, qu'il existe une légère distinction entre la conception continentale et celle d'Oxford au sujet des syncatégorèmes. La position oxonienne tient compte davantage des signes logiques (distributifs et particuliers), alors que les continentaux ont une conception plus sémantique des syncatégorèmes, c'est-à-dire de la signification de ceux-ci dans leur usage normal. Il semble donc que les insulaires soient davantage orientés vers la syntaxe, tandis que les Européens du continent font meilleur ménage avec les aspects syntaxique et sémantique. Sur cette question, voir également Kretzmann (1982), p. 213 et *circa*.

¹²⁴Boehner (1952), p. 24.

et 'syncatégorème'¹²⁵. Nous allons donc examiner immédiatement la position de Buridan, en soupçonnant néanmoins que Marsile acquiesce fort probablement aux propos de son maître à ce sujet.

La position de Buridan est relativement orthodoxe, du moins parmi les logiciens terministes parisiens du quatorzième siècle¹²⁶. Il distingue trois catégories différentes de mots parmi les termes complexes oraux¹²⁷. Premièrement, nous retrouvons les **syncatégorèmes purs**, à savoir les termes qui ne signifient rien par eux-mêmes, à l'exception du concept que chacun d'entre eux signifie immédiatement¹²⁸. Les mots 'non', 'ou', 'donc', 'aussi', 'parce que', etc., représentent des syncatégorèmes purs. Il y a deuxièmement les **catégorèmes purs**, c'est-à-dire les termes qui signifient, à l'instar des syncatégorèmes purs, d'une manière immédiate les concepts qui leur correspondent d'une part, et qui en outre signifient ultimement les choses conçues (*conceptare*)

¹²⁵Bos (1983) signale, p. 272, que la notion 'syncatégorème' apparaît à un endroit précis dans l'ouvrage de Marsile, mais nous ne pouvons en retrouver la trace. Par ailleurs, à l'appendice 2 in Bos (1983), p. 238, les catégorèmes sont distingués des syncatégorèmes, mais ce passage ne serait pas, selon l'éditeur, de Marsile.

¹²⁶Par exemple, voir Guillaume de Sherwood, Walter Burley, Guillaume d'Occam, Albert de Saxe. Cf. Bos (1983), p. 244.

¹²⁷Voir Buridan (1985), pp. 96 à 98.

¹²⁸Au sujet des notions 'immédiate' et 'ultime', voir le chapitre 2 ci-dessus.

par ces mêmes concepts d'autre part. De plus, les catégorèmes purs peuvent occuper seuls tant la position de sujet que celle de prédicat. Les termes 'homme', 'pierre', 'blancheur', 'blanc', 'âne', etc., sont des exemples de catégorèmes purs. Enfin, nous trouvons les **termes mitoyens** ou **mixtes** (*mediae vel mixtae*), c'est-à-dire ceux qui ne sont ni des catégorèmes purs ni des syncatégorèmes purs¹²⁹. Ils se caractérisent par deux traits distincts. D'une part, ils signifient immédiatement leurs concepts et ultimement les choses conçues par ces concepts, à l'exemple des catégorèmes purs, mais ils ne peuvent par eux-mêmes occuper ni la position de prédicat, ni celle de sujet. D'autre part, ces termes mixtes se composent implicitement de catégorèmes et de syncatégorèmes. Les mots 'peut-être', 'aujourd'hui', 'personne', 'rien', etc., en sont des exemples.

Buridan termine ses explications sur les termes catégorématiques et syncatégorématiques en développant quelques points précis. Une première distinction concerne les catégorèmes¹³⁰. D'une part, les termes nommés catégorèmes **par prédication** (*a predicando*) constituent la catégorie des

¹²⁹ De tels termes ne se retrouvent que dans le langage écrit ou oral, car ils sont représentés dans le langage mental en leurs composantes à la suite d'une analyse. Voir King (1985), p. 17.

¹³⁰ Voir Buridan (1985), p. 97.

catégorèmes purs. D'autre part, les termes appelés catégorèmes **par signification** (*per significando*) ne sont ni plus ni moins que les catégorèmes non purs¹³¹. Cela étant dit, il est par la suite question des syncatégorèmes. Contrairement aux catégorèmes, les syncatégorèmes ne signifient pas lorsqu'ils sont pris par eux-mêmes (*per se sumptus*), mais uniquement lorsqu'ils sont liés à un catégorème. En effet, l'étymologie même du mot 'syncatégorème' exprime clairement cette idée, puisque le préfixe 'syn-' (de la préposition grecque *sun*) veut simplement dire 'avec'. Ainsi la formation complète du terme correspond à l'expression 'avec-le-catégorème'. Néanmoins, tous les termes oraux, incluant les syncatégorèmes, signifient *per se*¹³². Pris par eux-mêmes, les catégorèmes purs et non-purs signifient ultimement quelque chose, et ils signifient immédiatement quelque concept. Par ailleurs, les syncatégorèmes ne signifient ultimement rien, mais ils signifient immédiatement un ou des concepts. Par exemple, le catégorème pur 'homme' signifie immédiatement le concept 'homme' et ultimement tous les

¹³¹ King (1985) précise, p. 336, que cette distinction introduite à ce stade par Buridan est sans conséquence, parce qu'il n'est plus fait mention, dans la suite du traité, de cette prédication des catégorèmes purs. Buridan préfère utiliser la caractérisation plus générale des catégorèmes par signification en y incluant ces catégorèmes purs par prédication. Notons également que la catégorie des catégorèmes non purs correspond à celle des termes mixtes.

¹³² Voir Buridan (1985), p. 97.

hommes, alors que le syncatégorème pur 'non' ne signifie qu'immédiatement son concept correspondant¹³³.

In addition to such typical syncategoremata, there are also exceptives (terms such as 'but' or 'except'); delimitives ('only', 'at most', 'at least'); and many others, causing Buridan to exclaim in the first treatise of the *Summulae de dialectica* that syncategoremata "are the source of virtually all confusions which plague logic"¹³⁴.

¹³³Pour expliquer son propos au sujet des catégorèmes et des syncatégorèmes, Buridan (1985) utilise, p. 98, un exemple beaucoup plus complexe dans lequel est impliqué la question de la signification des propositions. Il affirme en effet que les propositions "Dieu est Dieu" et "Dieu n'est pas Dieu" ne signifient ultimement rien de différent de ce que signifie le terme 'Dieu' seul. En effet, les copules 'est' et 'n'est pas' sont des syncatégorèmes signifiant ultimement aucune chose. Seul le catégorème en position de sujet et celui en position de prédicat, à savoir le terme 'Dieu', signifient ultimement quelque chose (*res*). Ainsi ces deux propositions ne peuvent être distinguées l'une de l'autre au niveau de la signification ultime, car leurs constituants signifiants sont les mêmes, soit l'unique terme 'Dieu'. Mais elles se différencient sur le plan mental puisque les deux syncatégorèmes signifient immédiatement deux concepts distincts. Pour les besoins de cette explication, précisons que Buridan est en faveur du 'principe d'addition', c'est-à-dire que la signification d'un énoncé n'est que la somme de la signification de ses composantes catégorématiques. Notons également que Buridan et Marsile n'acceptent pas la thèse selon laquelle la proposition est signifiante indépendamment de la signification de ses constituants. Au sujet du principe d'addition chez Buridan, voir King (1985), p. 13; sur la signification des propositions (complexe signifiant), voir Elie (1936).

¹³⁴King (1985), p. 17.

CHAPITRE 4

LES CONCEPTS SIMPLES ET LES CONCEPTS COMPLEXES

Nous allons maintenant examiner quelques aspects concernant les diverses sortes de relations qui existent entre les termes oraux et les concepts, et notamment voir ce qui distingue les concepts simples des concepts complexes. Nous nous rappelons la discussion précédente au sujet des termes simples et complexes, de même que leurs principales caractéristiques combinatoires; il n'était question alors que des termes écrits et oraux, et non des termes mentaux¹³³. D'une manière analogue, il existe des liens particuliers entre les termes oraux et les concepts. Nous allons donc considérer ces relations d'un peu plus près. Précisons par ailleurs que nous n'examinerons que la position de Buridan, étant donné le mutisme complet de Marsile sur cette question.

Nous devons tout d'abord savoir, nous dit Buridan, que certains mots oraux simples (*voces incomplexae*) correspondent dans le langage mental à des **concepts simples**, alors que d'autres signifient immédiatement des **concepts complexes**¹³⁴.

¹³³Voir le chapitre 3 ci-dessus.

¹³⁴"Item vocum incomplexarum quibusdam correspondent conceptus complexi et quibusdam correspondent conceptus incomplexi..." Buridan (1957), p. 189.

Examinons en premier lieu les concepts simples, à savoir ceux avec lesquels les mots oraux sont habituellement en relation univoque¹³⁷. En principe, ces concepts ne posent aucune difficulté apparente, et ils se définissent par opposition aux concepts complexes. En effet, les concepts simples se caractérisent principalement, dans la hiérarchie des concepts mentaux, par leur manque de définitions nominales (*diffinitiones quid nominis*) d'une part, et par leur position fondamentale dans l'ordre des termes conceptuels d'autre part¹³⁸. Examinons plus en détail ces principales particularités des concepts simples.

Dans un premier temps, il semble tout à fait incongru d'affirmer l'existence d'une hiérarchie parmi les concepts mentaux. En effet, nous avons dit précédemment que le langage mental est un discours logiquement cohérent dont les composantes toutes simples n'entretiennent que des relations univoques avec les choses qu'elles signifient (conçoivent)¹³⁹. Ainsi, comment peut-il y avoir uniquement des concepts simples, dans la sphère du discours mental, en

¹³⁷Nous n'établissons pas une règle générale selon laquelle tous les mots oraux entretiennent une relation univoque avec les concepts, car nous verrons un peu plus loin que certains d'entre eux signifient des concepts complexes.

¹³⁸Dans ses Questions sur la physique, Buridan affirme, selon King (1985), p. 338: "Simple or incomplex concepts correspond to indefinable substantial terms".

¹³⁹Voir la note 33 au chapitre 2 ci-dessus.

admettant par ailleurs une forme de hiérarchisation? En réalité, il faut voir le problème sous un autre angle. Il n'existe pas, à strictement parler, de hiérarchie parmi les concepts simples du langage mental. Cependant, il arrive parfois que plus d'un concept soit nécessaire pour exprimer, ou plutôt faire la correspondance avec un terme oral. Dans un tel cas, nous avons deux concepts simples ou plus -- correspondant à des catégorèmes ou à des syncatégorèmes -- qui sont interreliés et qui forment un concept composé¹⁴⁰. Ainsi le langage mental n'est constitué fondamentalement que de concepts simples, mais il est néanmoins possible de former à partir de ceux-ci des concepts complexes¹⁴¹. Notons finalement que les concepts simples sont premiers dans la

¹⁴⁰ Nous n'avons rencontré nulle part une indication au sujet du mode d'acquisition de ces concepts simples correspondant aux syncatégorèmes purs. Nous savons, en effet, que les concepts simples, qui correspondent à des catégorèmes, s'acquièrent naturellement par un processus d'expérience directe ou indirecte avec le monde extérieur. Cependant, un tel processus ne peut fonctionner avec les concepts simples correspondant aux syncatégorèmes, puisque ces derniers ne signifient ultimement rien.

¹⁴¹ Toute cette confusion provient d'une méprise entre les termes oraux complexes et les concepts complexes. Les premiers peuvent être formés uniquement de catégorèmes, à savoir de termes absolus et de termes connotatifs, ou de catégorèmes et de syncatégorèmes, ce qui n'est manifestement pas le cas, comme nous venons de le voir, des concepts complexes, ceux-ci étant uniquement constitués de concepts simples. Voir la section [3.1] et le chapitre 5 de la présente étude.

hiérarchie des concepts mentaux, tandis que les concepts complexes sont seconds¹⁴².

Dans un deuxième temps, il est fait mention que les concepts simples manquent d'une définition nominale¹⁴³. Disons immédiatement que si les concepts simples n'ont pas une définition nominale, tel n'est pas le cas des concepts complexes¹⁴⁴. Mais qu'est-ce au juste qu'une définition

¹⁴²King (1985) signale, p. 338, que la position fondamentale des concepts simples caractérisée par une absence de définition empêche une certaine forme de régression à l'infini, sans quoi un concept pourrait toujours être défini par un autre concept d'un ordre supérieur, et ainsi de suite. Par contre, il n'est certes pas évident de pouvoir déterminer exactement la nature fondamentale d'un concept. Par exemple, le terme 'homme' signifie immédiatement le concept 'homme', même si ce dernier inclut des parties formant elles-mêmes d'autres concepts fondamentaux, tels que 'pied', 'bras', etc. "...if some Mental terms are literally composed of others then we impose a hierarchy on Mental terms: the primitive terms are the incomplex concepts in Mental, which we call absolute; other are produced through logical composition with syncategoremata. Buridan argues that there must be such simple concepts: "If anyone were to say that complex concepts exist, then they are composed of simples, for there can be no regress to infinity in the resolution of concepts" " King (1985), p. 18. La citation de Buridan est tirée des *Quaestiones in metaphysicam Aristotelis*, Paris 1518, VII q.21 fol.54vb (Cf. King (1985) p. 328, à la note 19, et p. 367). Nous reviendrons un peu plus loin sur cette question. Voir ci-dessous au présent chapitre.

¹⁴³Cf. Buridan (1985), pp. 98-99.

¹⁴⁴Buridan (1957) signale, p. 189: "...et illae (c'est-à-dire les mots oraux incomplexes) quibus correspondent conceptus complexi possunt et debent exponi quantum ad quid nominis per orationes illis aequivalentes in significando; illae autem quibus correspondent conceptus incomplexi non habent praecise diffinitiones explicantes per se quid nominis".

nominale? D'une part, la définition nominale (*quid nominis*) s'oppose à la définition essentielle (*quidditative*)¹⁴⁵. Cette dernière se caractérise par le fait que le *definiens* détermine la nature réelle du *definiendum*¹⁴⁶. En d'autres termes, la définition essentielle indique, d'un point de vue métaphysique, ce qu'est une chose, à savoir sa substance. D'autre part, la définition nominale se situe dans un contexte bien différent, dans un contexte d'une nature plus linguistique que substantielle¹⁴⁷. D'un point de vue technique, le *definiens* doit être synonyme du *definiendum*, c'est-à-dire qu'il ne définit aucunement la nature du *definiendum*, mais qu'il sert uniquement à analyser les différentes facettes signifiantes de certains types de termes, à savoir tous

¹⁴⁵Ces explications sont inspirées de King (1985), p. 18 et *circa*. Buridan ne précise pas cette question.

¹⁴⁶Le *definiens* est ce qui sert à définir (l'expression qui définit), tandis que le *definiendum* est ce qui est à définir (l'expression qui a été définie).

¹⁴⁷Marsile (1983) parle à quelques reprises dans ses traités, p. 54 par exemple, de la définition nominale. Par ailleurs, Bos (1983) nous informe, pp. 195-196, que Marsile explique, dans ses *Quaestiones super librum Posteriorum*, ce qu'il entend par définition nominale. "Diffinitio quid nominis est oratio convertibiliter exprimens quid, qualiter et quomodo nomen significat. Et hec bene est terminorum pro nullo supponentium: ut chymera vel vacuum diffinitione quid nominis bene diffinitur. De qua nota regula: diffinitio quid nominis precise eadem significat que diffinitum, ymo et eidem conceptui correspondet in anima cui correspondet diffinitum". Marsile met d'ailleurs l'accent sur les termes sans dénotation, comme le sont les mots 'chimère' et 'vide', alors que Buridan parle d'une manière plus générale de concepts complexes.

ceux qui ne signifient pas immédiatement un concept simple. Ainsi les divers concepts qu'un terme implique parfois doivent être représentés ou exprimés par la définition nominale¹⁴⁸. Rappelons enfin que les concepts simples en sont dépourvus. En résumé, il n'y a fondamentalement que des concepts simples dans l'ordre du discours mental, et leurs assises naturelles expliquent la raison pour laquelle ils occupent le premier rang dans l'ordre des concepts du langage mental¹⁴⁹. Par ailleurs, on retrouve également des concepts complexes construits à partir des concepts simples¹⁵⁰.

Quant aux concepts complexes, ils se caractérisent par leur nature composée de concepts simples d'une part, et par la nécessité de les définir nominalement afin d'identifier

¹⁴⁸ La définition nominale ressemble au résultat de l'analyse russellienne permettant de révéler la forme d'une expression confuse.

¹⁴⁹ King (1985) discute, p. 338, du mode d'acquisition des concepts simples à travers l'expérience par un processus d'abstraction.

¹⁵⁰ Buridan (1957) précise, pp. 188-189, que les concepts complexes se rapportent à la seconde opération de l'intellect, et qu'ils sont ajoutés à la première opération. "...et illae copulae 'est' et 'non est' significant diversos modos complectendi terminos mentales in formando propositiones mentales, et isti <modo> complectendi sunt conceptus complexivi pertinentes ad secundum operationem intellectus, prout ipsa addit super primam operationem". A ce sujet, King (1985) signale, p. 338, que cette première opération n'est que l'acte de penser (*thinking*), alors que la seconde serait plutôt un acte de penser sur la pensée elle-même (*thinking about thinking*), soit un passage vers un concept d'un ordre plus élevé.

leurs composantes signifiantes d'autre part. Les explications précédentes, croyons-nous, devrait permettre de comprendre la portée de cette caractérisation. Notons néanmoins que les signifiés immédiats des syncatégorèmes purs et de la copule 'est' sont des concepts complexes au sens précisé ci-dessus, c'est-à-dire composés de divers concepts simples¹³¹. De plus, certains syncatégorèmes non-purs, ou termes mixtes, tels que 'seulement', commencer', signifient également des concepts complexes. Par exemple, l'énoncé "Seulement un homme court" s'analyse par les propositions explicatives (*exponibilia*) "Un homme court et rien d'autre qu'un homme court"¹³². Il est également possible de trouver des catégorèmes dont l'équivalent mental soit un concept complexe. Bien entendu, ce dernier cas est évident, puisque l'on sait que la signification d'un terme oral ou écrit est fixée par convention. Ainsi on pourrait très bien signifier cinq concepts simples par un seul et unique terme oral. Par exemple, le terme 'vide' signifie immédiatement le concept complexe "une place non remplie par un corps"¹³³.

¹³¹ Précisons que Buridan (1985) fait, p. 99, une petite réserve au sujet de la copule 'est'. Il précise que cette dernière n'est pas un véritable syncatégorème pur lorsqu'est pris en considération le temps qu'elle connote.

¹³² Au sujet des propositions explicatives (*exponibilia*), nommées en français 'exponibles' par De Libera (1981), p. 14, voir le chapitre 8 ci-dessous.

¹³³ Voir Buridan (1985), p. 99.

Enfin, nous complétons nos explications sur les concepts complexes par un exemple qui montre bien que ceux-ci ne sont qu'un composé de concepts simples¹³⁴. Nous pourrions croire que les concepts correspondant aux termes oraux 'renarde' et 'renard femelle', à savoir le concept simple 'renarde', et le concept complexe 'renard femelle' sont significativement identiques, bien que présentés sous deux facettes distinctes. En fait, ces deux concepts n'ont pas du tout la même signification, même s'ils tiennent lieu de la même chose. Alors que le concept 'renarde' signifie ultimement tous les renards femelles, le concept complexe 'renard femelle' signifie ultimement tous les renards, qu'ils soient femelles ou mâles, de même que toutes les femelles, qu'elles soient ou non des renards. En bref, la plupart des termes conventionnels -- catégorèmes ou syncatégorèmes -- signifient immédiatement des concepts simples, bien que certains d'entre eux -- certains syncatégorèmes -- signifient un composé de concepts simples.

¹³⁴ Buridan (1957) affirme, p. 189: "Credo enim quod isti conceptus a quibus sumuntur istae dictiones syncategorematicae 'et', 'vel', 'si', quamvis sint conceptus complexivi plurium propositionum, dictionum vel terminorum, tamen non sunt complexi ex pluribus, sed simplices..." L'exemple qui suit dans le texte est tiré de l'introduction de King (1985) à l'ouvrage de Buridan. Voir p. 13 et pp. 17-18.

This is quite reasonable if we think of signification as everything a term brings to mind -- perhaps the original meaning of 'signification'¹³³.

¹³³King (1985), p. 13.

CHAPITRE 5

TERMES ABSOLUS ET TERMES APPELLATIFS

Nous allons maintenant passer en revue deux types distincts de termes conventionnels qui jouent un rôle de premier plan dans les divers traités médiévaux de logique, à savoir les termes absolus et appellatifs (ou connotatifs). Ces derniers constituent plus précisément les éléments de base des quelques théories consacrées aux propriétés des termes (*proprietates terminorum*), et notamment à la supposition et à l'appellation. Ainsi notre examen nécessite au préalable une analyse au moins partielle de ces deux propriétés sémantiques. De plus, nous allons voir que chez nos deux auteurs à l'étude, l'expression "terme absolu" sert bien souvent de nom générique auquel se rattachent d'autres types de termes. Enfin, nous allons faire un bref survol explicatif de la supposition et de l'appellation avant d'examiner comme tels les termes appellatifs, de même que les termes absolus et ceux appartenant à cette catégorie.

Nous allons débiter la présente partie par un examen des positions de Buridan. Afin d'éviter toute confusion, nous devons préciser dès le départ que, selon notre investigation, le maître de Béthune n'emploie à aucun endroit dans son

traité de la supposition l'expression 'terme absolu'¹⁵⁶. Il est par ailleurs possible que ce dernier ait à l'esprit la notion 'terme absolu' telle qu'utilisée par Occam¹⁵⁷ lorsqu'il parle de 'termes nominatifs appartenant à la catégorie de la substance' (*termini recti de praedicamento substantiae*) et de 'certains termes abstraits faisant partie de la catégorie de la qualité'. Mais rien ne nous garantit *a priori* qu'il soit exactement question de la même chose¹⁵⁸. Nous allons donc mettre l'accent sur ce qu'il nomme 'termes substantifs nominatifs' et 'termes qualitatifs abstraits' d'une part, et voir si l'on peut rapprocher ces expressions de la notion 'terme absolu', telle qu'elle se présente dans les traités de Marsile d'autre part. Enfin, nous verrons

¹⁵⁶ King (1985) prétend, p. 17, le contraire de cette affirmation, mais il ne fait aucune référence au texte de Buridan: "Buridan suggests that we can distinguish terms which correspond to a simple concept, which he calls *absolute* terms, from those which do not..."

¹⁵⁷ Occam (1974) affirme, pp. 69-70: "...now we shall consider another distinction among names, one which the scholastics frequently employ. This is the distinction between names that are purely absolute and names that are connotative. Purely absolute names are those which do not signify something principally and another thing (or the same thing) secondarily. Rather, everything signified by an absolute name is signified primarily. The name 'animal' provides an example. This name signifies cattle, donkeys, men, and other animals; it does not signify one thing primarily and another thing secondarily so that it is necessary for one item to be signified in the nominative case and another in one of the oblique cases, nor does the nominal definition of such a term exhibit any particles or names in different cases".

¹⁵⁸ Voir Buridan (1957), pp. 184 et 343.

qu'il est difficile de faire abstraction des termes appellatifs pour caractériser les termes substantifs nominatifs, les termes qualitatifs abstraits ou les termes absolus.

Buridan signale, dans la première partie de son *Tractatus de suppositionibus*, que les termes substantifs nominatifs, tels que 'animal' et 'plante', de même que plusieurs termes abstraits de la catégorie de la qualité, tels que 'blancheur' et 'humanité', se distinguent des termes appellatifs comme 'chimère', 'vide', etc.¹³⁹. Les premiers ont, dit-il, la propriété de supposer sans appeler, alors que les seconds ont celle d'appeler sans supposer¹⁴⁰. Il précise par la suite que d'autres termes, tels que 'blanc' et 'père', ont les deux propriétés, c'est-à-dire celles de supposer et d'appeler¹⁴¹. Nous devons préciser le sens donné par Buridan

¹³⁹ "Appellatio autem differt a suppositione, quia est dare terminum supponentem et non appellansem, sicut sunt termini recti de praedicamento substantiae, ut 'animal', 'planta', 'aurum', et est dare terminum appellansem et non supponentem, ut 'chimaera', 'vacuum'... Et ita etiam (les termes qui supposent sans appeler) est multis terminis abstractis de praedicamento qualitatis, ut 'albedo', 'caliditas', 'humanitas' ". Buridan (1957), p. 184.

¹⁴⁰ "Sunt igitur terminorum aliqui appellativi et aliqui non appellativi. Termini enim substantiales recti aut termini omnino nihil connotantes ultra ea pro quibus supponunt, non sunt appellativi proprie. Sed omnis terminus connotans aliud ab eo pro quo supponit dicimus quod est appellativus et appellat illud quod connotat per modum adiacentis ei pro quo supponit, ut 'album' appellat albedinem...". Buridan (1957), p. 343.

¹⁴¹ Buridan (1957), p. 184.

aux termes 'supposer' et 'appeler' avant de poursuivre notre examen.

L'explication des notions 'supposition', 'appellation', de même que celle de leurs dérivés respectifs est un travail d'une envergure considérable. Sans entrer dans les détails, précisons simplement, pour les besoins actuels, que la **supposition** est une propriété sémantique qu'a un terme dans une proposition de tenir lieu de la chose ou des choses qu'il signifie¹⁴². Par exemple, le terme 'homme' suppose pour tous les hommes dans l'énoncé "Un homme est blanc". Par ailleurs, un terme qui connote autre chose que ce pour quoi il suppose est nommé 'appellatif'¹⁴³. Par exemple, le terme 'blanc' appelle la blancheur en tant qu'elle est adjacente à une

¹⁴²Buridan (1957) affirme, p. 181: "Sed non omnis talis dictionis (les mots signifiants) est supponere, quia solus talis terminus est innatus supponere et omnis talis qui, aliquo demonstrato per illud pronomen 'hoc' aut aliquibus demonstratis per hoc pronomen 'haec', potest vere affirmari de isto pronomine. Ideo iste terminus 'chimaera' non potest supponere, quia, quocumque demonstrato, falsum est dicere 'hoc est chimaera'...".

¹⁴³Voir la note 160 ci-dessus. Notons que Buridan (1985) ne parle, selon notre investigation, qu'à trois reprises de connotation dans son texte, pp. 99, 159, 162, sans jamais expliquer ce qu'il entend par ce terme. Mais selon l'utilisation qu'il en fait, la connotation s'apparente à une sorte de signification seconde. Selon Occam (1974), p. 70: "A connotative name... is one that signifies one thing primarily and another thing secondarily... The term 'white' provides an example".

chose pour laquelle il suppose¹⁴⁴. En bref, l'appellation est, selon Buridan, une sorte de signification seconde (ou indirecte) qu'ont certains types de termes¹⁴⁵.

Nous sommes désormais mieux en mesure de poursuivre notre examen. En deux mots, nous disions précédemment que les termes substantifs nominatifs et les termes qualitatifs abstraits, tels que décrits par Buridan, diffèrent des termes appellatifs. Voyons maintenant si l'explication de Marsile des 'termes absolus' concorde avec celle de son maître au

¹⁴⁴Voir Buridan (1957), p. 343. Dans ses explications, King (1985) identifie, p. 19, les termes appellatifs de la théorie buridanienne à partir de ce qu'il nomme 'principe du restant' (*Remainder Principle*). En deux mots, tous les termes qui signifient autre chose que ce dont ils tiennent lieu appartiennent à la catégorie des termes appellatifs. Notons cependant qu'il existe des exceptions à ce principe. Par exemple, le mot 'créatif' connote un pouvoir qui n'est pas vraiment différent du possesseur du pouvoir. Il est dit, dans un tel cas, que ce type de termes n'a pas de connotation extérieure. Cf. King (1985), p. 21.

¹⁴⁵Nous verrons que pour Marsile, un terme connotatif a une appellation uniquement en contexte propositionnel. Cf. Marsile (1983) p. 136. Il est par ailleurs clair que tel n'est pas le cas chez Buridan (1985). Cf. p. 92. De plus, King précise, p. 21, qu'un terme appellatif dans la théorie de Buridan doit satisfaire aux conditions suivantes. (i) Tenir lieu de quelque chose (ii) connoter une qualité (iii) appeler la qualité en tant qu'elle est inhérente au déterminé. Notons qu'un terme appellatif doit remplir en principe ces trois exigences, mais qu'il existe des exceptions. Par exemple, (i) le terme 'chimère' ne dénote aucune chose, mais il signifie connotativement quelque chose (ii) ce qui est connoté peut ne pas exister (iii) la possibilité de la non inhérence est cruciale dans un contexte théologique. En effet, les qualités du pain doivent rester les mêmes, dans l'Eucharistie, et ne pas être inhérentes au signifié matériel.

sujet des mots que ce dernier oppose aux 'termes appellatifs'.

Les termes absolus se distinguent, dans la théorie de Marsile, des termes connotatifs¹⁶⁶. Ils se caractérisent, selon ce dernier, principalement par leur appartenance à la catégorie aristotélicienne de la **substance** comme telle¹⁶⁷, et à toutes les espèces et sous-espèces qui, jusqu'aux indivi-

¹⁶⁶Marsile (1983) déclare, p. 128: "...terminorum quidam sunt absoluti, ut termini de predicamento *substantie* et de recta linea predicamentali, ut isti termini *Gherhardus, Iohannes, homo, animal* etc... Alii sunt termini connotativi, ut isti termini *sedens, album, coloratum* et sic de aliis". Selon Bos (1983), p. 189, Marsile nomme également les termes absolus les '*terminos non relativos*', ce qui représente manifestement une désignation incomplète, car ils s'opposent également aux termes connotatifs. Voir Marsile (1983), p. 64.

¹⁶⁷Notons que Marsile (1983) n'inclut pas, p. 128, parmi les termes absolus, ceux appartenant à la catégorie de la qualité. Nous allons voir, par contre, qu'il les incorpore par la suite, p. 134, par l'intermédiaire des termes abstraits. Bos (1983) signale, p. 222: "It should be noted that Marsilius does not mention such terms as *albedo... color... etc.*, that is, terms that denote a quality. (This is what Ockham, amongst others, does in his *Summa logicae*, ed. 1974:36 (*sic*, plutôt p. 63))(cette dernière parenthèse est omise in texte)... Marsilius may include these latter terms in his list... If so, Marsilius agrees with Buridan in this respect...".

dus, en découlent (*de recta linea predicamentali*)¹⁴⁸. Ajoutons par ailleurs que ces termes absolus se composent de différents types de mots, à savoir les termes discrets, les termes communs et les termes abstraits. Les premiers ne sont ni plus ni moins que des noms propres, ou des termes communs précédés immédiatement d'un adjectif démonstratif (ou d'un mot déictique)¹⁴⁹, c'est-à-dire un terme qui ne se réfère

¹⁴⁸ Lorsqu'il parle de la ligne directe de la prédication, Marsile (1983) fait référence, p. 128, à l'arbre de Porphyre (*arbor Porphyriana*). En quelques mots, il s'agit des espèces qui se situent au-dessous du genre suprême. Par exemple, les individus Socrate et Platon sont deux membres de la sous-espèce 'homme', qui elle-même est incluse dans le genre suprême de la Substance. Porphyre (1975) signale justement, p. 52, que: "They (Genus and Species) differ insofar as the genus contains species (or subspecies), and species do not contain genera but are contained, for the genus is more extensive than the species... Genera are predicated synonymously of their subordinate species but species are never predicated of genera...". Voir à ce sujet Kretzmann (1966), p. 75 et *circa*; Bos (1983), pp. 222-223; et Lalande (1980), p. 76.

¹⁴⁹ Marsile (1983) affirme, p. 52: "...terminus discretus est terminus stans pro uno solo non potens ex modo sue significationis stare pro pluribus".

qu'à son seul signifié ultime ou non ultime¹⁷⁰. Les mots 'Socrate' (*Sortes*), 'Brunellus', et 'homme' précédés de l'adjectif démonstratif singulier 'cet', sont des exemples de termes discrets¹⁷¹. Marsile utilise la dénomination 'terme commun' lorsqu'il définit la supposition commune, c'est-à-dire la référence d'un terme commun dans une proposition à

¹⁷⁰ Précisons que Marsile (1983) est passablement ambigu sur la question des termes communs précédés d'un adjectif démonstratif. Il affirme, p. 52, que: "Suppositio discreta est acceptio termini discreti stantis in propositione pro uno solo... Ut hic "*Sortes est currens*", li *Sortes* supponit discrete". Il est ainsi question, dans ce passage, d'une référence à une seule chose. Bos (1983) renchérit sur ce sujet, et il affirme, p. 194: "A discrete term can be, according to Marsilius, a proper name... or such expressions as *iste homo* (referring to one individual): in the latter case a common term is combined with a demonstrative pronoun, on account of which its referent is limited to one only". Néanmoins, Marsile (1983) ajoute un peu plus loin, p. 54, que: "Suppositio personalis discreta est acceptio termini discreti stantis pro suo significato ultimato, **seu suis significatis ultimatis...**" (souligné par moi). Or, même si les deux exemples apportés immédiatement après concernent des termes discrets se référant à un seul signifié ultime, '*Iohannes currit*' vel '*iste homo currit*', Marsile soulève tout de même la possibilité qu'un terme discret tienne lieu de **plusieurs signifiés ultimes**. De plus, Marsile (1983) introduit un peu plus loin, p. 64, dans la section consacrée aux règles sur la supposition, un exemple où il est justement question d'un terme discret se référant à plus d'un signifié ultime: "De qua sit prima regula quod terminis discretus in quacumque propositione ponatur stans pro suo significato ultimato, si supponit, supponit discrete. Ut '*iste homo currit*'... vel '***Asini isti non currunt***' " (souligné par moi). Il y a donc incompatibilité dans le discours de Marsile. D'une part, il affirme qu'un terme discret tient lieu d'une seule chose, et d'autre part il ajoute qu'un terme semblable tient lieu également de plusieurs signifiés ultimes!

¹⁷¹ Au sujet du nom *Sortes*, voir la note 75 ci-dessus.

ses signifiés. Il donne le terme 'homme' comme exemple de terme commun¹⁷². La seule indication que Marsile apporte au sujet de ces termes est qu'ils supposent indifféremment pour plusieurs choses¹⁷³. Signalons enfin que l'expression 'terme commun' est parfois prise en un sens large et identifiée à celle de 'terme absolu'. Néanmoins, elle est, à strictement parler, plus restrictive, car elle exclut de cette catégorie les termes discrets et les termes abstraits¹⁷⁴. En ce qui concerne les termes abstraits, il n'en est question qu'à une seule reprise dans les *proprietates terminorum* de Marsile¹⁷⁵. Il est uniquement mentionné qu'ils ont une supposition et pas d'appellation; ils supposent donc pour ce qu'ils signifient¹⁷⁶. Enfin, il demeure relativement difficile de tracer un tableau vraiment complet de ces différents mots composant

¹⁷²Cf. Marsile (1983), pp. 54-56.

¹⁷³Marsile (1983) affirme, p. 54: "Et dicitur terminus communiter stare, quando ipse, quantum est ex parte sui, supponit pro pluribus indefferenter".

¹⁷⁴On traduit parfois *terminus communis* par 'terme général', mais cette désignation est trop englobante, et risque de confondre le lecteur. Voir Mullaly (1945), p. 39. La traduction littérale semble plus indiquée. Cf. Bos (1983), p. 216.

¹⁷⁵Marsile (1983) signale, p. 134: "...aliquis terminus supponit qui non appellat, et aliquis terminus appellat qui non supponit. Exemplum primi, ut *homo*, *animal*, etiam sicut termini abstracti. Ipsi supponunt pro suis significatis, ut notum est".

¹⁷⁶Bos (1983) signale, p. 225: "*Termini abstracti*: ...such terms as *albedo* ('whiteness'), *caliditas* ('heat'), *humanitas* ('human nature') are meant...".

la catégorie des termes absolus, car Marsile lui-même en fait peu de cas¹⁷⁷.

Quos terminos suppono pronunc esse absolutos.
Utrum sint vel non, hoc non est presentis speculatio-
tionis¹⁷⁸.

Nous avons vu précédemment que Marsile oppose les termes absolus aux termes connotatifs¹⁷⁹. Ces derniers se caractérisent principalement par leur signification seconde ou non absolue, c'est-à-dire qu'ils ne signifient pas uniquement comme le font les termes absolus, mais ils signifient en plus d'une manière indirecte, soit connotativement¹⁸⁰. Par exemple, prenons l'énoncé "Un mur est blanc" dans lequel

¹⁷⁷Selon Occam (1974), in *Summa logicae*, pp. 56 à 60, les termes abstraits s'opposent aux termes concrets (ces derniers étant l'équivalent approximatif des termes communs et discrets chez Marsile) sous différents aspects, surtout d'ordre morphologique, mais ils se ressemblent à d'autres niveaux. Il affirme, p. 58: "I want to claim, then, that sometimes abstract and concrete names are synonymous, and I think that this is Aristotle's view also. He would agree that in each of the following cases we have synonymous expressions: 'God'--'Godhead', 'man'--'humanity', and 'animal'--'animality'...".

¹⁷⁸Marsile (1983), p. 128.

¹⁷⁹Voir immédiatement ci-dessus. Notons que la notion de 'connotation' dérive plus ou moins directement de la théorie de la paronymie telle que défendue, entre autres, par Anselme de Cantorbéry (1033-1109). Cf. Spade (1982), p. 192. A ce sujet, voir également Henry (1974).

¹⁸⁰Marsile (1983) dit, p. 128: "Quod autem isti termini (*sedens, album, coloratum*) sunt connotativi, patet, nan si ego sedeam, li *sedeam* significat me, ut notum est, non tamen absolute, sed connotat me actum sedendi habere".

l'inscription 'blanc' est un terme connotatif. Selon Marsile, ce dernier signifie bel et bien un mur. Il le signifie cependant non pas comme le ferait un terme absolu en désignant exclusivement un mur quelconque, mais il le signifie en tant que ce mur a la propriété d'être blanc, à savoir qu'il possède une blancheur¹⁸¹. En bref, lorsqu'un terme évoque à l'esprit une signification autre que celle qu'il a absolument, c'est-à-dire lorsqu'il connote quelque chose ou quelque qualité au-delà de ce qu'il suppose, on a alors affaire à un terme connotatif¹⁸².

Il nous faut maintenant faire une distinction essentielle au sujet des termes connotatifs chez Marsile. S'agit-

¹⁸¹Marsile (1983) signale, p. 128: "...si dixero *paries est albus*, li *albus* significat parietem, non tamen absolute, sed prout talis paries habet albedinem. Unde, si non haberet albedinem, non dicetur *albus*. Ideo *albus* appellat seu connotat albedinem, sicut simili modo est de aliis terminis non absolutis, qui generaliter connotant aliquid vel aliquem modum habendi ultra istud pro quo supponunt".

¹⁸²Cf. Marsile (1983), p. 128. Le passage est également à la note 181 ci-dessus.

il en fait de termes connotatifs ou de termes appellatifs^{1③3} Marsile est explicite à ce sujet. D'une part, un terme est nommé connotatif lorsqu'il est pris seul en-dehors de tout contexte propositionnel, tels que les termes 's'assoyant' (*sedens*) qui connote l'acte de s'asseoir, 'blanc' connotant une blancheur, etc. D'autre part, lorsqu'un terme connotatif se retrouve à l'intérieur d'une proposition, on dit alors qu'il appelle ce qu'il signifie connotativement. En bref, un terme connotatif a la propriété sémantique d'appeler uniquement lorsqu'il se trouve dans une proposition^{1③4}.

^{1③3} Bos (1983) signale, p. 221, qu'il préfère, contrairement à Scott (1966), traduire littéralement *appellatio* par l'anglais *appellation*; le traducteur des *Sophismata* de Buridan optant plutôt pour le terme *connotation*. Il indique deux raisons majeures à l'origine de cette décision. D'une part, les acceptions contemporaines de la notion de connotation varient presque d'un auteur à l'autre, et la concordance avec le terme *appellatio*, telle qu'utilisée par les médiévaux, n'est certes pas garantie. D'autre part, les auteurs latins emploient l'expression 'terme connotatif', et la distinguent, pour la plupart, très nettement du mot *appellatio* (Buridan est une exception à cette règle, voir ci-dessus). Ainsi la traduction littérale proposée par Bos semble incontestablement plus adéquate pour exprimer le sens médiéval de cette notion. Pour notre part, nous avons adopté la position de Bos, et transposé textuellement le terme *appellatio* par le mot français 'appellation'. Notons qu'en français, ce terme a déjà plusieurs acceptions, mais qu'aucune d'elles ne correspond au sens technique que nous lui donnons dans ce texte.

^{1③4} Marsile (1983) écrit simplement, p. 130: "Terminus appellat rem quam connotat".

Une dernière distinction s'impose, pour l'instant, au sujet de ces termes connotatifs¹¹³⁵. D'une part, ils ont un **signifié matériel**, à savoir la chose qu'ils signifient ultimement. Par exemple, le signifié matériel du terme connotatif 'blanc', dans l'énoncé "Un homme est blanc", est un homme qui possède une blancheur¹¹³⁶, alors que dans la proposition "Un âne est blanc", c'est un âne qui possède une blancheur. D'autre part, un terme connotatif a un **signifié formel**, c'est-à-dire qu'il signifie quelque chose ou quelque qualité au-delà de sa signification première identifiée à ce qu'il désigne. Par exemple, le signifié formel du terme connotatif 'blanc' est, dans l'énoncé "Un homme est blanc", la blancheur elle-même inhérente à cet homme blanc.

Nous sommes maintenant en mesure de conclure le présent chapitre et de répondre à notre question soulevée précédemment. Nous nous demandions si les termes substantifs nominatifs et les termes qualitatifs abstraits, tels que présentés par Buridan, peuvent se ramener à la seule catégorie nommée 'terme absolu'. D'après ce que nous avons vu chez Marsile à ce sujet, nous ne pouvons, à strictement parler, donner une réponse affirmative. En effet, le mutisme complet de Marsile relativement aux termes abstraits nous empêche d'affirmer

¹¹³⁵Voir Marsile (1983), p. 130.

¹¹³⁶Notons que le signifié matériel du terme 'blanc' seul, en-dehors de tout contexte propositionnel, est une chose indéterminée possédant une blancheur.

sans réserve s'il s'agit de termes appartenant à la catégorie de la qualité¹²⁷. Par contre, dans la mesure où nous estimons que les termes qualitatifs abstraits de Buridan sont identiques aux termes abstraits de son disciple, ce qui est, soit dit en passant, fort plausible, alors ce que le maître de Béthune nomme termes substantifs nominatifs et termes qualitatifs abstraits correspond à ce que Marsile appelle termes absolus¹²⁸. De plus, l'élève de Buridan oppose ce dernier type de termes aux termes connotatifs¹²⁹. Nous pouvons enfin affirmer que les deux types de termes que Buridan distingue des termes connotatifs ont de fortes chances d'être des termes absolus.

¹²⁷Voir Marsile (1983), p. 134.

¹²⁸Voir Marsile (1983), pp. 128-134.

¹²⁹*Ibidem*, pp. 128-134.

CHAPITRE 6

INTENTION ET IMPOSITION

Nous allons discuter, dans la présente partie, de deux notions utilisées à foison par l'ensemble des logiciens du moyen âge, à savoir l'intention et l'imposition¹⁷⁰. L'essentiel de notre travail portera sur les aspects historiques de chacune d'elles, afin de mieux saisir l'important rôle joué par ces notions dans une théorie logique telle que présentée par Buridan et son élève. Précisons que ces derniers emploient les notions d'intention et d'imposition au sujet surtout de l'acquisition et des propriétés fondamenta-

¹⁷⁰ Le terme 'intention' n'a conservé, dans la langue française contemporaine, qu'un des deux sens qui lui étaient jadis attribués dans le monde médiéval, à savoir celui qui exprime "le dessein de faire quelque chose". Les scolastiques donnent également à cette notion le sens (i) "d'application de l'esprit à un objet de connaissance" (*actus mentis quo tendit in obiectum*) (*intentio formalis* ou *intentio prima*), et (ii) "le contenu même de pensée auquel l'esprit s'applique" (*obiectum in quod*) (*intentio obiectiva* ou *intentio secunda*). Cf. Lalande (1980), p. 529. Seul le dernier sens nous préoccupe dans la présente section. Notons que ce sens a également été repris récemment par Husserl et Brentano. De plus, il ne faudrait pas confondre cette dernière notion avec celle d'intension'. Celle-ci est presque entièrement tombée en désuétude dans la langue française contemporaine, mais elle a tendance à revenir dans le discours de la logique post-frégéenne. L'intension a désormais, dans ce milieu, le sens de compréhension, et s'oppose à la notion d'extension', c'est-à-dire à "l'ensemble des caractères qui appartiennent à un concept". Cf. Lalande (1980), pp. 328-329 et p. 528.

les des langages conventionnels et mental¹⁷¹. Néanmoins, le maître de Béthune et son disciple ne discutent pas explicitement de celles-ci, car elles sont déjà, nous semble-t-il, si bien intégrées dans la théorie logique du quatorzième siècle qu'il n'apparaît plus nécessaire de les définir ni de les expliquer. Ainsi la présente étude s'attardera exclusivement à expliquer les différentes étapes évolutives des notions d'intention et d'imposition à partir de leur apparition jusqu'à l'avènement du nominalisme occamiste¹⁷².

Le concept 'intention' (*intentio*) apparaît dans l'Europe médiévale par l'intermédiaire des philosophes arabes Al Fârâbî (872-950)¹⁷³ et Avicenne (980-1037)¹⁷⁴. En fait, plusieurs notions et éléments de connaissances ont été puisés par les scolastiques dans les ouvrages de ces deux auteurs arabes, tel que le fameux concept d'intuition¹⁷⁵. Examinons

¹⁷¹ Voir Buridan (1985), p. 87; Marsile (1983), p. 62.

¹⁷² L'article de Christian Knudsen (1982) est à la base de notre étude.

¹⁷³ Fârâbî (*Abû Nasr Muhammad ibn Muhammad ibn Tarkhân ibn Uzalagh al-*), dit en Europe *Alfarabius*. Il vécut à Bagdad, et il fut le maître d'Avicenne.

¹⁷⁴ Avicenne (*Abu'Alî Husayn ibn Abdallâh ibn Sînâ*).

¹⁷⁵ Notons également deux autres arabes qui influencèrent considérablement les médiévaux, à savoir Avicbron (v.1020-v.1058) et Averroès (1126-1198). Le premier est néo-platonicien, alors que le second est un commentateur célèbre des ouvrages d'Aristote, et très près de sa pensée.

tout d'abord les deux termes arabes, contenus dans le commentaire *De interpretatione* et le traité *De Intellectu et intellecto* d'Al Fârâbî, qui contribuèrent à former la notion médiévale d'*intentio*; il s'agit des mots *ma'qul* et *ma'na*. Al Fârâbî utilise plus volontiers le premier terme *ma'qul* dans son commentaire pour rendre le mot grec *noema* dont se sert Aristote¹⁹⁶. De son côté, Avicenne emploie plutôt le mot *ma'na*, qu'il emprunte à Al Fârâbî dans son traité *De Intellectu et intellecto*, pour exprimer le même sens que celui représenté par l'autre terme arabe; ces deux vocables peuvent être considérés comme termes synonymes. En bref, les mots arabes *ma'qul* et *ma'na* sont à l'origine de l'unique notion latine *intentio*.

Les commentateurs sarrasins font plus que simplement trouver un équivalent arabe au mot grec *noema*¹⁹⁷. Déjà Al Fârâbî donne au terme *ma'qul* une signification qui restera presque identique à celle exposée par les logiciens médiévaux. Le philosophe arabe affirme que la notion *ma'qul* doit être considérée par les logiciens de deux manières distinctes, à savoir dans son lien avec les choses extérieures d'une

¹⁹⁶ Le mot grec *noema* est normalement rendu en français par le terme 'pensée'.

¹⁹⁷ En ce qui concerne le développement de la notion d'intention chez les arabes d'une période antérieure à Al Fârâbî, voir l'article de Kwame Gyekye (1971).

part, et dans sa relation interne avec les mots d'autre part. Cette double distinction se raffine davantage au cours des siècles, mais Al Fârâbî énonce dès lors l'essentiel de cette notion d'intention en distinguant ces deux aspects¹⁷⁸. Les scolastiques reprennent cette différenciation pressentie par ce dernier, et ils nomment **intentions premières** les signes naturels des choses extérieures qui se manifestent à l'esprit, alors qu'ils appellent **intentions secondes** les signes naturels des intentions premières¹⁷⁹.

Thus *ma'qul*, *ma'na*, or *intentio* is that which is immediately before the mind, whether the object of the intention is outside the mind (in which case

¹⁷⁸ Notons également qu'à l'instar de son maître, Avicenne énonce clairement, dans sa *Metaphysica*, I, ii; f. 70^a, in édition latine *Avicenna opera* (Venise) de 1508, cette même distinction. "Subiectum vero logicae, sicut scisti, sunt intentiones intellectuae secundo quae apponuntur intentionibus primo intellectis". Passage cité par Kneale and Kneale (1962), p. 230, et par Knudsen (1982), p. 480. De plus, il faut remarquer qu'Avicenne associe les intentions aux concepts d'une part, et qu'il les identifie à ce qui est à l'origine des concepts, à savoir les choses extérieures (*res*) d'autre part. Ce double statut ontologique a créé, dès ce moment, beaucoup de confusions. Voir à ce sujet Vescovini (1965).

¹⁷⁹ Selon Knudsen (1982), p. 480, cette association de la logique avec les intentions en tant qu'entités épistémologiques a donné naissance à la logique intentionnelle (*intentionalistic*), appelée communément par les scolastiques la *scientia rationalis*. Cette dernière se développe parallèlement et parfois en étroite relation avec la logique développée par les terministes dont l'accent est davantage mis sur le langage conventionnel que sur le langage conceptuel, et qui est connue sous le vocable de *scientia sermocinalis*.

the intention is a *first* intention) or itself an intention (in which case the intention is a *second* intention)²⁰⁰.

Nous allons maintenant examiner la notion d'*imposition* (*impositio*)²⁰¹. En deux mots, elle se caractérise essentiellement comme étant l'acte initial par lequel un nom est attribué à quelque chose; le résultat de cet acte étant le mot imposé. A l'instar de la notion précédente, l'imposition comporte deux acceptions distinctes selon le type de choses visé. Selon toute vraisemblance, il revient à Porphyre (234-305) et à Boèce (480-525) le privilège d'être les premiers à constater que certains signes oraux ou écrits signifient des non signes alors que d'autres signes désignent uniquement des signes²⁰². Dans le premier cas, on parle de termes de **première imposition**, c'est-à-dire des signes représentant des entités extra-linguistiques. Dans le second cas, on nomme termes de **seconde imposition** tous ceux qui sont des signes d'entités linguistiques, c'est-à-dire ceux qui représentent

²⁰⁰Knudsen (1982), p. 479.

²⁰¹Le terme 'imposition' n'a pas du tout, dans la langue française contemporaine, le sens que lui donnent les logiciens médiévaux. Notons également que Tweedale (1976) traduit, p. 14, la notion latine *impositio* par le terme anglais *application*. Ceci ne fait que confondre le lecteur sans lui apporter rien de plus. La traduction littérale anglaise ou française 'imposition' semble donc plus appropriée.

²⁰²Voir Knudsen (1982), p. 484.

les signes appartenant à la catégorie des termes de première imposition²⁰³.

In terms of this distinction Aristotle's *Categories* was seen as a discussion of words of first imposition, while the subject matter of *De interpretatione* involved words of second imposition, such as 'name', 'verb', 'proposition', and the like²⁰⁴.

L'exposition parallèle de ces deux notions d'intention et d'imposition révèle sans conteste des similitudes frappantes. D'une part, les termes de première intention renvoient, tout comme ceux de première imposition, à des entités extérieures au langage. D'autre part, les termes de seconde intention, de même que ceux de seconde imposition, désignent respectivement des entités linguistiques mentales et conventionnelles. Pour notre propos, la ressemblance s'arrête ici. Examinons maintenant ce qui distingue fondamentalement ces deux notions.

La principale différence se situe au niveau du mode d'acquisition de ces termes. Nous avons effleuré, dans nos explications précédentes, le fait que les termes de première et de seconde intention sont des signes **naturels** d'entités externes ou internes à l'esprit, alors que les termes de première et de seconde imposition ne sont que des signes

²⁰³Dans le vocabulaire de la logique contemporaine, on parle plutôt de langage et de méta-langage.

²⁰⁴Knudsen (1982), pp. 484-485.

conventionnels d'entités externes ou internes aux langages oral et écrit²⁰⁵. C'est justement à ce stade que se situe la principale divergence. Les termes intentionnels s'acquièrent par un processus naturel, tandis que les termes impositionnels s'obtiennent conventionnellement par un acte de baptême. Enfin, ces distinctions et rapprochements fondamentaux ne sont pas les seuls. Les liens enchevêtrés entre ces deux notions que certains auteurs font apparaître dans leur théorie peuvent se complexifier d'une façon inouïe²⁰⁶. Mais il n'est heureusement pas nécessaire d'entrer dans ce dédale inextricable, car une telle explication irait bien au-delà de l'intérêt apporté à ces notions par Buridan et Marsile.

Les notions d'intention et d'imposition sont transmises aux terministes du quatorzième siècle par l'intermédiaire principalement d'auteurs tels que Roger Bacon (1214-1294), Thomas d'Aquin (1227-1274), Jean Duns Scot (1270-1308), Guillaume d'Occam (fin XIIIe-1349), pour n'en nommer que quelques-uns. Ces derniers les incorporent à leur doctrine, et ils élaborent des théories plus ou moins complexes à leur

²⁰⁵Voir le chapitre 2 ci-dessus.

²⁰⁶Voir Knudsen (1982), p. 485, et Occam (1974), pp. 72-75.

sujet²⁰⁷. Mais il semble qu'à la suite d'Occam et de Burleigh (Burley) (1275-v.1343), on délaisse de plus en plus les analyses approfondies et détaillées de ces deux notions, bien que l'essentiel soit conservé. Jean Buridan ne réserve ainsi aucun espace à ces notions d'intention et d'imposition dans son traité sur la supposition. Il en est de même de son élève Marsile²⁰⁸. Enfin, lorsqu'il est question de ces

²⁰⁷L'essentiel de l'article de Knudsen (1982) est justement d'illustrer le développement historique de ces deux notions par une analyse des différentes théories présentées par divers auteurs des treizième et quatorzième siècles.

²⁰⁸Cela n'implique aucunement qu'il n'en soit point question ailleurs dans d'autres traités. En effet, ces deux notions relèvent davantage des problèmes gnoséologiques et épistémologiques que des problèmes de logique; l'article de Knudsen est d'ailleurs classé à la rubrique *Metaphysics and Epistemology*, in *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (eds.), (1982). Cependant, Bos (1983) ajoute, p. 199, au sujet de Marsile: "*Intentione anime sive conceptu mentali*: the two terms are apparently used as synonymous. *Intentio* was traditionally used for a conception of the mind... I know of no account of this and related notions in Marsilius' works...".

notions dans le cours d'une discussion, la classification traditionnelle est préservée²⁰⁹.

Furthermore, as Porphyry had distinguished between words of first and second imposition, so Avicenna distinguished between natural signs of first and second understanding, saying that the latter were abstract notions, such as those of *genus* and *species*, which men applied to the former. Logic, he held, was concerned only with *ma'ani* (à savoir les intentions) of second understanding, as these were used in reasoning from the known to the unknown²¹⁰.

²⁰⁹Dans ses explications au sujet de l'utilisation du terme *impositio* par Marsile, p. 195, Bos (1983) n'est pas exhaustif, et cela conduit le lecteur dans l'erreur. En effet, il signale: "The first group (spoken or written terms, i.e. terms which are formed according to convention) is formed by *impositio* by the language-user, and then it signifies the *res extra* (the other thing)". Le dernier segment de cet énoncé est problématique à deux niveaux. Premièrement, Bos ne signale pas la distinction entre les termes de première et de seconde imposition. Il ne distingue donc pas les termes de première imposition représentant des choses extérieures des termes de seconde imposition désignant des entités linguistiques. Ainsi, en affirmant que les termes écrits et oraux signifient des choses extérieures (*res extra*), Bos fait erreur au sujet des termes de seconde imposition. Deuxièmement, Bos traduit faussement *res extra* par *other thing* à la place de *outer thing*.

²¹⁰Kneale and Kneale (1962), pp. 229-230.

CHAPITRE 7

LA SIGNIFICATION: PROPRIETE ESSENTIELLE DU TERME

Nous allons maintenant examiner la notion de signification. Dans toute théorie sémantique, cette notion occupe une place déterminante, et les thèses défendues par les logiciens terministes du quatorzième siècle, notamment celles de Buridan et de Marsile, ne font pas exception à la règle; cela n'exclut bien sûr pas la présence d'autres propriétés du terme²¹¹. Omniprésente dans tous les discours logiques de nos auteurs à l'étude, cette notion de signification n'est cependant pas traitée séparément. Nous avons déjà discuté à plusieurs reprises indirectement de cette notion lors de nos précédentes analyses au sujet des différents types de termes. Ainsi nous allons tout d'abord récapituler brièvement les principaux points déjà abordés qui concernent manifestement la question de la signification. Nous allons également inclure dans cette première partie de nouveaux éléments

²¹¹ Précisons immédiatement que la supposition occupe une place de premier choix dans la théorie terministe. Selon Kneale (1962), à la page 270, la notion de supposition supplante celle de signification dans la théorie du nominaliste Guillaume d'Occam. Il dit: "It seems, therefore, that *suppositio* is the basic notion for him (Occam), and that *significatio* as he understands it could be defined by reference to the normal or primary *suppositio* of term. Furthermore, in his account of truth he leaves no doubt that he takes the notion of *suppositio* as basic".

essentiels à une compréhension plus achevée. Enfin, nous compléterons cette partie par un survol des positions de Buridan et de Marsile au sujet de la signification.

Aristote tient encore une fois le devant de la scène. Il occupe une place privilégiée comme source principale d'informations concernant la signification dans laquelle les médiévaux puisent abondamment²¹². Il faut néanmoins la complicité de Boèce et de ses traductions du *De Interpretatione* d'Aristote pour que soit disponible aux scolastiques tout renseignement relatif à la notion de signification.

[Verbs] spoken in isolation are names and signify something. For he who speaks [them] establishes an understanding and he who hears [them] rests²¹³.

Dès le départ, nous devons préciser que le verbe 'signifier' n'équivaut pas exactement, selon l'interprétation d'Aristote, à l'expression verbale 'vouloir dire' utilisée par les modernes. Contrairement à cette dernière, signifier quelque chose implique qu'une compréhension de cette chose se soit produite, c'est-à-dire qu'une relation causale signifiante entre cette chose et un individu se soit réalisée²¹⁴.

²¹²Voir Spade (1982) à ce sujet.

²¹³Citation d'Aristote in *De Interpretatione* 3, 16^b 19, par Spade (1982), p. 188.

²¹⁴Spade (1982) parle, p. 188, de la signification en tant que "propriété psychologico-causale des termes".

Ainsi, en s'appuyant sur cette conception de la signification, plusieurs auteurs médiévaux élaborent, tels Buridan et Marsile, une théorie selon laquelle la correspondance conventionnelle entre les niveaux de discours est une relation de signification, c'est-à-dire que les termes écrits signifient immédiatement (non ultimement) les termes oraux, et que ces derniers signifient à leur tour immédiatement les concepts²¹⁵. C'est grâce à cette transitivité de la signification que les termes conventionnels signifient quelque chose, c'est-à-dire qu'ils peuvent avoir un signifié ultime. En effet, les termes oraux et écrits ne signifient ultimement quelque chose que parce qu'ils signifient immédiatement des concepts qui sont eux-mêmes le résultat de relations signifiantes acquises naturellement²¹⁶.

Les voix, en effet, ont reçu *ad placitum* une fonction significative pour communiquer les idées à un auditeur, mais les idées sont toujours des concepts de choses connues; les voix, émises et entendues, constituent pour cela un véhicule de signifiés qui concernent la réalité...²¹⁷.

²¹⁵Voir le chapitre 2 ci-dessus.

²¹⁶Rappelons que pour Occam, les termes conventionnels ne signifient pas immédiatement des concepts, mais qu'ils entretiennent plutôt une relation sémantique de subordination avec les termes mentaux. Cf. Occam (1974) et le chapitre 2 ci-dessus.

²¹⁷Maierù (1976), p. 101. Notons que Maierù emploie 'voix' pour traduire le mot latin *vox*. L'expression 'mot oral' semblerait plus appropriée.

La signification d'une chose (*res*) est l'indice qu'un signe de cette chose est présent à l'esprit de quelqu'un. Mais quelle est cette chose dont nous pouvons avoir la connaissance? Il est possible de donner une réponse passablement éclairante à cette question, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans le dédale de l'ontologie terministe²¹⁸. La signification concerne ce qui est et ce qui peut être (peut être imaginé), c'est-à-dire qu'une compréhension n'est possible que s'il y a quelque chose à comprendre²¹⁹. Or, l'étape préliminaire à toute signification est la reconnaissance de ce qui est, c'est-à-dire de ce qu'il est possible de signifier²²⁰. Et de tout ce qui est, seuls la substance individuelle et ses accidents particuliers peuvent être

²¹⁸Voir à ce sujet Moody (1953), Scott (1966) et Maierù (1976).

²¹⁹Voir Marsile (1983), pp. 100-102; Scott (1966), p. 23.

²²⁰Selon Scott (1966), p. 23, cette première étape est pré-linguistique: "The guiding principle of Buridan's philosophy and the principle that most nearly expresses its spirit is that *being is prior to all rational construction*. For the doctrine of signification, this means that only what is can be signified, that the objects of signification are determined by a pre-linguistic recognition of what there is, not by ways of speaking". Cette interprétation semble contredire les propos de Maierù (1976), p. 101, du moins en ce qui concerne la phase initiale d'une théorie de la signification: "La doctrine de la **signification** de Buridan semble se placer toute(*sic*) entière à l'intérieur des limites du langage (*sic*)".

signifiés²²¹. Etant donné que seules les entités individuelles sont ultimement signifiées, il n'existe donc qu'une seule relation de signification entre le langage et ses signifiés ultimes. N'oublions pas qu'il existe une autre relation de signification nommée 'signification immédiate'; elle concerne les langages conventionnels et mental²²². Ainsi les termes signifiants d'un langage entretiennent une relation référentielle avec ces entités individuelles.

...just as there is only one sort of significate, the individual, so there is only one relation of signifying that holds between language and its significates, that of a categorematic term standing for or naming one or more individual or accident. And to say that a term is significant is, in the last analysis, to say that it can be used to refer to some such individuals²²³.

L'élément signifiant premier de la proposition est le terme, à savoir le catégorème corrélatif à un concept simple. Ce type de catégorème pur signifie ultimement la même chose que ce que le concept correspondant conçoit (ou signifie). Ainsi les catégorèmes purs signifient quelque chose, alors que les syncatégorèmes purs ne peuvent le faire que s'ils

²²¹ Scott (1966) affirme, p. 23: "Given Buridan's ontology, ... there is only one sort of significate, the individual, so there is only one relation of signifying that holds between language and its significates, that of a categorematic term standing for or naming one or more individual substances or accidents".

²²² Voir le chapitre 2 ci-dessus au sujet des significations ultime et immédiate.

²²³ Scott (1966), p. 23.

sont joints à un catégorème, bien qu'ils aient un signifié immédiat²²⁴. Un catégorème pur peut parfois signifier quelque chose qui n'existe pas dans le monde, mais qui néanmoins est un objet imaginaire individuel (*figmentum*)²²⁵. Par contre, la proposition n'a pas par elle-même une signification propre. Seuls les constituants signifiants d'une proposition participent à l'application sémantique de base, à la signification²²⁶. Ainsi la signification d'un terme n'est nullement altérée lorsque ce dernier se retrouve en contexte propositionnel. Enfin, en tant qu'unité de base du langage,

²²⁴Voir la section [3.2] ci-dessus.

²²⁵Selon Buridan, les *figmenta* n'ont pas, à proprement parler, de signification, mais ils ont plutôt une signification seconde, soit une appellation. Scott (1966) précise, p. 24, que Buridan s'intéresse finalement très peu aux questions touchant à l'engagement ontologique au sens quiniénien: "That Buridan would not blink at admitting the proposition "There is something which is signified, and it does not exist" is but a single example of how little he is bothered by existential commitment". En ce qui concerne Marsile, il admet la possibilité de concevoir et de signifier une *res imaginata*, mais cela contredit la thèse énoncée précédemment, à savoir que la signification concerne ce qui est. Cf. Bos (1983), pp. 192-193.

²²⁶Cette position est l'une des divergences majeures qui séparent la doctrine terministe de celle des grammairiens spéculatifs (modistes). En effet, les partisans de cette dernière doctrine très populaire au début du quatorzième siècle défendent la thèse du *complexe significabile* selon laquelle une proposition a une signification qui lui est propre, et qui diffère de celle de ses constituants. Voir à ce sujet Elie (1936), Kretzmann (1967) et Pinborg (1972).

le terme conserve intacte la propriété essentielle, soit sa signification.

It cannot be overemphasized that Buridan recognizes only *one* kind of extra-mental signification -- designation by a term of things conceived by a simple concept. In particular, there is no special kind of signification associated with propositions as opposed to terms. His insistence on this point is the basis for his repeated warnings about the improper use of a traditional notion of truth²²⁷.

Nous allons terminer ce chapitre en examinant les positions respectives de Buridan et de Marsile au sujet de la signification. La principale source d'inspiration exploitée par Buridan pour élaborer sa théorie de la signification se trouve dans le *De anima* d'Aristote²²⁸. A partir entre autres des dires de ce dernier, Buridan construit un système selon lequel les mots (*dictiones*) -- les différentes parties du discours (*partes orationis*) -- engendrent chez l'auditeur des

²²⁷Scott (1966), p. 28.

²²⁸Buridan (1957) affirme, p. 181: "...notandum est quod datus fuit nobis sermo, vel virtus vociferandi, finaliter ut possemus aliis significare conceptus, et datus fuit nobis auditus finaliter ut nobis significarentur conceptus vociferantium. Ita loquitur Aristoteles in fine libri de anima (III.xiii 453b24-26) dicens: auditum enim habet animal ut significetur aliquid ipsi; linguam autem habet ut significet aliquid alteri; et per linguam autem intendit virtutem vociferativam, quaecumque illa fuerit...".

concepts lorsqu'ils sont proférés par un locuteur²²⁹. Les concepts que ces mots font naître à l'esprit ne sont pas le fruit du hasard, mais ils correspondent aux mots sélectionnés selon des critères conventionnels adoptés par une communauté linguistique afin de signifier tel ou tel concept. A la limite, les mots (*voces*) sont à notre disposition pour signifier des concepts à l'esprit de nos auditeurs d'une part, et pour comprendre en retour par l'intermédiaire des

²²⁹Les parties du discours sont les diverses composantes grammaticales d'une langue, tels que les verbes, les prépositions, etc. Cf. Boehner (1952), p. 21. Selon Kretzmann (1982), p. 212, les *partes orationis* reconnues par les médiévaux sont: "The categoremata are names (both substantival and adjectival), the personal and demonstrative pronouns, and the verbs (excluding auxiliary verbs); the syncategoremata are all the other -- e.g., the conjunctions, adverbs, and prepositions".

mots ce que les concepts de nos interlocuteurs signifient pour nous d'autre part²³⁰.

Buridan complète ses explications à ce sujet en précisant qu'il peut arriver qu'une partie du discours prononcée par un locuteur n'engendre à l'esprit d'un individu aucun concept. C'est le cas lorsque les mots d'un quidam sont proférés sans aucune intention de communication, tel le ménestrel chantant dans un charabia sous la pluie dans le seul but d'entendre sa voix. De plus, les mots seuls signifient quelque chose sans qu'ils aient à intervenir dans une proposition. Mais les mots utilisés dans une proposition doivent tous être signifiants, sauf s'ils supposent matériel-

²³⁰ Selon King, l'emphasis mise par Buridan sur le caractère communicatif du langage ne doit pas être trop exagérée, car le langage mental conserve toujours sa particularité d'être privé. Cf. King (1985), p. 336. Maierù ne semble pas acquiescer aux propos de King à ce sujet: "La doctrine de la signification de Buridan semble se placer toute (*sic*) entière à l'intérieur des limites du langage (*sic*). Le langage (*sic*) est l'instrument de la communication entre les hommes, et cette communication a essentiellement pour objet les idées". Cf. Maierù (1976), p. 101. Par ailleurs, De Rijk (1982) voit, p. 161, la chose sous un autre angle: "Language was taken to be not only an instrument of *thought*, expression, and communication but also in itself an important source of information regarding the nature of reality". De plus, notons que le lien entre le terme oral et le concept est de l'ordre de la relation causale qui s'établit uniquement par l'habitude, c'est-à-dire que cette relation est possible seulement parce qu'il y a eu dans le passé des essais communicatifs concluants.

lement en se nommant eux-mêmes²³¹. Par exemple, le mot 'bu' ne signifie rien dans la langue française et n'a par conséquent aucune place dans une proposition, sauf s'il est pris matériellement, comme dans l'énoncé "Je dis 'bu' "²³².

Marsile n'aborde pas explicitement la question de la signification dans ses traités consacrés aux propriétés des termes. Il en est cependant question à quelques reprises lorsqu'il faut départager les qualités propres aux différents types de termes. Au domaine des généralités, notons que la signification se rapporte autant aux termes conventionnels qu'aux termes naturels. Marsile utilise la signification dans la relation que l'on retrouve entre les termes conventionnels et les concepts d'une part, et dans celle qui existe entre ces mêmes termes conventionnels et les *denotata* qu'ils désignent d'autre part²³³. Enfin, il faut retenir que la signification d'un terme se distingue clairement de sa supposition (dénotation). En effet, un terme conserve sa

²³¹Chez les médiévaux, le mot 'matériellement' s'oppose dans ce contexte au terme 'significativement', et il correspond *grosso modo* à l'expression 'mention' (*mention*) du vocabulaire de la logique contemporaine par opposition à 'usage' (*use*).

²³²Notons que dans un cas semblable, un tel terme peut intervenir dans une proposition lorsqu'il est pris matériellement, mais cela ne lui apporte aucune nouvelle signification.

²³³La première est la signification immédiate, alors que la seconde est la signification ultime.

signification même s'il ne désigne aucune chose dans une proposition, mais la vérité d'une proposition dans laquelle se trouve des termes signifiants ne peut être déterminée que par une supposition vérifiée.

...significatio est acceptio termini tam respectu significati formalis quam materialis...²³⁴

²³⁴Marsile (1983), p. 136.

CHAPITRE 8

LA PROPOSITION

Dans ce dernier chapitre, nous allons examiner les deux grandes familles de propositions présentes dans les traités de logique de la fin du moyen âge. Chacune d'elles comprend plusieurs types d'énoncés distincts. Précisons immédiatement que le mot latin *propositio*, tel qu'utilisé par les médiévaux, ne correspond aucunement au sens que donnent les logiciens contemporains au terme 'proposition'. Par ce mot, ces derniers se réfèrent à la signification d'un énoncé linguistique, c'est-à-dire au contenu exprimé par une expression langagière, alors que les logiciens médiévaux représentent tout simplement la phrase ou l'énoncé matériel dont les composantes désignent quelque chose. Ainsi le sens médiéval du mot *propositio* correspond sensiblement à l'acception du terme 'énoncé', telle que véhiculée par les logiciens contemporains²³⁵. En bref, à la suite de nos explications des principaux types d'énoncés et de leurs caractéristiques

²³⁵ Tout au long de son introduction et de sa version du traité de la supposition de Buridan, King (1985) traduit invariablement le mot latin *propositio* par le terme anglais *sentence*. Pour sa part, Bos (1983) rend *propositio* par *proposition*. En ce qui nous concerne, nous utilisons indifféremment les mots français 'proposition' et 'énoncé' pour exprimer le sens médiéval du terme *propositio*.

fondamentales, nous allons conclure cette partie par un examen des positions respectives de Buridan et de Marsile à l'égard de la proposition.

La première famille d'énoncés se présente sous le vocable de **proposition catégorique** (*categorica*)²³⁶. Celle-ci est fondamentalement constituée d'un sujet, d'une copule et d'un prédicat, c'est-à-dire que la proposition catégorique mentale se présente toujours sous cette forme²³⁷. Néanmoins, il arrive parfois que dans la sphère des langages conventionnels, une telle proposition ne soit composée que de deux éléments, bien que l'équivalent mental d'un énoncé oral ou écrit conserve en entier sa forme. Les énoncés existentiels n'ont habituellement que deux composantes dans le discours oral ou écrit, mais leur équivalent mental maintient la formation tripartite. Par exemple, la proposition orale ou écrite "Socrate est" se représente dans le langage mental par l'énoncé "Socrate est un être".

Cette discussion nous amène à parler du lien qui existe entre la proposition du discours oral et celle du langage

²³⁶ Moody (1953) identifie l'expression médiévale 'proposition catégorique' à la désignation contemporaine 'proposition atomique'.

²³⁷ Voir la section [3.1] ci-dessus.

mental²³⁸. Mais il faut au préalable faire un détour. Certains scolastiques ont défendu la thèse du **complexe signifiable** (*complexus significabile*) selon laquelle une proposition exprime dans sa totalité une signification, c'est-à-dire un certain contenu propositionnel²³⁹. En d'autres termes, le complexe signifiable scolastique s'apparente étrangement à la proposition contemporaine. Néanmoins, la plupart des logiciens médiévaux appartenant à l'école nominaliste ou terministe, tels que Guillaume d'Occam, Jean Buridan et Marsile d'Inghen, rejettent catégoriquement l'existence d'une signi-

²³⁸ Nous avons volontairement écarté de la discussion la relation existant entre une proposition écrite et une proposition orale, car ce lien n'est qu'une transposition du mot écrit au mot oral. Il faut d'ailleurs garder présent à l'esprit que les termes qui composent la proposition conservent leur signification initiale, du moins dans les théories de Buridan et de Marsile, et que le principe de composition est à la base de la théorie nominaliste de la proposition.

²³⁹ Le principal représentant de cette théorie est le scolastique augustinien italien Grégoire de Rimini (fin XIIIe-1358), connu également sous les noms de 'Docteur authentique' (*Doctor authenticus*) et de 'Docteur ingénieux' (*Doctor acutus*). Cf. *New Catholic Encyclopedia*, (1967) vol. 6, p. 797. Selon Hubert Elie (1936), p. 9, Grégoire serait le fondateur de ce système philosophique. Nicolas d'Autrecourt (V.1300-V.1350) aurait également été, selon Elie (1936), p. 37, un fidèle disciple de Grégoire. D'après Scott (1966), p. 16, le docteur authentique est peut-être l'instigateur de la doctrine du *complexus significabile*, mais il n'est pas le fondateur de cette théorie. Selon ce dernier, il faudrait remonter jusqu'à Abélard, voire même Augustin: "The complexe signifiable does not originate with Gregory. It is found in exactly the same form in Abélard, *Logica 'Ingredientibus'* ... and it may be traceable to Augustine. Gregory himself was General of the Augustinian Order and cites Augustine about as often as Aristotle".

fication propre à la proposition. Selon ces derniers, l'énoncé n'a pas de signification autre que celle de ses constituants. Cette représentation de l'énoncé est parfois nommée, par les commentateurs contemporains, le principe d'addition, c'est-à-dire que la proposition est vue comme un complexe de termes signifiant individuellement quelque concept ou quelque chose²⁴⁰. Ainsi une proposition orale correspond à une proposition mentale au même titre qu'un terme oral est subordonné à un concept, à savoir seules les composantes d'une proposition orale signifient singulièrement des concepts servant à former une proposition mentale. Chez nos deux auteurs à l'étude, il n'existe donc pas de signification propositionnelle orale subordonnée en entier à une signification propositionnelle mentale.

Les propositions catégoriques se distinguent à tout le moins par trois critères différents, à savoir la quantité, la qualité et la temporalité. Au sujet de la **quantité**, on discerne habituellement quatre types d'énoncés. D'une part, les **propositions universelles** se caractérisent par la présence d'un signe universel ou distributif placé devant le terme en position de sujet, tel que l'énoncé "Tous les hommes sont mortels". Deuxièmement, nous retrouvons les **proposi-**

²⁴⁰Voir la section [3.2] ci-dessus au sujet du principe d'addition.

tions particulières dans lesquelles un signe particulier se retrouve devant le terme en position de sujet, tel que l'énoncé "Quelques hommes sont mortels"²⁴¹. Troisièmement, les scolastiques identifient les **propositions indéfinies**. Comme le nom l'indique, ces dernières se distinguent des deux types précédents d'énoncés par leur indétermination. Autrement dit, l'absence de signe logique ne permet pas de préciser la quantité d'une proposition semblable, comme "(Des) hommes sont mortels"²⁴². Enfin, il existe les **propositions singulières** dans lesquelles un terme se référant à une entité individuelle -- un terme discret -- est en position de sujet²⁴³, comme dans l'énoncé "Socrate est

²⁴¹Voir la section [3.1] ci-dessus au sujet des signes singuliers et distributifs.

²⁴²La langue française ne favorise pas la construction de propositions indéfinies. Par contre, le latin et l'anglais ont une structure grammaticale qui permet la composition de tels énoncés. Par exemple, Marsile (1983) donne, p. 66, la proposition indéfinie suivante: *Homo est animal*. De son côté, Prior (1967) présente, vol. 5, p. 36 l'exemple suivant: *Men are mortal*. Voir également la section [3.1] ci-dessus au sujet des propositions indéfinies.

²⁴³Notons que certains penseurs tendent à réduire, relativement à la quantité, la variété des propositions aux trois premiers types d'énoncés que nous venons de voir à l'instant. Prior (1967) nous rappelle cependant, vol. 5, pp. 36-37, qu'il existe également les propositions singulières: "Some of the traditional logicians attempted to assimilate singular propositions to particulars, some to assimilate them to universals, but these attempts are not very impressive, and it is one of the few merits of the Renaissance logician Peter Ramus that he and his followers treated them consistently as a type of their own".

mortel"²⁴⁴. Quant à la **qualité**, on distingue deux types d'énoncés catégoriques²⁴⁵. D'une part, il y a les **propositions affirmatives**, à savoir celles dont le prédicat n'est pas nié du sujet, telle que "Tous les hommes sont mortels".

²⁴⁴ Voir le chapitre 5 ci-dessus au sujet des termes discrets. Notons également qu'il semble y avoir une certaine confusion de la part des commentateurs concernant les différents types de propositions eu égard à la **quantité**. Moody (1953) signale, p. 32, l'existence des propositions universelles et singulières, mais il identifie la proposition particulière à la proposition indéfinie: "With respect to quantification, the division was into singular, indefinite (or particular), and universal propositions". Le logicien contemporain A.N. Prior (1967), nous semble plus précis, car il distingue, au volume 5, p. 36, les propositions singulières des propositions indéfinies, sans identifier ces dernières aux propositions particulières: "Two other 'quantities' are commonly mentioned, namely *singular* and *indefinite*. Singular propositions, such as "Socrates is mortal", are a genuinely distinct type... indefinites, such as "Men are mortal", seem merely to be universals or particulars in which the quantity is left unstated". Enfin, Elizabeth Karger (1984), précise, p. 119, qu'il existe dans la théorie sémantique de Buridan plus de trois types d'énoncés catégoriques, faisant référence, en plus des propositions particulières et universelles, aux propositions dont le sujet est à un cas oblique, c'est-à-dire autre que nominatif. Mais elle oublie de nommer les propositions singulières: "...il existe au contraire un nombre plus grand de types d'énoncés catégoriques que les trois -- indéfinis, particuliers et universels -- auxquels la tradition a donné un nom: (i) *Cuiuslibet hominis asinus currit* ne serait en l'occurrence (*sic*) ni un énoncé universel, ni un énoncé indéfini, mais plutôt un énoncé universel quant à son terme à un cas oblique et indéfini quant à son terme au nominatif".

²⁴⁵ Notons qu'il n'existe que deux types fondamentaux d'énoncés catégoriques relativement à la **qualité**, car seules les deux formes de la copule 'est' et 'n'est pas' sont considérées comme éléments primitifs. Voir Buridan (1985) p. 98. Voir également la section [3.1] ci-dessus à ce sujet.

D'autre part, nous retrouvons les **propositions négatives** se caractérisant par la présence d'une copule ou d'un signe négatif en leur sein, telles que "Quelques hommes ne sont pas mortels" et "Aucun homme n'est mortel"²⁴⁶. A la fin, les propositions catégoriques se distinguent également en ce qui concerne la **temporalité**. En deux mots, ces dernières peuvent se présenter à un temps **présent**, **passé** ou **futur**. En bref, bien qu'il existe des variantes selon les auteurs, ce portrait général reflète néanmoins la plupart des distinctions apportées par les logiciens médiévaux relativement aux divers types d'énoncés catégoriques.

A categorical proposition has a subject, predicate, and copula, and it does not include more than one such proposition²⁴⁷.

La seconde grande famille d'énoncés se regroupe sous la nomination de **proposition hypothétique** (*hypothetica*)²⁴⁸. Ces dernières se caractérisent essentiellement par une composi-

²⁴⁶ Les distinctions quantitatives et qualitatives des énoncés catégoriques permettent de disposer, par une combinaison relativement complexe, les propositions à l'intérieur de ce que les scolastiques nomment 'le carré des oppositions'. Très utile aux logiciens médiévaux, cet agencement permet, entre autres, de discerner les sortes de relations existant entre les propositions quant à la quantité et la qualité de chacune. Voir à ce sujet Prior (1967), Lalande (1980) et King (1985).

²⁴⁷ Occam (1980), p. 79.

²⁴⁸ Moody (1953) parle également de proposition moléculaire, faisant ainsi référence à la nomenclature de la logique contemporaine.

tion de plus d'une proposition catégorique interreliée par un ou des syncatégorèmes; de même elles se présentent parfois avec un syncatégorème placé devant la proposition. Le nombre de ces propositions hypothétiques varie bien entendu selon les auteurs, mais il est d'usage d'en distinguer au moins cinq types différents²⁴⁷. Il s'agit des propositions **conjonctives**, **disjonctives**, **conditionnelles**, **causales** et **temporelles**. Notons que chacune d'elles est identifiée selon la nature du ou des syncatégorèmes présents dans les propositions²⁴⁸. Par exemple, le syncatégorème conjonctif 'et' inséré entre deux propositions catégoriques forme une proposition conjonctive, telle que "Platon court et Socrate parle". Il en va de même des quatre autres types de

²⁴⁷Cette classification est inspirée en grande partie de l'ouvrage de Moody (1953) qui emprunte lui-même ses éléments à la *Summa logicae* de Guillaume d'Occam (1980).

²⁴⁸Moody (1953) distingue, p. 31, les **syncatégorèmes premiers**, à savoir la copule 'est' et les particules conjonctives 'et', 'ou', 'si', etc., des **syncatégorèmes seconds**, c'est-à-dire les signes distributifs et particuliers, les termes modaux, et les verbes aux temps autres que présent. En fait, ces derniers sont nommés 'second' parce qu'ils se composent de syncatégorèmes premiers.

propositions hypothétiques²⁵¹. Nous n'élaborerons pas davantage sur cette question, car l'analyse des énoncés hypothétiques n'appartient pas, à proprement parler, à la doctrine des propriétés sémantiques des termes (*Proprietates terminorum*), mais plutôt à la théorie sémantique de la proposition. L'étude de ceux-ci se concentre surtout dans les traités nommés *Consequentiae*²⁵².

Hypothetical proposition is one which is composed of more than one categorical proposition. According to the usual view hypotheticals are divided into five species: conjunctive, disjunctive, conditional, causal, and temporal²⁵³.

Avant de clore cette discussion, notons l'existence des énoncés 'exponibles' (*exponibilia*) examinés surtout dans les

²⁵¹ Par exemple, le syncatégorème disjonctif 'ou' forme la proposition "Platon court ou Socrate parle", le syncatégorème conjonctif 'si', "Si Socrate court, <alors> un animal court", le syncatégorème conjonctif 'puisque', "Puisqu'un homme court, un homme bouge", et le syncatégorème conjonctif 'lorsque-quand', "Lorsque Socrate court, Platon parle". Lorsqu'ils relient des propositions catégoriques ou des propositions hypothétiques, ces syncatégorèmes sont associés respectivement aux propositions disjonctives, conditionnelles, causales et temporelles.

²⁵² Buridan et Marsile ont écrit chacun un traité appelé *Consequentiae* abordant la question des énoncés hypothétiques.

²⁵³ Occam (1980), p. 79.

traités appelés *De exponibilibus*²⁵⁴. Ces derniers ont la forme des propositions catégoriques, mais ils sont en réalité des propositions hypothétiques déguisées. Dans la plupart des cas, ces propositions sont obscurcies par la présence de certains syncatégorèmes ou termes connotatifs²⁵⁵. L'analyse sémantique permet cependant de révéler la véritable forme logique de ces énoncés exponibles, et rend possible du même coup leur désambiguïsation le cas échéant. Cet examen paraphrastique (*expositio*) décompose l'énoncé exponible en composants signifiants. Par exemple, l'analyse sémantique de la proposition exponible "Un homme commence à courir" révèle la présence de ces deux paraphrases (*exponentes*), "Un homme

²⁵⁴L'expression 'terme exponible' est utilisée par De Libera (1981), p. 14. De plus, bien que notre exposition comprenne les grandes classifications de propositions se trouvant dans les différents traités de logique de la fin du moyen âge, signalons qu'il existe un nombre beaucoup plus important de types d'énoncés que ceux présentés dans ce chapitre. Par exemple, notons qu'il existe une autre manière de distinguer les propositions, à savoir celle incluant au moins un terme modal -- *de contingenti*, *de impossibili*, *de necessario*, *de possibili* -- soit les **propositions modales**, et celles qui n'en ont pas, les **propositions non modales**. Cf. King (1985), p. 28. De plus, il y a les propositions 'exclusives' (*exclusives*), 'redoublées' (*reduplicatives*) et 'exceptées' (*exceptives*) qui sont des propositions catégoriques équivalentes à des propositions hypothétiques, à savoir des types de propositions exponibles. Cf. Occam (1980), p. 81 (De Libera (1981) utilise sans vergogne, p. 14, les mots 'reduplicatives' et 'exceptives' en français). Pour une liste assez complète de la panoplie des propositions, voir Occam (1980), pp. 79 à 86, et De Libera (1981) pp. 14-15.

²⁵⁵Voir Freddoso (1980), p. 2.

court et auparavant il ne courait pas" et "Un homme ne court pas et ensuite il courra"²³⁵⁴.

In his treatment of exponible propositions... we find Ockham engaging in a type of analysis which, as will become clear, is similar to the type of analysis exemplified by Russell's theory of descriptions. Here Ockham deals with propositions containing connotative terms, verbs such as 'begin' and 'cease', or syncategorematic terms like 'except', 'only', and 'insofar as'. In each case he tries to show that such propositions are reducible to conjunctions or disjunctions of the sorts of propositions already treated in earlier chapters²³⁵⁷.

Il nous faut maintenant examiner les positions caractéristiques de Buridan et de Marsile au sujet de la proposition. De son côté, Buridan ne consacre pas une section complète à la question des différents types de propositions, mais à l'encontre de Marsile, il en discute à quelques reprises. Dès le départ, nous devons préciser que le maître de Béthune exprime clairement la prééminence absolue pour l'analyse logique des énoncés composés de termes convention-

²³⁵⁴Au sujet de la notion 'exponible', voir Moody (1953), et De Libera (1981). L'exemple présenté est emprunté à ce dernier, p. 14: "C'est ainsi que '*homo incipit currere*' est exposée par les deux propositions suivantes: '*homo currit et prius non currebat*' et '*homo non currit et postea curret*' qui sont appelées ses 'exposants' (*exponentes*)".

²³⁵⁷Freddoso (1980), pp. 2-3.

nellement signifiants²⁵⁸. Les énoncés se divisent essentiellement en deux catégories distinctes, à savoir les propositions catégoriques et les propositions hypothétiques²⁵⁹. En ce qui concerne le premier type de proposition, Buridan met l'accent sur leur forme parfois trompeuse dans les langages conventionnels²⁶⁰. En effet, bien que la structure mentale de la proposition catégorique ne soit jamais affectée, la configuration des énoncés oraux et écrits est quelquefois modifiée pour des raisons d'ordre conventionnel souvent de nature grammaticale²⁶¹. Par exemple, l'énoncé "Socrate court" n'est pas composé des trois éléments constitutifs de

²⁵⁸ Buridan (1957) signale, p. 180: "Et non intendo hic loqui de significatione vocis naturaliter, quia ex talibus vocibus non formamus propositiones, sed solum intendo loqui de significatione vocis ad placitum. Nec intendo, quantum ad hoc capitulum, loqui de materiali suppositione, quia sic omnis littera, quamvis non imposita ad aliquid significandum, potest supponere...".

²⁵⁹ Buridan (1985) affirme, p. 181: "...there are two types of sentence: categorical and hypothetical". Précisons qu'il parle également, un peu plus loin, d'**énoncés quasi-hypothétiques**, mais il ne s'agit en réalité que des fameuses propositions exponibles ayant la forme des énoncés catégoriques tout en étant de véritables énoncés hypothétiques. "I call such a sentence 'hypothetical or quasi-hypothetical' because some people say that such are complex (and I believe this is true), while others say that they are categorical, although they are very close to hypothetical sentences". Buridan (1985), p. 287.

²⁶⁰ Buridan (1985) pp. 89-90, 127-128, 213, 217.

²⁶¹ Buridan (1985) affirme, p. 90: "...therefore those spoken <impersonal> verbs are significative of the true or the false, because they represent true or false mental <sentences> and yet they are neither sentences nor expressions, for they are not composed of several parts individually significative".

la proposition catégorique -- le sujet, la copule et le prédicat -- en raison de l'intransitivité du verbe 'courir' dans ce contexte. Dans un cas semblable, il demeure néanmoins toujours possible de recouvrer la forme naturelle de ces énoncés par une sorte de recomposition. Ainsi, une fois l'analyse complétée, l'énoncé précédent devient "Socrate est courant"²⁴².

A l'instar de ses confrères logiciens, Buridan distingue les propositions catégoriques relativement à la quantité, à la qualité et au mode. A ce sujet, précisons uniquement deux nouveaux points non abordés jusqu'ici. La quantité d'un énoncé catégorique n'est pas affectée si le terme en position de sujet ne dénote aucune entité réelle²⁴³. En effet, la signification d'un terme semblable constitue, dans la théorie sémantique de Buridan, un apport suffisant pour déterminer la quantité d'un énoncé dans lequel il se trouverait. Par exemple, l'énoncé "Toutes les licornes ont une corne" a une quantité supérieure à la proposition "Quelques hommes sont

²⁴² Buridan (1985) affirme, p. 213: "Sometimes the subject is explicit and the predicate and copula are implicit in the same verb, as "A man runs", "Man exists"... And sometimes the predicate is explicit and the subject and copula are implied together, as "It-happens-that man runs" (*contingit hominem currere*)... Yet sometimes all three (le sujet, la copule et le prédicat) are explicit, as in "A man is white" ". Voir la section [3.1] ci-dessus au sujet de l'analyse de la copule.

²⁴³ Buridan (1985), pp. 86-88 *et circa*.

blancs", bien que contrairement au mot 'homme', le terme 'licorne' soit vide²⁶⁴. Le second point concerne les propositions modales. Buridan consent que toute proposition soit implicitement possible, nécessaire, contingente, ou ait une autre modalité, mais il précise que seules les propositions catégoriques contenant un mode peuvent être considérées comme modales, c'est-à-dire celles dans lesquelles sont inclus un terme modal comme 'possible', 'nécessaire', 'contingent', etc.,²⁶⁵.

...the terms 'possible', 'necessary', 'contingent', 'true', 'false', 'known', and so forth are *modes*. Buridan thus treats 'modal logic' as much wider than the logic of possibility and necessity²⁶⁶.

Buridan classe les propositions hypothétiques en trois catégories distinctes²⁶⁷, à savoir les énoncés conjonctifs, disjonctifs et de conséquence (ou consécutifs)

²⁶⁴King (1985) signale, p. 27: "...the quantity of a sentence is, in general, given by the semantic generality of the subject of the sentence, and not by the items actually denoted...".

²⁶⁵Buridan (1985), pp. 228-229, *et circa*. Ce dernier signale, p. 229: "(I call the terms 'possible', 'necessary', 'contingent', and so on the modes...)".

²⁶⁶King (1985), p. 28.

²⁶⁷Buridan (1985), pp. 184-186, 258-260, 287-291.

(*consequentiae*)²⁴⁸. Il y a peu de choses à ajouter à ce sujet, sinon quelques explications ponctuelles. D'une part, les propositions hypothétiques de conséquence se présentent sous la forme d'un antécédent, d'une particule de conséquence (*illatio*) -- donc, si, etc. -- et du conséquent; la disposition de ces trois constituants de la proposition de conséquence peut évidemment varier²⁴⁹. A cet égard, ces dernières ont donc un statut distinct des propositions hypothétiques disjonctives et conjonctives. D'autre part, bien que semblables aux énoncés moléculaires propres à la logique contemporaine, les propositions hypothétiques s'en distinguent par au moins un aspect précis²⁵⁰. Alors que les composantes propositionnelles d'un énoncé moléculaire constituent par elles-mêmes des énoncés à part entière, les parties phrastiques d'une proposition hypothétique ne sont pas considérées comme des énoncés indépendants. En d'autres termes, elles

²⁴⁸De ce point de vue, il semble que les propositions hypothétiques de conséquence correspondent aux énoncés hypothétiques conditionnels, causals et temporels. A ce sujet, voir Buridan (1985), p. 287: "But since I am dealing with consequences I don't care what they are called; nevertheless, I shall conventionally name them 'hypothetical relatives' (*hypotheticas relativas*)". Voir également King (1985), p. 26.

²⁴⁹Buridan (1985), pp. 182-184.

²⁵⁰Moody (1953) affirme, p. 30: "An initial division was made between atomic ('categorical') and molecular ('hypothetical') propositions". De son côté, King (1985) ajoute, p. 30: "Obviously, hypothetical sentences are similar to the contemporary logician's 'molecular formulae'".

sont indissociables l'une de l'autre²⁷¹. En effet, les composantes propositionnelles d'un énoncé hypothétique de type conséquence ne permettent pas d'établir sa valeur de vérité, car celle-ci n'est pas déterminée exclusivement de manière vérifonctionnelle. En fait, ce type d'énoncés hypothétiques est qualifié plutôt d'acceptable ou d'inacceptable, et non pas de vrai ou de faux²⁷².

En ce qui concerne Marsile, il y a peu de choses à dire. Tout comme pour les différents types de termes discutés précédemment, les diverses formes de propositions ne sont pas commentées par Marsile, ce dernier préférant limiter ses explications aux thèmes correspondant à ses traités, à savoir à la supposition, à l'ampliation, etc. Néanmoins, il est

²⁷¹ Buridan (1985) affirme, p. 182: "Now "antecedent" and "consequent" are said relative to one another and so should be described with reference to each other". King (1985) ajoute, p. 30: "...the parts of hypothetical sentences are not sentences, though parts of well-formed formulae may be formulae...".

²⁷² Buridan (1985) affirme, p. 183: "One sentence is antecedent to another <sentence> which is so related to it that it is impossible howsoever the one signifies to be the case that it is not howsoever the other signifies to be the case, when they are put forth together. Now this description is not literally true, for it assumes that any true sentence is true because howsoever it signifies is the case, and that claim was denied previously... Nevertheless... we allow the description".

bien entendu question de propositions dans ces traités, et il faut en rendre compte²⁷³.

Marsile utilise à plusieurs reprises l'appellation proposition catégorique (*categorica*)²⁷⁴. Ce faisant, il se réfère simplement aux énoncés simples (ou atomiques) composés naturellement d'un sujet, d'une copule et d'un prédicat. Pour ce qui est du langage conventionnel, Marsile distingue les propositions composées de deux termes (*secundi adiacentis*) de celles qui en comprennent trois (*tertio adiacente*)²⁷⁵. Dans le premier cas, il s'agit des propositions existentielles, alors que dans le suivant l'énoncé oral ou écrit a sa forme habituelle, à savoir composé d'un sujet et d'un prédicat reliés par une copule²⁷⁶. Il est également question de propositions premières proprement dites (*in*

²⁷³ Précisons immédiatement que Marsile utilise indifféremment les mots *propositio*, *oratio* et *enuntiatio*. Voir à ce sujet Bos (1983), p. 191.

²⁷⁴ Dans les cinq traités de Marsile qui nous intéressent, il n'est, à proprement parler, aucunement question des propositions hypothétiques. Il en traite cependant abondamment dans son ouvrage, *Consequentiae*, dont Bos (1983) présente un court extrait dans ses notes, pp. 218-219.

²⁷⁵ Voir Marsile (1983), p. 124; Bos (1983), pp. 197-198 et 220.

²⁷⁶ Voir le chapitre 8 ci-dessus en ce qui concerne les énoncés existentiels.

propositione simpliciter prima)²⁷⁷. Une telle proposition implique uniquement que le temps du verbe soit au présent²⁷⁸. Il faut aussi distinguer clairement les propositions catégoriques dont un des extrêmes -- le sujet ou le prédicat -- est complexe des divers types d'énoncés hypothétiques²⁷⁹. Dans le premier cas, il s'agit simplement d'une proposition catégorique dont l'une des deux extrémités est composée, tel que l'énoncé "Seulement cet animal ou cet animal est un homme". Dans l'autre cas, on a plutôt affaire à des propositions catégoriques interreliées par un syncatégorème, telle que "Cet animal est un homme ou cet animal est un homme"²⁸⁰. Il est également traité des propositions assertives (*propositio de inesse*) qui correspondent, dans le contexte où elles apparaissent, à des énoncés assertoriques dont la copule est au temps présent²⁸¹. Précisons enfin que Marsile distingue et discute des quatre types d'énoncés

²⁷⁷Voir Marsile (1983), p. 98. Selon Occam, in *Ordinatio* (I, *Prologus*, q.1; ed. 1967:40) une telle proposition est indépendante des autres. Cf. Bos (1983), pp. 212-213.

²⁷⁸Marsile (1983) signale, p. 100: "Et accipitur pro aliquo pro quo non supponit in oratione simpliciter prima, que est mere de presenti".

²⁷⁹Marsile (1983), p. 56.

²⁸⁰Cette distinction est importante pour la théorie de la supposition de Marsile. Cf. Marsile (1983).

²⁸¹Voir Marsile (1983), p. 142. Bos (1983) traduit, p. 227, l'expression *propositio de inesse* par *assertorical proposition*.

catégoriques relativement à la quantité, à savoir les propositions indéfinies, singulières, particulières et universelles²⁹².

²⁹²Marsile (1983), pp. 65 à 67.

CONCLUSION

Qui méconnaît le passé est condamné à le recommencer.

Hubien

La logique médiévale renaît de ses cendres¹. Décriée injustement durant des siècles, elle recouvre aujourd'hui tout simplement la place qui lui revient dans la longue

¹Hubien (1977) donne, p. 219, un portrait de la logique médiévale telle que perçue par la majorité des penseurs du début du vingtième siècle: "D'aucuns estimaient la logique, d'autres le moyen âge, mais tous seraient convenus que la logique médiévale, parmi les choses humaines, présentait l'un des plus tristes spectacles: pendant des siècles, des adultes qui auraient pu mettre leurs soins à sauver leur âme ou à contribuer au progrès de l'humanité avaient consumé leur vie en de futilles variations sur l'air connu de "Barbara, Celarent, Darii Ferioque" ".

histoire de la philosophie². Sa récente redécouverte a permis, entre autres, de mettre en évidence les principales thèses, de même que les aspects théoriques prédominants de la

²Hubien (1977) passe en revue une série d'allégations proférées par certains penseurs à l'endroit de la philosophie scolastique, et notamment de la logique médiévale. Par exemple, l'illustre penseur allemand Kant et le philosophe français Victor Brochard (1848-1907) soutiennent avec conviction que la logique n'a pas avancé d'un pas depuis Aristote. Cf. Hubien (1977), pp. 219-220. Même le logicien Bertrand Russell rapporte de tels propos: " "Le domaine de la logique formelle", écrivait Lord Russell (*Mathematics and The Metaphysician*) " a été, chacun le sait, découvert par Aristote, et a constitué, avec la théologie, l'étude principale du moyen âge. Mais Aristote ne dépasse jamais le syllogisme, une très petite partie du domaine, et les scolastiques ne dépassèrent jamais Aristote" ". Hubien (1977), pp. 220-221. Hubien poursuit son analyse à ce sujet et se demande, p. 221: "Comment de bons esprits, tels qu'un Padoa ou un Couturat, de grands esprits, tels qu'un Kant ou un Russell, ont-ils pu errer à ce point? La réponse est simple: par ignorance, par pure ignorance. Jusqu'à très récemment, si l'on excepte Charles Sanders Peirce, dont les travaux, restés en grande partie inédits, n'eurent longtemps que peu d'écho, et les pionniers que furent Heinrich Scholz, Jan Łukasiewicz et Jan Salamucha, aucun logicien compétent n'avait lu une ligne des grands logiciens médiévaux". Notons enfin que Moody (1966, repris en 1975) a écrit, avant Hubien (1977), un article sur le même thème.

sémantique de l'Ecole³. Ce large domaine d'investigations stimule certes médiévistes et sémanticiens contemporains en quête de **nouveautés** et de révélations historico-logiques, tout en maintenant et en favorisant le dialogue entre **Anciens** et **Modernes**⁴. Mais le chemin pour atteindre les renseigne-

³Il s'agit bel et bien d'une redécouverte, car les thèses des médiévaux ont été mises de l'avant par les néo-scholastiques avant le récent intérêt des logiciens contemporains. Bien entendu, les premiers apôtres de la scolastique ont insisté davantage sur les aspects métaphysico-théologiques que sur ceux de la logique, mais certains d'entre eux se sont tout de même intéressés à cette dernière discipline. Boehner (1952) écrit, p. xii, au sujet de ces derniers: "Unfortunately there are still neo-scholastic logicians -- though happily their number is decreasing -- who are convinced that their logic is genuinely scholastic...". Enfin, Hubien (1977) se réfère, croyons-nous, surtout aux logiciens néo-scholastiques lorsqu'il affirme, p. 221: "Pourtant, cette logique médiévale, tous (les philosophes du début du siècle) croyaient la connaître, puisque tous prétendaient en juger; par quoi donc croyaient-ils la connaître? La réponse n'est pas douteuse: par les manuels en usage de leur temps. Et l'on touche ici à la racine même de l'erreur: le postulat qui veut que, en l'absence de catastrophe historique telle que celle qui avait pour longtemps englouti la science antique, chaque génération doive hériter des acquêts scientifiques de la génération précédente, de sorte qu'à tout moment un bon manuel rassemble fidèlement l'essentiel des connaissances jamais atteintes sur le sujet dont il traite". Noter que les passages cités en langues étrangères de la conclusion se trouvent traduits à l'appendice 3.

⁴De Libera (1981) signale, p. 16: "La diversité des problèmes abordés par les logiciens médiévaux (terministes ou modistes) témoigne de l'extraordinaire "actualité" de la sémantique médiévale. Ses rencontres avec les modernes théories de la référence, avec la logique du changement, la sémantique des propositions, la logique temporelle, la théorie de la paraphrase ou la réflexion sur les antinomies sémantiques et/ou pragmatiques sont d'ailleurs loin d'épuiser le sujet. Pour être complet, il faudrait encore mentionner certaines convergences avec la logique épistémique...et la logique déontique...".

ments est semé d'embûches. La rareté des éditions critiques, voire des éditions tout court, la lecture fastidieuse des manuscrits et le manque flagrant d'analyses et de commentaires judicieux constituent une partie seulement des difficultés auxquelles est confronté un chercheur contemporain. En dépit de ces entraves réelles, le labeur de ce dernier tend à s'amenuiser au fur et à mesure que se développe la recherche sur cette période, et notamment sur la sémantique médiévale. Ainsi le jour où un portrait relativement complet de la logique scolastique sera révélé n'est pas si loin de nous. Enfin, les quelques pièces déjà dévoilées de ce vaste puzzle nous permettent d'avoir dès à présent une vision de la logique médiévale de loin plus précise que celle de nos proches prédécesseurs.

La présente étude s'inscrit dans les limites de cet important mouvement enclenché déjà depuis quelques décennies pour exhiber les attributs de la sémantique médiévale. D'une manière plus précise, notre recherche s'est bornée à une partie restreinte des théories logiques de Jean Buridan et de Marsile d'Inghen. L'accent a surtout été mis sur le terme et sa propriété essentielle, soit la signification. L'explication de ces thèmes nous a parfois entraîné hors du cadre initial de notre recherche. Il a ainsi été question des principaux précurseurs et instigateurs des thèses et notions toujours en vigueur dans les traités de logique des auteurs à l'étude. Par exemple, Augustin met de l'avant

l'idée de langage mental, Priscien distingue clairement les catégorèmes des syncatégorèmes, et les Al Fârâbî et Avicenne jouent un rôle de premier plan dans l'élaboration de la notion d'imposition. Rappelons également l'immense influence d'Aristote non seulement sur la logique médiévale, mais sur toutes les sphères d'activités intellectuelles au moyen âge. Par ailleurs, il ne peut être passé sous silence l'apport plus immédiat, mais non moins considérable, de Guillaume d'Occam à la plupart des thèmes abordés par les terministes parisiens. Nous avons encore une fois débordé les limites de la recherche pour exposer divers types de propositions. Un tel éclaircissement était rendu inévitable à cause de l'omniprésence de ces dernières dans les théories logiques médiévales. En bref, le cadre relativement restreint de notre objet d'étude a été débordé à plusieurs reprises, mais ces écarts n'avaient comme unique but que de mettre en contexte et clarifier du même coup les positions terministes respectives de Buridan et de Marsile.

Nous avons d'abord examiné l'origine de l'idée de langage mental. Déjà mise de l'avant par Platon, cette idée se concrétise véritablement dans la doctrine d'Occam. Les terministes parisiens récupèrent pour ainsi dire ce langage naturel et l'incorporent à leur théorie. Dans un deuxième temps, nous avons distingué ce discours mental des langages conventionnels oral et écrit. Du même coup, nous avons identifié chacune des propriétés signifiantes des termes

mentaux et conventionnels; les termes conventionnels signifient immédiatement (non ultimement) les concepts et ils signifient ultimement les choses extérieures par l'intermédiaire de la signification de leur concept respectif, alors que les termes mentaux conçoivent quelque chose chez Buridan et ils signifient ultimement quelque chose chez Marsile. Par la suite, nous avons mis en évidence les principaux constituants de la proposition, à savoir le sujet, la copule et le prédicat. Ce long développement fut l'occasion d'examiner plusieurs types de termes qui participent à la proposition et dont certains se comportent différemment selon la position qu'ils occupent dans l'énoncé: termes incomplexes et complexes, les négations niantes et infinies, les signes particuliers et distributifs, les expressions parfaites et imparfaites, etc. Dans ce même chapitre, nous avons enfin consacré un espace aux fameuses notions médiévales que sont les catégorèmes et les syncatégorèmes: les premiers sont les termes signifiants du langage, alors que les seconds ne signifient ultimement rien lorsqu'ils sont pris seuls. La discussion est ensuite revenue au niveau du discours mental, mais l'emphasis a été mise cette fois-ci sur les concepts simples et complexes: ces derniers ne sont constitués en fait que de termes mentaux simples. La distinction entre les termes absolus et appellatifs a également retenu notre attention; ces deux types de termes conventionnels s'opposent. Les termes absolus tien-

nent lieu des choses qu'ils signifient, alors que les termes appellatifs ont plutôt une signification seconde. Nous avons aussi étudié les fameuses notions médiévales d'intention et d'imposition: la première concerne le langage mental tandis que la seconde se rapporte au langage conventionnel. Cette discussion tourne autour du mode d'acquisition et des propriétés fondamentales des différents niveaux de discours. Enfin, nous avons examiné la signification comme propriété fondamentale du terme, de même que les deux grandes divisions de la proposition, à savoir les propositions catégorique et hypothétique. En résumé, l'étude proposée se limite *grasso modo* aux thèmes ci-mentionnés et laisse inévitablement en plan une partie majeure de la sémantique de Buridan et de Marsile. Les principales propriétés des termes, telles que la supposition, l'ampliation, l'appellation, etc., constituent une part fondamentale de la logique médiévale qui va très certainement dans le prolongement normal de notre recherche. Un examen de l'influence de la pensée terministe, notamment de celle du maître de Béthune et de son disciple, sur les milieux intellectuels européens est également une analyse pertinente en continuation avec notre sujet d'étude³³.

³³Au sujet de l'influence de Buridan sur les universités européennes, voir Markovski (1984). Voir Ashworth (1974) et (1982) sur la logique médiévale au quinzième siècle.

Nous nous demandions, dès le départ, à quel point Marsile était redevable à son maître Buridan quant à la partie de la sémantique réservée au terme et à la signification. Au terme de notre étude, nous pouvons répondre à ce questionnement initial d'une manière relativement précise. Dans l'ensemble, il est indéniable que le maître de Béthune exerce une emprise considérable sur la pensée du premier recteur de l'Université de Heidelberg. A quelques exceptions près, ce dernier suit à la lettre les thèses logiques de Buridan. Parmi les divergences rencontrées, signalons celle au sujet de la relation entre les concepts et les choses extérieures⁶. Selon Buridan, les termes mentaux **conçoivent** les choses (*res*), alors que Marsile soutient qu'ils **signifient ultimement** les choses⁷. Par contre, la position de Buridan n'est pas constante puisqu'il est parfois question de concepts qui signifient des choses extérieures; le désaccord s'amenuise ainsi considérablement⁸. De plus, Buridan n'utilise pas l'appellation 'terme absolu', tandis que son élève l'emploie à quelques reprises⁹. Par contre, il semble bien que sans les nommer, le maître de Béthune ait à l'esprit ces termes absolus lorsqu'il parle des termes substantifs

⁶Voir le chapitre 2 ci-dessus.

⁷Buridan (1985), p. 119; Marsile (1983), p. 54.

⁸Voir la note 37 ci-dessus.

⁹Buridan (1985), p. 91; Marsile (1983), pp. 128-134.

nominatifs et des termes qualitatifs abstraits¹⁰. Il arrive également que Buridan ait parfois recours indifféremment aux expressions 'terme appellatif' et 'terme connotatif'; Marsile les distingue nettement¹¹. Ajoutons finalement que dans la mesure où nous avons analysé plusieurs types de termes retrouvés chez Buridan et absents chez Marsile, telles que les expressions complexes parfaites et imparfaites, nous ne pouvons bien sûr parler de comparaison. Par exemple, la distinction buridanienne des catégorèmes purs, des syncatégorèmes purs et des termes mixtes semble être une variante idiosyncrasique¹². Bien que nettement moins complète, l'analyse de Marsile a, nous semble-t-il, l'avantage d'être sur plusieurs points moins obscure que celle de son maître. En bref, les positions de Buridan et Marsile relativement aux questions abordées dans la présente étude sont au total très analogues.

It should be noted that... there is a general agreement between Marsilius and his master Buridan, and further, that Buridan's theory is much more detailed and refined than Marsilius'¹³.

¹⁰Voir la conclusion du chapitre 5 ci-dessus.

¹¹Voir les notes 164 et 182 ci-dessus.

¹²Voir le chapitre 3, à la section [3.2] ci-dessus.

¹³Bos (1983), p. 254.

APPENDICE 1

TRADUCTION DES PASSAGES CITES DANS L'INTRODUCTION¹

- 2 Puisque la logique est une science du langage...
- 4 ...elle (la logique) présuppose l'existence de signes signifiants comme objets...
Mais il est présumé dans cette théorie (*proprietates terminorum*) qu'un mot ou expression qui peut servir de terme doit avoir une *significatio* dans le sens de transmettre ou présenter... une forme.
- 5 Les premières productions connues pleinement développées des logiciens "modernistes" ou "terministes" sont les traités de logique de Guillaume de Sherwood (mort 1266/72), Pierre d'Espagne (mort 1277) et Lambert d'Auxerre (fl. 1250), écrits évidemment à Paris vers le milieu du treizième siècle.
- 6 Comme son nom l'indique, la théorie des *proprietates terminorum* est destinée à fournir un compte rendu des différents rôles que les mots ou expressions peuvent avoir lorsqu'ils apparaissent comme termes dans des propositions.
- 7 Le coeur <de la logique terministe> et son point de départ étaient une étude des "propriétés des termes", et cette étude était construite autour de concepts appartenant plus spécifiquement à la sémantique qu'à la logique formelle comme telle.
- 8 Les propriétés de signification, supposition, ampliation et connotation appartiennent à des morceaux de langage *en relation avec la réalité extra-mentale*, et ceci signifie qu'aucun logicien terministe ne pourrait être ontologiquement neutre... Mais afin de fournir une analyse des propriétés des termes, une ontologie devait être *postulée*

¹Les nombres apparaissant dans la marge de gauche de cet appendice correspondent au numéro des notes de l'introduction.

par tout logicien, puisqu'une explication de la relation du langage au monde exige certaines notions des sortes de choses qui constituent le monde.

- 10 Populaire comme médiateur des disputes politiques et juridictionnelles, il (Buridan) a gagné également la faveur constante des autorités ecclésiastiques et a reçu au moins trois bénéfices séparés.
- 11 ...il (Buridan) a signé un statut à la Faculté des arts qui censurait la pratique de certains Maîtres interprétant les textes dans un sens littéral plutôt qu'en accord avec les intentions des auteurs, avertissant que la pratique avait donné lieu à des "erreurs intolérables non seulement en philosophie mais concernant les Saintes Ecritures".
- 13 Durant sa vie, il (Buridan) était tenu en haute estime par ses collègues, ses étudiants et ses supérieurs ecclésiastiques, et pendant près de deux siècles après sa mort, ses enseignements en philosophie naturelle et en logique étaient des plus influents dans les universités d'Europe du nord et de l'est.
- 15 Jean Buridan était un homme remarquable et courageux. Remarquablement consistant. ...ce qu'il dit sur un sujet est habituellement consistant avec ce qu'il dit sur tout autre sujet connexe.
- 16 Comme plusieurs scolastiques, Buridan a écrit beaucoup, et ses travaux couvrent la plupart des domaines d'intérêt philosophique, excepté la théologie qui lui était officiellement interdite en tant que maître ès arts.
- 22 Par contre, (Marsile) est vraisemblablement en contact personnel avec Jean Buridan dont il a tellement reçu comme logicien et physicien: il le désigne à l'occasion <par l'expression> *mon maître*, et cela avec emphase (*passionatus*). Buridan était peut-être le professeur de Marsile uniquement à travers ses écrits, et non pas personnellement.

APPENDICE 2

TRADUCTION DES PASSAGES CITES

DANS LES CHAPITRES 1 A 8¹

- 9 Selon le *Théétète* 189 e 4 et le *Sophiste* 263 e 3, *dianoia* est un *logos*, dans le sens large de discours, et *dianoesthai*, le processus de penser, est un dialogue (*dialegesthai*) de l'esprit avec lui-même, sans mots oraux. L'esprit se parle, pour ainsi dire, à lui-même, demande des questions et y répond, dit oui ou non, jusqu'à ce qu'il prenne finalement une décision et juge que quelque chose est le cas... Mais, pour autant que nous sachions, Platon a été le premier écrivain qui s'est adonné à cette 'lingualisation' (*lingualization*) des phénomènes mentaux en relation avec les problèmes des actes et des attitudes de tenir quelque chose pour vrai. De cette manière, il a introduit un autre thème qui a été prédestiné à un long avenir, le thème de ce qui peut être nommé le discours mental (*oratio mentalis*).
- 11 ...on devrait remarquer qu'Aristote se sentait apparemment moins enclin que Platon à 'lingualiser' (*lingualize*) la pensée... dans l'ensemble, il préfère une terminologie sans métaphore en provenance du domaine du langage oral, la terminologie du *symploke noëmatōn* (l'entrelacement de la pensée). Le terme le plus général de ce vocabulaire spécial est *ta en tēi psychēi pathēmata*, "les affections de l'âme".
- 16 Comme Boèce le signale dans son Commentaire du premier livre du *De Interpretatione*, le discours est de trois types -- l'écrit, l'oral, et le conceptuel (ce dernier existant seulement dans l'esprit). De la même manière il y a trois sortes de termes -- écrit, oral et conceptuel... Ainsi ces termes conceptuels et les propositions construites à partir d'eux sont les mots mentaux qui, selon saint Augustin au chapitre 15 de son *De Trinitate*, n'appartiennent à aucun langage. Ils résident dans

¹Les nombres apparaissant dans la marge de gauche de cet appendice correspondent au numéro des notes du corps du mémoire.

l'intellect seul et sont incapables d'être prononcés à haute voix, bien que les mots oraux qui leur sont subordonnés comme signes soient prononcés à voix haute.

- 20 Il y a trois niveaux distincts de langage: *Écrit*, *Oral* et *Mental*. Chacun d'eux est un langage complètement développé de son propre chef, avec un vocabulaire, une syntaxe, des règles de formation, etc.
- 21 Buridan suit Occam en distinguant les termes écrits, oraux et mentaux, mais il restreint le mot *significare* aux termes écrits et oraux. Les termes écrits sont des signes conventionnels des termes oraux et les termes oraux sont des signes conventionnels des termes mentaux. Les termes mentaux, cependant, ne signifient pas, pas même d'une manière naturelle, mais ils sont des concepts dans l'esprit au moyen desquels nous concevons des choses ou concevons des choses d'une certaine manière. Buridan aussi ne tend pas à parler des concepts comme 'signifiant' mais plutôt comme 'concevant' leurs objets... Néanmoins, contrairement à Nuchelmans... Buridan discute parfois des concepts comme signifiant... Le langage mental est de la plus grande importance pour la logique de Buridan... Le mental est un langage naturel rigoureusement clair (*perspicuous*). L'affirmation fondamentale, commune à Buridan et à plusieurs autres logiciens du quatorzième siècle, est que le *Mental est un langage canonique*, un langage idéal et logiquement parfait.
- 24 Mais si vous vouliez demander quelque chose au sujet des mots oraux qui sont des noms et des verbes par convention, qu'ils soient ainsi par la mienne ou la vôtre, <je dis> que quelques noms et verbes signifient de la même manière la même chose pour une vaste communauté donnée: les termes oraux latins pour tous les Latins, et les termes oraux français pour tous les Français. Ce n'est pas en mon pouvoir ni au vôtre de donner ou de changer cette signification commune à ces termes.
- 26 La plupart des logiciens soutiennent qu'il y a trois sortes de termes: écrit, oral et mental (ou conceptuel). Les concepts ou les termes mentaux sont les plus fondamentaux; ils signifient 'naturellement'. Les termes oraux signifient seulement par dérivation, par une corrélation conventionnelle (*ad placitum*) avec les concepts; les termes écrits sont reliés aux termes oraux de la même manière.
- 27 Pierre d'Ailly est le seul auteur que je connaisse qui a soutenu que le langage écrit n'est pas inférieur au langage oral. Il dit cela explicitement uniquement pour les énoncés, mais il semble avoir soutenu la même chose également pour les termes. "C'est pourquoi l'énoncé oral

et l'énoncé écrit sont (dit Pierre) subordonnés à l'énoncé mental. Mais il n'est pas nécessaire que l'énoncé oral et que l'énoncé écrit soient subordonnés entre eux, comme plusieurs le disent".

- 28 D'après l'autorité de Boèce, plusieurs auteurs ont soutenu que ces corrélations conventionnelles sont des relations de signification. C'est pourquoi, les termes écrits signifient directement ou immédiatement les termes oraux, qui à leur tour signifient directement les concepts.
- 29 Certains logiciens ont donc rejeté l'idée que les corrélations conventionnelles parmi les trois sortes de termes étaient des relations de signification; Occam, par exemple, les nommait 'relation de subordination'.
- 30 Car un terme signifie toujours le même nombre de choses lorsqu'il est subordonné au même concept de l'esprit, et il représente par conséquent le même nombre de choses à l'intellect. Ainsi il signifie le même nombre de choses.
- 31 Je (Occam) dis que les mots oraux sont des signes subordonnés aux concepts ou aux intentions de l'âme... Voilà tout ce qu'Aristote veut dire lorsqu'il affirme que les mots oraux sont des signes des impressions de l'âme. Boèce veut dire la même chose lorsqu'il affirme que les mots oraux signifient des concepts.
- 35 ...les mots catégorématiques aptes à supposer signifient quelque chose par des concepts interposés...
- 36 Et la *première conclusion* est que les lettres écrites signifient des sons parlés ou susceptibles de l'être. Elles ne signifient pas les choses hors de l'esprit, tels que les ânes ou les pierres, sauf par l'intermédiaire de la signification des sons...
...les mots parlés signifiants signifient des passions ou des concepts de l'esprit. Ils ne signifient pas autre chose, excepté par l'intermédiaire de la signification des concepts.
- 37 La *troisième conclusion*: quelque chose est conçu par chaque concept, ou peut-être pas une seule chose, mais plusieurs choses en même temps.
Et c'est pourquoi *il faut conclure en septième lieu* que tout concept complexe qui est sujet ou prédicat dans une proposition mentale ne suppose pas pour tout ce qu'il signifie (lui-même)...
...les concepts de l'esprit signifient ces choses avec lesquelles ils ont une ressemblance naturelle.

- 38 ...ainsi nous appelons, dans ce contexte, ces choses conçues par ces concepts les signifiés ultimes et nous appelons ces concepts les signifiés immédiats...
- 39 Ils (les logiciens nominalistes) étaient peu préoccupés par la nature du concept.
- 44 ...le signifié non ultime d'un terme est dit être le terme lui-même, son semblable ou son équivalent...
- 48 Mais le signifié ultime est la chose extérieure, comme un animal rationnel et mortel, car il signifie ultimement la chose extérieure.
- 49 Je dis que les mots oraux sont des signes subordonnés aux concepts ou aux intentions de l'âme non pas parce que dans le sens strict de 'signifier' ils signifient toujours les concepts de l'âme principalement et correctement. La question est plutôt que les mots oraux sont utilisés pour signifier les choses réelles qui sont signifiées par des concepts de l'esprit, de sorte qu'un concept signifie principalement et naturellement quelque chose et un mot oral signifie secondement la même chose.
- 50 Et donc, pour résumer: le signifié ultime d'un terme est la chose extérieure qu'un tel terme signifie par son imposition s'il s'agit (d'un terme) oral ou écrit, et c'est sa ressemblance naturelle s'il s'agit d'un terme mental. Ce qui est appelé le signifié non ultime, c'est le terme lui-même ou son équivalent.
- 54 Pour avoir une théorie de la forme logique, nous devons distinguer les constantes logiques des constantes non logiques; ceci est approximativement la distinction entre les termes *syncatégorématiques* et *catégorématiques*. Manquant d'un symbolisme adéquat, les scolastiques ont échoué dans leur tentative d'exprimer correctement la distinction entre les constantes et les variables du discours logique. Néanmoins, la nette distinction entre les termes catégorématiques et syncatégorématiques peut bien être considérée comme un substitut à la distinction moderne. Les textes médiévaux nous convainquent que cette position peut être maintenue.
- 58 Et pour voir ceci (quel mot peut supposer ou non), nous mettrons de l'avant des divisions de mots oraux signifiant par convention, puisque nous ne nous intéressons pas aux autres.
- 60 La première partie contient deux points... Le second <point> divise les termes oraux signifiants en complexes et incomplexes, et il est également parfaitement clair...

- 61 Je dis donc qu'une proposition catégorique doit avoir un sujet, un prédicat et une copule.
- 63 Donc les verbes oraux <impersonnels> sont significativement vrais ou faux, car ils représentent des <propositions> mentales vraies ou fausses. Mais pourtant ils (les verbes impersonnels oraux) ne sont ni des propositions ni des expressions, car ils ne sont pas composés de plusieurs parties individuellement signifiantes.
- 65 ...d'autres mots oraux incomplexes occupent, pris par eux-mêmes, la position de sujet et de prédicat, comme 'homme'...
- 67 ...d'autres sont incapables d'être le prédicat ou le sujet, tels que 'n'importe quel', 'tout', 'personne', 'rien', 'aucun', 'blanc' (*albus*), 'noir' (*niger*).
...d'autres ne peuvent être ni prédicat ni sujet, tels que 'non', 'donc', 'comme', 'par hasard'; d'autres peuvent être <en position de> prédicat sans être sujet, comme 'n'importe quel', 'tout', 'personne', 'rien', 'aucun', 'blanc', 'noir'.
- 68 Les grammairiens, ne permettant pas aux adjectifs de supposer à moins qu'ils soient utilisés substantivement au genre neutre, ne nous permettent même pas de dire "Un rond est une armée". Donc je dis que parce que <la proposition> "Une armée est ronde" est vraie seulement si l'armée est une armée ronde, et non parce qu'elle est quelque chose de rond ou des choses rondes, elle devrait être convertie en fournissant dans le prédicat de la <proposition> à être convertie le <terme> substantif 'armée', et alors la conversion est évidente: "<Une armée est ronde>; donc, une armée ronde est une armée".
- 74 Les signes universels affirmatifs sont nombreux et variés; certains sont substantiels, d'autres appartiennent à la catégorie Accident. Certains <signes distributifs affirmatifs> substantiels distribuent une partie du sujet... Les signes universels appartenant aux catégories accidentelles sont...
- 78 Deux autres 'quantités' sont habituellement mentionnées, à savoir la *singulière* et l'*indéfinie*. Les propositions singulières, telle que "Socrate est mortel", sont un type authentiquement distinct... <les propositions> indéfinies, telle que "(Des) hommes sont mortels", semblent être simplement <des propositions> universelles ou particulières dans lesquelles la quantité n'est pas précisée.
La proposition *indéfinie*: une proposition qui est équivo-

que parce qu'aucune indication n'est donnée quant à savoir si elle est universelle ou particulière.

- 79 ...un signe particulier trouvé dans un énoncé, qu'il soit pris avec le sujet ou avec le prédicat, est... gouverné par la règle selon laquelle toutes < les propositions > indéfinies et particulières sont formellement équivalentes puisqu'absolument rien du tout n'est changé dans celles-ci par l'addition ou la soustraction du signe. C'est pourquoi il ne devrait pas être considéré comme < faisant > partie du sujet ou du prédicat, ni comme quelques conditions de l'énoncé, à moins que son addition soit telle qu'elle n'ait aucune action.
- 80 ...le signe particulier pris avec le prédicat n'est pas une partie du prédicat, car ces < énoncés > sont formellement équivalents: "B est A" et "B est quelque A"... C'est pourquoi il me semble qu'un tel mot (signe particulier), qu'il soit pris avec le sujet ou le prédicat, ne devrait pas être appelé une partie du sujet ou une partie du prédicat, ou s'il est pris comme partie du sujet, il devrait ainsi être pris comme partie du prédicat, mais uniquement une partie qui lui est ajoutée qui n'a aucun effet, car, si on le soustrait, rien n'est changé dans < les cas > ci-dessus.
- 81 Mais d'une autre manière, le signe particulier est pris dans un énoncé comme un signe capable de déterminer un < énoncé > indéfini, en ceci que le signe universel indique que le prédicat est vérifié du sujet pour tout ce pour quoi il suppose, et que le signe particulier indique qu'il < le prédicat > est vérifié de quelques-unes < des choses > et non pas de toutes, ou du moins que l'énoncé est vrai pour certaines < choses > et non pour toutes, ou qu'il est connu de certaines < choses > et non pas connu de toutes. L'énoncé indéfini est relié à ceci indifféremment, et avec le signe particulier ainsi pris, les lecteurs peuvent correctement donner la différence entre les énoncés particulier et indéfini, et aussi comprendre plus souvent l'universel et non le particulier par l'indéfini.
- 83 ...et de cette manière la signe universel et le signe particulier ne tombent pas sous le sujet, mais ils indiquent la quantité d'une proposition vraie, lorsqu'ils sont pris avec le sujet.
- 89 D'autres < sont construites > de plusieurs termes substantifs liés par quelque conjonction, tel "Un homme et un cheval" ou "Un cheval ou un âne".
- 103...à ce sujet, il faut d'abord savoir qu'ici le sens collectif n'a pas sa place, puisque les noms 'collectif' et 'disjonctif' sont d'une certaine manière incompatibles.

- 108 La supposition est l'acception d'un terme dans une proposition pour une, ou des choses, au sujet de laquelle ou desquelles, le terme est vérifié par la copule de la proposition.
- 109 La **copule**: dans la logique traditionnelle, le terme qui relie le sujet et le prédicat dans une proposition catégorique. C'est toujours une forme du verbe "être".
- 111 Comme il est habituel dans la logique médiévale, Marsile analyse *un homme court* en *un homme est courant*. Il est clair que dans *un homme est courant*, les termes *homme* et *courant* ont une supposition.
- 112 Comme dans la proposition *un homme court*, le terme *homme* suppose pour chaque homme qui existe, parce qu'au sujet de chacun d'eux il est vérifié par la copule. Car peu importe l'homme qui existe et qui est désigné, il est vrai de dire: *ceci est un homme*. De plus, le terme *courant* suppose pour toute personne courant, car peu importe le coureur désigné, il est vrai de dire: *ceci est courant*.
- 115 ...nous avons l'intention de montrer qu'une analyse attentive de tels termes est un signe sûr d'une conscience plus profonde du formalisme de la logique. La raison pour ceci est que le terme 'syncatégorème' se réfère à certains termes qui sont nécessaires au discours logique et sans lesquels la logique ne pourrait pas débiter.
- 117 Peut-être que le thème le plus persistant des comptes rendus généraux sur la nature des syncatégorèmes est qu'ils sont des mots dont la signification est incomplète dans un sens particulier, différent du sens particulier dans lequel, comme l'a indiqué Aristote, la signification des verbes (catégorématiques) est incomplète. Il n'y a aucun doute que les dialecticiens sont les Péripatéticiens;... Que les dialecticiens ne peuvent pas être les Stoïciens est évident... C'est de ce passage dans la grammaire de Priscien que les termes techniques *syncatégorème* et *cosignifiant*, qui apparaissent souvent dans les écrits médiévaux, tirent leur origine...
- 118 Donc, il y a deux parties du discours selon les dialecticiens, à savoir le nom et le verbe, puisque celles-ci seules forment, par leur union, un discours complet; et les autres parties, ils les appellent 'les syncatégorèmes', c'est-à-dire les termes cosignifiants.
- 124 ...les termes syncatégorématiques ne sont pas inclus parmi les termes de base de notre langage objet. Ils sont plutôt ajoutés aux termes du langage objet. Néanmoins, ils sont d'une telle importance que, sans eux, le discours serait impossible. C'est pourquoi, ils sont de réels

termes logiques et, bien que nous puissions nous passer de certains d'entre eux même en logique, la plupart d'entre eux sont essentiels.

- 134 En plus de tels syncatégorèmes typiques, il y a aussi les termes d' 'exceptions' (*exceptives*) (tels que 'mais' ou 'excepté'); les termes 'limitatifs' (*delimitives*) ('seulement', 'au plus', 'au moins'); et plusieurs autres, faisant dire à Buridan, dans le premier traité de la *Summulae de dialectica*, que les syncatégorèmes "sont virtuellement la source de toutes les confusions qui tourmentent la logique".
- 136 De même certains mots incomplexes oraux correspondent à des concepts complexes et certains autres correspondent à des concepts incomplexes.
- 138 Les concepts simples ou incomplexes correspondent à des termes substantifs indéfinissables.
- 142 ...si certains termes mentaux sont littéralement composés d'autres <termes mentaux>, nous imposons alors une hiérarchie parmi les termes mentaux: les termes primitifs, qui sont les concepts incomplexes dans le Mental, sont nommés absolus; d'autres sont produits par une composition logique avec des syncatégorèmes. Buridan indique qu'il doit y avoir de tels concepts simples: "Si quelqu'un disait que les concepts complexes existent, alors ils sont composés de <concepts> simples, car il ne peut y avoir aucune régression à l'infini dans la résolution des concepts".
- 144 ...et ceux (mots oraux incomplexes) qui correspondent à des concepts complexes peuvent et doivent être analysés quant à la définition nominale par des expressions qui leur sont significativement équivalentes; d'autre part, ceux (mots oraux incomplexes) qui correspondent à des concepts incomplexes n'ont pas de définition précise expliquant *per se* la définition nominale.
- 147 Une définition nominale est une phrase exprimant ce qu'un nom signifie, de quelle manière et comment, de telle sorte que la définition et ce qui est défini peuvent être convertis. Et ceci est vrai des termes qui ne supposent pour rien, comme *chimère* et *vide* qui sont adéquatement définis par une définition nominale. Ceci conduit à la règle suivante: une définition nominale signifie exactement la même chose que ce qui est défini par elle, et correspond aussi au même concept de l'âme que ce qui correspond à ce qui est défini.
- 150 ...et les copules 'est' et 'n'est pas' signifient diverses manières de combiner des termes mentaux en formant des

propositions mentales, et ces manières de combiner forment des concepts complexes se rapportant à la seconde opération de l'intellect en tant qu'elle s'ajoute à la première.

154 Car, bien qu'ils soient des concepts servant à combiner (*complexivi*) plusieurs propositions, mots ou termes, je crois que les concepts d'où sont tirés les mots syncatégorématiques 'et', 'ou' et 'si' ne sont néanmoins pas complexes mais simples.

155 Ceci est tout à fait légitime si nous pensons à la signification comme tout ce qu'un terme amène à l'esprit -- peut-être le sens original de la 'signification'.

156 Buridan suggère que nous pouvons distinguer les termes qui correspondent à un concept simple, qu'il nomme termes *absolus*, de ceux qui ne correspondent pas à un concept simple, par la théorie de la définition.

157...maintenant nous considérerons une autre distinction parmi les noms, une distinction faite fréquemment par les scolastiques. C'est celle entre les noms purement absolus et les noms connotatifs. Les noms purement absolus sont ceux qui ne signifient pas quelque chose premièrement, et une autre chose (ou la même chose) secondement. Tout ce qui est signifié par un nom absolu est plutôt signifié premièrement. Le nom 'animal' en fournit un exemple. Ce nom signifie du bétail, des ânes, des hommes et autres animaux; il ne signifie pas une chose premièrement et une autre chose secondement de telle manière qu'il soit nécessaire pour un item d'être signifié au cas nominatif et pour un autre à un des cas obliques; la définition nominale de tel terme n'a pas besoin non plus d'exhiber des particules ou des noms à des cas différents.

159 D'autre part, l'appellation diffère de la supposition, car il y a des termes qui supposent et qui n'appellent pas, comme les termes nominatifs de la catégorie de la substance, tels que 'animal', 'plante' et 'or'. Il y a des termes qui appellent et qui ne supposent pas, comme 'chimère', 'vide'...

Et il en est encore une fois ainsi de plusieurs termes abstraits de la catégorie de la qualité, comme 'blancheur', 'chaleur', 'humanité'.

160 Certains termes sont donc appellatifs et d'autres ne le sont pas. En effet, les termes substantifs nominatifs, ou les termes ne connotant absolument rien au-delà de ce pour quoi ils supposent, ne sont pas, à proprement parler, appellatifs. Mais tout terme connotant autre chose que ce pour quoi il suppose, nous l'appelons 'appellatif', et il

appelle ce qu'il connote comme adjacent à ce pour quoi il suppose, comme 'blanc' appelle la blancheur.

162 Mais il ne revient pas à tout mot de cette sorte (mot signifiant) de supposer, car tout terme de cette sorte, et seulement un tel terme, est destiné à supposer qui peut être affirmé à juste titre du pronom 'ceci' ou du pronom 'ceux-ci' désignant effectivement quelque chose. Ainsi le terme 'chimère' ne peut pas supposer, car peu importe ce qui est signifié, il est faux de dire 'Ceci est une chimère'.

163 Un nom connotatif... est celui qui signifie une chose premièrement et une autre chose secondement... Le terme 'blanc' fournit un exemple.

166 ...certains termes sont absolus, comme les termes de la catégorie de la *substance* et ceux provenant directement de cette catégorie, comme les termes 'Gérard', 'Jean', 'homme', 'animal', etc... D'autres sont des termes connotatifs, comme les termes 's'asseoir', 'blanc', 'coloré', etc.

167 On doit noter que Marsile ne mentionne pas les termes 'blancheur'... 'couleur'... etc., à savoir les termes qui dénotent une qualité. (Ceci est ce qu'Occam, parmi d'autres, fait dans sa *Summa logicae*...)... Marsile peut inclure ces termes dans sa liste... Si c'est le cas, Marsile est en accord avec Buridan à ce sujet...

168 Ils (le genre et l'espèce) diffèrent en tant que le genre comprend les espèces (ou les sous-espèces), et les espèces ne comprennent pas les genres mais <elles y> sont comprises, car le genre est plus étendu que l'espèce... Les genres sont prédiqués d'une manière signifiante de leurs espèces subordonnées, mais les espèces ne sont jamais prédiquées des genres...

169 ...un terme discret est un terme tenant lieu d'une seule chose et qui ne peut tenir lieu de plusieurs choses sur la base de son mode de signification.

170 La supposition discrète est l'acception d'un terme discret dans une proposition pour une chose seulement... comme dans la proposition *Socrate est courant*, le terme *Socrate* suppose *discrètement*. Un terme discret peut être, selon Marsile, un nom propre ou une expression telle que 'cet homme' (référant à un individu): dans le dernier cas un terme commun est combiné avec un pronom démonstratif, en considérant que son référent est limité seulement à un. La supposition discrète personnelle est l'acception d'un terme discret pour son signifié ultime ou ses signifiés ultimes...

La première règle est qu'un terme discret, peu importe la proposition dans laquelle il se trouve, tenant lieu de son signifié ultime, a une supposition discrète, s'il suppose, comme < dans les propositions > "Cet homme court"... ou "Ces ânes ne courent pas".

173 Et un terme est dit tenir lieu communément lorsqu'il suppose comme tel indifféremment pour plusieurs choses .

175 ...certains termes supposent sans appeler, et certains termes appellent sans supposer. Un exemple du premier cas: *homme*, *animal*, et aussi les termes abstraits. Il est connu que ces termes supposent pour leurs signifiés.

176 Les termes abstraits: ...des termes comme *blancheur*, *chaleur*, *humanité* sont signifiés...

177 Je veux dire alors que quelquefois les noms abstraits et concrets sont synonymes, et je crois que c'est également le point de vue d'Aristote. Il serait d'accord que pour chacun des cas suivants, nous ayons des expressions synonymes: 'Dieu'--'Divinité', 'homme'--'humanité', et 'animal'--'animalité'...

178 Pour la présente discussion, je ne parlerai pas de ces termes que je nomme absolus pour le moment, qu'ils le soient ou non.

180 Il est évident que ces termes (*sedens*, *album*, *coloratum*) sont connotatifs, car si je m'assieds, il est bien connu que le terme 's'asseyant' me signifie, cependant pas absolument, mais il connote l'acte de m'asseoir.

181 ...si j'avais dit *un mur est blanc*, le terme *blanc* signifie un mur, non pas absolument, mais en tant que le mur a une blancheur. D'où, s'il n'a pas une blancheur, il ne sera pas dit *blanc*. C'est pourquoi *blanc* appelle ou connote une blancheur; d'une manière semblable sont les autres termes non absolus qui généralement connotent quelque chose ou quelque qualité au-delà de ce pour quoi ils supposent.

184 Le terme appelle la chose qu'il connote.

198 Quant au sujet de la logique, comme on sait, ce sont les intentions comprises en second lieu qui sont appliquées aux intentions comprises en premier lieu.

200 Ainsi *ma'qul*, *ma'na*, ou *intentio* est ce qui est immédiatement devant l'esprit, que l'objet de l'intention soit à l'extérieur de l'esprit (dans ce cas l'intention est une intention *première*) ou qu'il soit lui-même une intention (dans ce cas l'intention est une intention *seconde*).

- 204 Dans les termes de cette distinction, les *Catégories* d'Aristote étaient vues comme une discussion de mots de première imposition, pendant que le sujet du *De interpretatione* impliquait des mots de seconde imposition, tels que 'nom', 'verbe', 'proposition', et ainsi de suite.
- 208 *Intention de l'âme ou concept de l'esprit*: les deux termes sont apparemment utilisés comme synonymes. *Intention* était traditionnellement utilisé pour une conception de l'esprit... Je ne connais aucun compte rendu de ceci et de notions adjacentes dans les ouvrages de Marsile.
- 209 Le premier groupe (les termes oraux et écrits, c'est-à-dire les termes qui sont formés par convention) est formé par *imposition* par l'utilisateur du langage, et il signifie alors la chose extérieure.
- 210 De plus, comme Porphyre avait distingué entre les mots de première et de seconde imposition, de même Avicenne distinguait entre les signes naturels de première et de seconde compréhension (*understanding*) en disant que les derniers étaient des notions abstraites, telles que celles de *genre* et d'*espèce*, que les hommes appliquaient aux premiers. La logique, soutenait-il, ne s'intéressait qu'à *ma'ani* (à savoir les intentions) de la seconde compréhension, comme ceux-ci <ces signes naturels de la seconde compréhension> étaient utilisés dans le raisonnement du connu vers l'inconnu.
- 211 Il semble donc que la *supposition* soit la notion fondamentale pour Occam, et que la *signification*, comme il la comprenait, pouvait être définie par la référence à la supposition normale ou primaire d'un terme. De plus, dans son compte rendu de la vérité, il ne laisse planer aucun doute sur le fait qu'il prenne la notion de supposition comme fondement.
- 213 [Les verbes] oraux pris séparément sont des noms et signifient quelque chose. Car celui qui parle [d'eux] établit une compréhension et celui qui [les] entend est en attente.
- 220 Le principe directeur de la philosophie de Jean Buridan et le principe qui exprime son esprit de la manière la plus directe est que *l'être est antérieur à toutes constructions rationnelles*. Pour la doctrine de la signification, cela veut dire que seulement ce qui est peut être signifié, que les objets de la signification sont déterminés par une reconnaissance pré-linguistique de ce qu'il y a, non au moyen de la parole.
- 221 Selon l'ontologie de Buridan... il y a seulement une sorte de signifié, l'individuel. Ainsi il y a seulement une

relation signifiante qui tient entre le langage et ses signifiés, celle d'un terme catégorématique tenant lieu ou nommant un ou plusieurs substances ou accidents individuels.

223...juste comme il y a seulement une sorte de signifié, l'individu, il y a alors seulement une relation signifiante qui tient entre le langage et ses signifiés, celle d'un terme catégorématique tenant lieu ou nommant un ou plusieurs accidents ou substances individuels. Et dire qu'un terme est signifiant revient à dire en dernière analyse qu'il peut être utilisé pour référer à de tels individus.

225Que Buridan admette sans sourciller la proposition "Il y a quelque chose qui est signifié, et il n'existe pas" n'est qu'un exemple du fait qu'il s'intéresse peu à l'engagement existentiel.

227On ne peut trop accentuer le fait que Buridan reconnaisse seulement ~~une~~ sorte de signification extra-mentale -- la désignation par un terme des choses conçues par un concept simple. En particulier, il n'y a aucune sorte spéciale de signification associée à des propositions <qui serait> opposée aux termes. Son insistance sur ce point est la base de ses avertissements répétés au sujet de l'utilisation impropre de la notion traditionnelle de vérité.

228...on doit noter que le langage ou le pouvoir de parler nous a été finalement accordé afin de signifier aux autres des concepts, et le sens de l'ouïe nous a été finalement accordé afin que les concepts des locuteurs nous fussent signifiés. Ainsi Aristote a dit à la fin du livre *De anima*: "...l'ouïe, c'est pour lui (à l'animal) permettre de recevoir quelque communication, et la langue, enfin, pour qu'il puisse communiquer avec les autres". (Traduction de Tricot (1965), p. 219) Par le mot 'langue', Aristote voulait dire ici le pouvoir de parler, peu importe ce que c'était.

229Les catégorèmes sont les noms (substantifs et adjectivés), les pronoms personnels et démonstratifs, et les verbes (les verbes auxiliaires exclus); les syncatégorèmes sont tous les autres -- par ex., les conjonctions, les adverbes, et les prépositions.

230Le langage était pris non seulement comme un instrument de la *pensée*, de l'expression et de la communication, mais <il était> également par lui-même une source importante d'information quant à la nature de la réalité.

- 234...la signification est l'acception d'un terme autant pour son signifié formel que pour son signifié matériel.
- 239Le complexe signifiant ne remonte pas à Grégoire. Il est trouvé exactement dans la même forme chez Abelard, *Logica 'Ingredientibus'*... et il peut être retracé jusqu'à Augustin. Grégoire lui-même était le général de l'ordre des augustiniens et il cite Augustin aussi souvent qu'Aristote.
- 243Certains logiciens traditionnels ont essayé d'assimiler les propositions singulières aux <propositions> particulières, d'autres de les assimiler aux <propositions> universelles, mais ces essais n'ont pas été impressionnants, et c'est un des rares mérites du logicien de la Renaissance Pierre Ramus de les avoir lui-même et ses disciples traitées d'une manière consistante comme un type <de propositions> indépendantes.
- 244Quant à la quantification, la division était en propositions singulières, indéfinies (ou particulières), et universelles.
Deux autres 'quantités' sont habituellement mentionnées, à savoir la 'singulière' et l' 'indéfinie'. Les propositions singulières, telle que "Socrate est mortel", sont véritablement un type distinct... <les propositions> indéfinies, telle que "(Des) hommes sont mortels", semblent simplement être des <propositions> universelles ou particulières dans lesquelles la quantité n'est pas précisée.
- 247Une proposition catégorique a un sujet, un prédicat, et une copule, et il n'est pas inclus plus d'une telle proposition.
- 253La proposition hypothétique est celle qui est composée de plus d'une proposition catégorique. Selon la vision habituelle, les <propositions> hypothétiques sont divisées en cinq espèces: <les propositions> conjonctive, disjonctive, conditionnelle, causale et temporelle.
- 257Dans son traitement des propositions exponibles... nous trouvons Occam engagé dans un type d'analyse qui est, comme il deviendra clair, semblable au type d'analyse exemplifié par la théorie des descriptions de Russell. Ici Occam s'intéresse aux propositions qui contiennent des termes connotatifs, des verbes tels que 'commencer' et 'cesser', ou des termes syncatégorématiques comme 'excepté', 'seulement', et 'en autant que'. Dans chaque cas, il essaie de montrer que de telles propositions sont réductibles à des conjonctions ou des disjonctions des sortes de propositions déjà traitées dans les chapitres précédents.

- 258 Je n'ai pas l'intention ici de parler de la signification naturelle des mots oraux (*voces*), car nous ne formons pas des propositions à partir de tels mots. Je veux seulement parler de la signification conventionnelle des mots. Je n'ai pas non plus l'intention, dans ce chapitre, de parler de la supposition matérielle, car toute inscription peut supposer de cette façon, même si elle n'est pas imposée à signifier quelque chose.
- 259 Il y a deux types d'énoncés: catégorique et hypothétique. Je nomme une telle proposition 'hypothétique ou quasi-hypothétique', car certains individus affirment qu'elles sont complexes (et je crois que c'est vrai), alors que d'autres disent qu'elles sont catégoriques, bien qu'elles soient très près des énoncés hypothétiques.
- 261 ...donc les verbes oraux <impersonnels> sont significatifs du vrai ou du faux, parce qu'ils représentent des <énoncés> mentaux vrais ou faux. Ils ne sont néanmoins ni des énoncés ni des expressions, car ils ne sont pas composés de plusieurs parties individuellement significatives.
- 262 Le sujet est parfois explicite, alors que le prédicat et la copule sont implicites dans le même verbe, comme "Un homme court", "Un homme existe"... Mais le prédicat est parfois explicite, alors que le sujet et la copule sont ensemble tacites, comme "Il-arrive-qu'un homme coure"... Néanmoins, les trois sont parfois explicites, comme dans "Un homme est blanc".
- 264 ...la quantité d'un énoncé est en général donnée par la généralité sémantique du sujet de l'énoncé, et non pas par les items dénotés réellement...
- 265 (Je nomme modes les termes 'possible', 'nécessaire', 'contingent', etc.)
- 266 ...les termes 'possible', 'nécessaire', 'contingent', 'vrai', 'faux', 'connu', et ainsi de suite, sont des **modes**. Buridan traite ainsi la 'logique modale' d'une manière plus large que la logique de la possibilité et de la nécessité.
- 268 Puisque je traite des conséquences, je ne me soucie pas de leurs noms; néanmoins, je les nommerai conventionnellement les 'hypothétiques relatives'.
- 270 Une première division a été faite entre les propositions atomiques (catégoriques) et les propositions moléculaires (hypothétiques). Bien entendu, les énoncés hypothétiques sont semblables aux 'formules moléculaires' des logiciens contemporains.

271Maintenant l' "antécédent" et le "conséquent" sont dits relatifs l'un à l'autre et devraient ainsi être décrits l'un par rapport à l'autre.

Les parties d'un énoncé hypothétique ne sont pas des énoncés, bien que les parties des formules bien formées puissent être des formules.

272Une proposition est antérieure à une autre <proposition> qui est si étroitement liée à elle qu'il est impossible à l'une de signifier de quelque manière sans qu'il ne soit possible à l'autre de signifier également de quelque manière lorsqu'elles sont déployées ensemble. Cette description n'est pas littéralement vraie, car on présume que toute proposition vraie est vraie parce que c'est le cas qu'elle signifie de quelque manière, et ceci a été rejeté précédemment... Néanmoins... nous admettons la description.

278Et il est accepté pour quelque chose pour laquelle il ne suppose pas dans une proposition simplement première, <à savoir> qui est uniquement au temps présent.

APPENDICE 3

TRADUCTION DES PASSAGES CITES

DANS LA CONCLUSION¹

- 3 Malheureusement, il y a encore des logiciens néo-scolastiques -- bien qu'heureusement leur nombre décroisse -- qui sont convaincus que leur logique est véritablement scolastique...
- 13 On devrait noter que... il y a un accord général entre Marsile et son maître Buridan, et de plus, que la théorie de Buridan est beaucoup plus détaillée et raffinée que celle de Marsile.

¹Les nombres apparaissant dans la marge de gauche de cet appendice correspondent au numéro des notes de la conclusion.

BIBLIOGRAPHIE

1. OUVRAGES PRINCIPAUX

- BOS, Egbert P., (Ed.), 1983
Marsilius of Inghen: Treatises on The Properties of Terms. A First Critical Edition of the 'Suppositiones', 'Ampliationes', 'Appellationes', 'Restrictiones' and 'Alienationes' with Introduction, Translation, Notes and Appendices, Synthese Historical Library 22, Dordrecht/Boston/Lancaster, D. Reidel Publishing Company, 274 pages.
- BURIDAN, Jean, 1957
Voir REINA, Maria Elena, (Ed.), (1957)
- BURIDAN, Jean, 1966
Voir SCOTT, Theodore Kermit, (Ed.), (1966)
- BURIDAN, Jean, 1976
Voir HUBIEN, Hubert, (Ed.), (1976)
- BURIDAN, Jean, 1977
Voir SCOTT, Theodore Kermit, (Ed.), (1977)
- BURIDAN, Jean, 1985
Voir KING, Peter, (Ed.), (1985)
- HUBIEN, Hubert, (Ed.), 1976
Iohannis Buridani Tractatus de consequentiis, Edition critique, Philosophes médiévaux, Tome XVI, Louvain/Paris, Publications universitaires/Vander-Oyers, S.A., 138 pages.
- KING, Peter, (Ed.), 1985
Jean Buridan's Logic: The Treatise on Supposition. The Treatise on Consequences, translated, with a philosophical introduction, Synthese Historical Library 27, Dordrecht/Boston/Lancaster/Tokyo, D. Reidel Publishing Company, 380 pages.
- MARSILIUS D'INGHEN, 1983
Voir BOS, Egbert P., (Ed.), (1983)
- REINA, Maria Elena, (Ed.), 1957
"Giovanni Buridano: *Tractatus de suppositionibus*", dans *Rivista critica di storia della filosofia* 12, pp. 175-208 et pp. 323-352.

SCOTT, Theodore Kermit, (Ed.), 1966
John Buridan: Sophisms on Meaning and Truth, translated and with an introduction, New York, Appleton-Century-Crofts, 223 pages.

SCOTT, Theodore Kermit, (Ed.), 1977
Johannes Buridanus: Sophismata, Critical edition with an introduction, Grammatica Speculativa 1, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag-Günther Holzboog GmbH & Co, 168 pages.

2. OUVRAGES SECONDAIRES

AMANN, E., 1928
 "Marsile d'Ingen", dans *Dictionnaire de théologie catholique*, tome X, Paris, Librairie Létouzey et Ané, pp. 151-153.

ARISTOTE, 1966
I. Catégories II. De l'interprétation, Traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 153 pages.

ASHWORTH, E. J., 1974
Language and Logic in The Post-Medieval Period, Dordrecht-Holland/Boston-USA, D. Reidel Publishing Company, 304 pages.

ASHWORTH, E. J., 1978
The Tradition of Medieval Logic and Speculative Grammar From Anselm to The End of The Seventeenth Century: A Bibliography From 1836 Onwards, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 111 pages.

ASHWORTH, E. J., 1982
 "The Eclipse of Medieval Logic", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 787-796.

ASHWORTH, E. J., 1986
 "Review" of Bos (1983), dans *Vivarium* XXIV, 2, pp. 158-162.

BALIBAR, Étienne et MACHEREY, Pierre, 1985
 "Dialectique", dans *Encyclopædia Universalis*, Corpus 6, France, Éditeur à Paris, pp. 78-82.

- BASCOUR, H., 1938
 "Jean Buridan", dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, A. Baudrillart, A. De Meyer et E. van Cauwenberghh (directeurs), Tome douzième, Paris-VI, Librairie Letouzey et Ané, 87, pp. 1370-1375.
- BASCOUR, H., 1967
 "John Buridan", dans *New Catholic Encyclopedia*, vol. VII, New York/St. Louis/San Francisco..., McGraw-Hill Book Company, pp. 1037-1038.
- BAUDRY, Léon, 1958
Lexique philosophique de Guillaume d'Ockham (étude des notions fondamentales), Paris, P. Lethiellieux Editeur, 298 pages.
- BLANCHE, Robert, 1985
 "Logique (Histoire de la)", dans *Encyclopædia Universalis*, Corpus 11, France, Éditeur à Paris, pp. 181-185.
- BOCHENSKI, Innocentius Maria, 1937
Elementa Logicae Graecae, Romae.
- BOCHENSKI, Innocentius Maria, 1937
 "Notes historiques sur les propositions modales", dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 26, pp. 673-692.
- BOEHNER, Philotheus, 1952
Medieval Logic: An Outline of Its Development From 1250 to c. 1400, Manchester, Manchester University Press, 130 pages.
- BOEHNER, Philotheus, (Ed.), 1957
Ockham. Philosophical Writings, A selection edited and translated, Great Britain, Nelson.
- BOS, E. P., 1978
 "Mental Verbs in Terminist Logic (John Buridan, Albert of Saxony, Marsilius of Inghen)", dans *Vivarium* XVI, 1, pp. 56-69.
- BOS, E. P., 1985
 "Peter of Mantua and His Rejection of *ampliatio* and *restrictio*", dans *The Rise of British Logic*, Osmund Lewry (Ed.), *Papers in Mediaeval Studies* 7, pp. 381-399.
- BOS, E. P. et KROP, H. A., (Eds.), 1987
Ockham and Ockhamists, Acts of The Symposium Organised by The Dutch Society for Medieval Philosophy *Medium Aevum* on The Occasion of Its 10th Anniversary (Leiden, 10-12 september 1986), *Artistarium supplementa* IV, Nijmegen, Ingenium Publishers, 174 pages.

BRAAKHUIS, Henrik A. G., 1979

De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen: Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' *Sincategoreumata*. Dissertation, University of Leiden, 2 vols., Meppel, mimeo.

BRODY, Boruch A., 1967

"Logical Terms, Glossary of", dans *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards (Ed.), Vol. 5, New York, The Macmillan Company and The Free Press, pp. 57-77.

DE LIBERA, Alain, 1980

"On Some 12th and 13th Century Doctrines of Restriction", dans *Historiographia Linguistica* VII:1/2, Amsterdam, John Benjamins B.V., pp. 131-143.

DE LIBERA, Alain, 1981

"Introduction", dans *Histoire Epistémologie Langage*, Tome 3, fascicule 1, pp. 7-17.

DE RIJK, L. M., 1962-67

Logica Modernorum. A Contribution to the History of Early Terminist Logic, vol. 1 (1962), vol. 2 (1967), Assen, Van Gorcum.

DE RIJK, L. M., 1971

"The Development of *Suppositio naturalis* in Mediaeval Logic: 1. Natural Supposition as Non-Contextual Supposition", dans *Vivarium*, vol. IX, pp. 71-107.

DE RIJK, L. M., (Ed.), 1972

Peter of Spain (Petrus Hispanus Portugalsensis). Tractatus Called Afterwards Summulae Logicales, First Critical Edition from The Manuscripts with an Introduction, Assen, Van Gorcum & Comp. B.V., 303 pages.

DE RIJK, L. M., 1973

"The Development of *Suppositio naturalis* in Mediaeval Logic: 2. Fourteenth Century Natural Supposition as Atemporal (Omnitemporal) Supposition", dans *Vivarium*, vol. XI, pp. 43-79.

DE RIJK, L. M., 1976

"On Buridan's Doctrine of Connotation", dans *The Logic of John Buridan*, Pinborg (Ed.), Acts of The 3rd European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Copenhagen 16.-21. November 1975, Copenhagen, Museum Tusculanum, pp. 91-100.

- DE RIJK, L. M., 1982
 "The Origins of The Theory of The Properties of Terms",
 dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*,
 Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 161-173.
- EBBESEN, Sten, 1981
 "Early Supposition Theory (12th-13th Century)", dans
Histoire Epistémologie Langage, Tome 3, fascicule 1, pp.
 35-48.
- EBBESEN, Sten, 1984
 "Proof and Its Limits According to Buridan *Summulae* 8",
 dans *Preuve et raisons à l'Université de Paris: logique, ontologie et théologie au XIVe siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, pp. 97-110.
- ELIE, Hubert, 1936
Le complexe significabile, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 260 pages.
- FARAL, Edmond, 1949
 "Jean Buridan: maître ès arts de l'Université de Paris",
 dans *Histoire littéraire de la France*, tome XXXVIII,
 Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCXLIX, reprint 1974,
 pp. 462-605.
- FREDDOSO, Alfred J., 1980
 "Ockham's Theory of Truth Conditions", dans *Ockham's Theory of Propositions*, Part II of The *Summa Logicae*, Notre Dame/London, University of Notre Dame Press, pp. 1-76.
- FREDDOSO, Alfred J. et SCHUURMAN, Henry, (Eds.), 1980
Ockham's Theory of Propositions, Part II of The *Summa Logicae*, Translation, Notre Dame/London, University of Notre Dame Press, 212 pages.
- GEACH, Peter Thomas, 1962
Reference and Generality: An Examination of Some Medieval and Modern Theories, Ithaca and London, Cornell University Press, 231 pages.
- GREEN-PEDERSEN, N. J., 1976
 "The *Summulae* of John Buridan, *Tractatus VI De locis*",
 dans *The Logic of John Buridan*, Pinborg (Ed.), Acts of The 3rd European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Copenhagen 16.-21. November 1975, Copenhagen, Museum Tusculanum, pp. 121-138.

- GRÉVISSE, Maurice, 1969
Précis de grammaire française, Collection Grévisse, Vingt-huitième édition revue, Paris, Éditions J. Duculot, S. A., Gembloux, 291 pages.
- GRÉVISSE, Maurice, 1980
Le bon usage. Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui, Onzième édition revue, 2^e tirage, Paris, Duculot Éditions du Renouveau pédagogique, 1519 pages.
- GYEKYE, Kwame, 1971
 "The Terms *Prima Intentio* and *Secunda Intentio* in Arabic Logic", dans *Speculum* 46, pp. 32-38.
- HENRY, Desmond Paul, 1974
Commentary on "De Grammatico": The Historical-Logical Dimension of A Dialogue of St. Anselm's, Synthèse Historical Library 8, Dordrecht/Holland/Boston, D. Reidel Publishing Company.
- HUBIEN, Hubert, 1977
 "Logiciens médiévaux et logique d'aujourd'hui", dans *Revue philosophique de Louvain* 75, no. 26, pp. 219-233.
- KALUZA, Zénon et Vignaux, Paul, (Eds.), 1984
Preuve et raisons à l'Université de Paris: logique, ontologie et théologie au XIV^e siècle, Actes de la Table Ronde internationale organisée par le Laboratoire associé au C.N.R.S. n°152 du 5 au 7 novembre 1981 Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- KARGER, Elizabeth, 1984
 "Un débat médiéval sur le concept de sujet d'un énoncé catégorique. Étude d'un texte de Jean Buridan", dans *Preuve et raisons à l'Université de Paris: logique, ontologie et théologie au XIV^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, pp. 111-125.
- KNEALE, W. ET KNEALE, M., 1962
The Development of Logic, Oxford, Clarendon Press, 783 pages.
- KNUDSEN, Christian, 1982
 "Intentions and Impositions", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 479-495.
- KNUUTTILA, Simo, 1982
 "Modal logic", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 342-357.

- KOERNER, Konrad, 1980
 "Medieval Linguistic Thought: A Comprehensive Bibliography", dans *Historiographia Linguistica* VII:1/2, Amsterdam, John Benjamins B.V., pp. 265-299.
- KRETZMANN, Norman, 1966
William of Sherwood's. Introduction of Logic, Translation with an introduction and notes, Minneapolis, University of Minnesota Press, 187 pages.
- KRETZMANN, Norman, 1967
 "Semantics, History of", dans *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards (Ed.), Vol. 7, New York, The Macmillan Company and The Free Press, pp. 358-406.
- KRETZMANN, Norman, 1968
William of Sherwood's. Treatise on Syncategorematic Words, Translation with an introduction and notes, Minneapolis, University of Minnesota Press, 173 pages.
- KRETZMANN, N., Kenny, A. et Pinborg, J., (Eds.), 1982
The Cambridge History of Later Medieval Philosophy, Cambridge, Cambridge University Press.
- KRETZMANN, Norman, 1982
 "Syncategoremata, Exponibilia, Sophismata", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 211-245.
- LACHAUD, Jean-Marc, 1984
 "Jean Buridan, XIV^e siècle", dans *Dictionnaire des philosophes*, Directeur de la publication Denis Huisman, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 426-427.
- LALANDE, André, 1980
Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Avant-propos de René Poirier, 13^e édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1323 pages.
- LEFF, Gordon, 1967
 "Marsilius of Inghen", dans *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards (Ed.), Vol. 5, New York, The Macmillan Company and The Free Press, p. 166.
- LE GOFF, Jacques, 1960
Les intellectuels au moyen âge, Le temps qui court 3, France, Editions du Seuil, 191 pages.
- LE GOFF, Jacques, 1984
La civilisation de l'occident médiéval, Collection les grandes civilisations, Paris, Editions Arthaud, 510 pages.

- LYONS, John, 1978
éléments de sémantique, Traduit par Jacques Durand avec la collaboration d'Eliane Koskas, Paris, Librairie Larousse, 295 pages.
- LOUX, Michael J., (Ed.), 1974
Ockham's Theory of Terms, Part I of *The Summa Logicae*, Translation and Introduction, Notre Dame/London, University of Notre Dame Press, 221 pages.
- MAIERU, Alfonso, 1976
 "Significatio et connotatio chez Buridan", dans *The Logic of John Buridan*, Pinborg (Ed.), Acts of The 3rd European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Copenhagen 16.-21. November 1975, Copenhagen, Museum Tusculanum, pp. 101-114.
- MARCISZEWSKI, Witold, (Ed.), 1981
Dictionary of Logic as Applied in the Study of Language, The Hague/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers.
- MARKOWSKI, Mieczyslaw, 1984
 "L'influence de Jean Buridan sur les universités d'Europe centrale", dans *Preuve et raisons à l'Université de Paris: logique, ontologie et théologie au XIVe siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, pp. 149-163.
- MATTHEWS, Gareth B., 1971
 "Ockham's Supposition Theory and Modern Logic", dans *Inquiries into Medieval Philosophy: A Collection in Honor of Francis P. Clarke*, James F. Ross (Ed.), Connecticut, Greenwood Publishing Company, pp. 131-140.
- MAURER, A., 1967
 "Marsilius of Inghen", dans *New Catholic Encyclopedia*, vol. 9, New York/St. Louis/San Francisco..., McGraw-Hill Book Company, p. 297.
- MICHALSKI, Konstanty, 1969
La philosophie au XIVe siècle: six études, Herausgegeben und eingeleit von Kurt Flasch, Frankfurt am Main, Minerva GMBH, 413 pages.
- MOODY, E. A., 1953
Truth and Consequence in Mediaeval Logic, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 113 pages.
- MOODY, E. A., 1966
 "The Medieval Contribution to Logic", dans *Studium Generale* 19, pp. 443-452.

- MOODY, E. A., 1967
 "Logic, History of", dans *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards (Ed.), Vol. 4, New York, The Macmillan Company and The Free Press, pp. 528-534.
- MOODY, E. A., 1975
 "Buridan and a Dilemma of Nominalism", dans *Studies in Medieval Philosophy, Science, and Logic*, California, University of California Press, pp. 353-370.
- MOODY, E. A., 1975
 "Jean Buridan", dans *Studies in Medieval Philosophy, Science, and Logic*, California, University of California Press, pp. 441-453.
- MOODY, E. A., 1975
 "The Medieval Contribution to Logic", dans *Studies in Medieval Philosophy, Science, and Logic*, California, University of California Press, pp. 371-392.
- MULLALLY, Joseph P., 1945
The Summulae Logicales of Peter of Spain, Notre Dame, The University of Notre Dame Press.
- MULLALLY, Joseph P., 1964
Peter of Spain "Tractatus syncategorematus" and Selected Anonymous Treatises, Mediaeval Philosophical Texts in Translation, No. 13, Translation by Mullally, Introduction by Mullally and Houde, Milwaukee, Wis., Marquette University Press.
- NARDI, B., 1969
 "Marsilio di Inghen", dans *Enciclopedia filosofica*, IV, Firenze, G. C. Sansoni Editore, pp. 319-320.
- NORMORE, Calvin, 1982
 "Future Contingents", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 358-381.
- NORMORE, Calvin, 1985
 "Buridan's Ontology", dans *How Things Are*, James Bogen and James E. McGuire (Eds.), Dordrecht/Boston/Lancaster, D. Reidel Publishing Company, pp. 189-203.
- NUCHELMANS, Gabriel, 1973
Theories of The Propositions: Ancient and Medieval Conceptions of The Bearers of Truth and Falsity, North-Holland Linguistic Series, Amsterdam/London, North-Holland Publishing Company, 309 pages.
- OCCAM, Guillaume, 1974
 Voir LOUX, Michael J., (Ed.), (1974)

- OCCAM, Guillaume, 1980
 Voir FREDDOSO, Alfred J. et SCHUURMAN, Henry, (Eds.),
 (1980)
- PANACCIO, Claude, 1982
 "Guillaume d'Occam: signification et supposition", dans
Archéologie du signe, L. Brind'Amour et E. Vance (Eds.),
 Recueils d'études médiévales/Papers in Mediaeval Studies,
 Toronto, Institut Pontifical d'Etudes Médiévales/Pontifical Institute of Mediaeval Studies, pp. 265-
 286.
- PANACCIO, Claude, 1987
 "Nominalisme occamiste et nominalisme contemporain",
 dans *Dialogue* XXVI, pp. 281-297.
- PANACCIO, Claude, (Inédit)
*Les mots, les concepts et les choses: la sémantique de
 Guillaume d'Occam et le nominalisme contemporain.*
- PALACZ, Ryszard, 1981
 "Das Universalienproblem in Johannes Buridans Früheren
 Polemischen Schriften", dans *Sprache und Erkenntnis im
 Mittelalter: Akten Des VI Internationalen Kongresses Für
 Mittelalterliche Philosophie*, Miscellanea Mediaevalia:
 Veröffentlichungen des Thomas-Instituts der Universität
 zu Köln, Herausgegeben von Albert Zimmermann, Band 13/1,
 Berlin/New York, Walter de Gruyter, pp. 504-510.
- PAQUÉ, Ruprecht, 1985
Le statut parisien des nominalistes, Recherches sur la
 formation du concept de réalité de la science moderne de
 la nature: Guillaume d'Occam, Jean Buridan et Pierre
 d'Espagne, Nicolas d'Autrecourt et Grégoire de Rimini,
 Traduit de l'allemand par Emmanuel Martineau, Epiméthée,
 Paris, Presses Universitaires de France, 413 pages.
- PELSTER, FRANZ, 1944
 "Der Heidelberger Magister artium und Baccalarius theologiae
 Heilmann Wunnenberg als Lehrer des Marsilius von
 Inghen und Erklärer der Sentenzen", dans *Theologisches
 Quartalschrift* 125, pp. 83-86.
- PERREIAH, Alan R., 1971
 "Approaches to Supposition-Theory", dans *The New Scholasticism*,
 A Quarterly of Philosophy, vol. XLV, no. 3,
 pp. 381-408.
- PINBORG, Jan, 1972
Logik und Semantik im Mittelalter. Ein Ueberblick, Mit
 einem Nachwort von Helmut Kohlenberger, Stuttgart-Bad
 Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag-Günther Holzboog
 KG, 195 pages.

- PINBORG, Jan, (Ed.), 1976
The Logic of John Buridan, Acts of The 3rd European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Copenhagen 16.-21. November 1975, Copenhagen, Museum Tusculanum, 165 pages.
- PLATON, 1967
Théétète. Parménide, Traduction, notices et notes par Emile Chambry, Paris, GF Flammarion, 309 pages.
- PORPHYRY THE PHOENICIAN, 1975
Isagoge, Translation, introduction and notes by Edward W. Warren, Toronto, The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 65 pages.
- PRIOR, A. N., 1962
 "Some Problems of Self-Reference in John Buridan", dans *Proceedings of The British Academy*, XLVIII, Dawes Hicks Lecture on Philosophy British Academy, pp. 281-296.
- PRIOR, A. N., 1967
 "Logic, Traditional", dans *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards (Ed.), Vol. 5, New York, The Macmillan Company and The Free Press, pp. 34-45.
- RITTER, Gerhard, 1921
Studien zur Spätscholastik: 1. Marsilius von Inghen und die okkamistische Schule in Deutschland, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Vorgelegt von H. Oncken, Frankfurt am Main, Minerva Verlag GMBH, 209 pages.
- SPADE, Paul Vincent, 1974
 "Ockham's Rule of Supposition: Two Conflicts in His Theory", dans *Vivarium*, vol. XII, I, pp. 63-73.
- SPADE, Paul Vincent, 1982
 "The Semantics of Terms", dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Kretzmann et alii (Eds.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 188-196.
- STÉFANINI, Jean, 1985
 "Grammaires (Histoire des), E: Du moyen âge à la période contemporaine", dans *Encyclopædia Universalis*, Corpus 8, France, Éditeur à Paris, pp. 757-759.
- van der LECQ, Ria, 1985
 "John Buridan on Intentionality", dans *Mediaeval Semantics and Metaphysics*, Bos E. P. (Ed), Nijmegen, Ingenium Publishing, pp. 281-290.

- VESCOVINI, Graziella Federici, 1965
Studi sulla prospettiva medioevale, Università di Torino, Pubblicazione della Facoltà di Lettere e Filosofia, Giapichelli.
- VESCOVINI, Graziella Federici, 1974
"Marsilius of Inghen (or Inguem or de Novimagio)", dans *Dictionary of Scientific Biography*, Charles Coulston Gillispie (Ed.), vol. IX, New York, Charles Scribner's Sons, pp. 136-138.